

118 - Une entraîneuse de saloon ?

Tom West

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

UNE ENTRAINEUSE DE SALOON ?

tom west



WESTERN

UNE ENTRAINEUSE DE SALOON ?

tom west



TOM WEST

UNE ENTRAÎNEUSE DE SALOON

(The Gun From Nowhere)

Traduit de l'américain par Jean-André REY

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°118

CHAPITRE PREMIER

Le jour tombait. La rue principale de Jackass était déserte, et les ombres crépusculaires s'allongeaient sur le sol défoncé au moment où l'étranger entra dans la ville, couvert de la poussière des chemins. Son visage maigre et énergique, sous son grand chapeau cabossé, était éclairé par des yeux bleus au regard d'acier qui ne laissaient rien échapper.

Trois hommes dont la poitrine s'ornait d'une étoile de métal étaient assis sur un banc, devant un bâtiment de brique muni de fenêtres à barreaux.

De chaque côté de la rue, se dressaient de modestes maisons aux murs grisâtres rongés par les intempéries. Des chevaux somnolaient devant la barre d'attache qui longeait la vilaine bâtisse carrée de l'*Ace Saloon*. Un peu plus loin, on distinguait la minable petite gare de chemin de fer, avec ses bardeaux rouges dont la peinture s'écaillait.

Le nouveau venu fit halte devant l'abreuvoir qui se trouvait à proximité de la forge et laissa tranquillement boire son cheval fatigué. Puis il s'avança vers le saloon, mit pied à terre, un peu courbaturé par sa longue randonnée, attacha l'animal et poussa les doubles portes de l'établissement.

Au bout de la rue, les yeux perçants de Lanky Lakale, le shérif municipal, avaient suivi chacun de ses mouvements avec ce qui paraissait être un rictus moqueur figé sur son long visage chevalin. En réalité, ce prétendu rictus était simplement le résultat d'une ancienne blessure qui étirait grotesquement le coin des lèvres. Et c'était pour en dissimuler la cicatrice que Lakale avait laissé pousser une abondante moustache qui retombait de chaque côté de son menton.

Comme s'il voulait contrebalancer l'effet de répulsion que reproduisait sa bouche tordue, il attachait une attention toute particulière à son habillement. Depuis son Stetson¹ gris perle, qui ne lui avait sûrement pas coûté moins de cinquante dollars, jusqu'à ses bottes cousues main et soigneusement cirées, il était l'élégance vestimentaire personnifiée. Chemise de soie blanche sur laquelle tranchait un foulard de teinte foncée ; veste de drap noir visiblement faite sur mesure, qui descendait presque jusqu'aux genoux et laissait entrevoir un luxueux ceinturon auquel étaient accrochés deux étuis de

cuir contenant chacun un revolver à crosse de nacre. Ses cheveux noirs, parfaitement cosmétiqués et peignés, retombaient en boucles sur ses oreilles.

Contraste frappant, les deux hommes assis à ses côtés, en train de mastiquer consciencieusement leurs chiques, portaient des chemises d'un gris sale, des pantalons maculés de boue, des bottes fatiguées, et ils étaient coiffés de chapeaux informes. N'eût été l'insigne épinglé sur leur poitrine, ils auraient pu passer plus aisément pour des bandits de grands chemins que pour des représentants de la loi.

— Je ne serais pas étonné que ce gars-là ait la police à ses trousses, dit doucement le shérif.

— Tu crois que nous devrions le mettre à l'ombre ? demanda Pecos, l'adjoint assis à sa droite.

— Il faut seulement s'assurer qu'il ne quitte pas la ville. Parce qu'il vient de me venir une idée. Et même... une fameuse idée.

Lanky Lakale se leva, lissa machinalement le tissu de sa veste et pénétra à l'intérieur du bâtiment. Ayant allumé un cigare à la flamme de la lampe à pétrole accrochée au mur, il épousseta le siège de cuir de son fauteuil tournant et prit place derrière son bureau de chêne brillant. C'était un homme difficile, exigeant, et il voulait toujours avoir ce qu'il y avait de mieux.

Il ouvrit un tiroir et en sortit un paquet d'ordres de recherche jaunis qu'il se mit à feuilleter.

*

* *

Pendant ce temps, l'homme qui avait attiré son attention, debout sur le seuil de l'Ace, promenait ses regards sur la salle. Ses yeux ne trahissaient nulle crainte, mais seulement la prudence à laquelle il était depuis longtemps habitué.

Le saloon était exactement ce qu'on pouvait s'attendre à trouver dans une ville comme celle-là. Un de ces établissements qui fleurissent dans tous les endroits où les cow-boys se rassemblent pour s'adonner aux plaisirs primitifs de l'alcool et de l'amour avec des femmes faciles.

Au fond, trônait un long comptoir d'acajou. Disséminées dans toute la salle, les habituelles tables maculées de taches et flanquées de lourdes chaises. À droite, une large baie donnait accès à une petite salle de bal où l'on apercevait un piano poussiéreux au milieu d'une estrade basse. Mais la pièce était encore vide. Un peu plus loin, un escalier recouvert d'un tapis élimé et bordé d'une solide rampe de fer conduisait à l'étage. D'immenses tableaux représentant des femmes nues aux formes voluptueuses ornaient les murs. Du plafond, pendaient de grosses lampes de cuivre qui baignaient la salle de leur

clarté jaunâtre. Et il y flottait cette odeur particulière à la plupart des saloons de cette catégorie : mélange de tabac, de mauvais alcool et de parfum bon marché, qui contrastait désagréablement avec l'air pur et frais de l'extérieur.

Il était encore tôt, et les affaires marchaient au ralenti. Cependant, quelques clients étaient accoudés au bar, d'autres assis aux tables. Contre un mur latéral, un homme au visage pâle, vêtu d'une impeccable veste noire et d'une chemise d'un blanc immaculé dont le plastron s'ornait d'une épingle de diamant était assis, tout seul, à l'extrémité d'une longue table recouverte d'un tapis vert. À n'en pas douter, un joueur professionnel, présentement occupé à faire une réussite.

Un certain nombre de femmes aux visages fardés, vêtues de jupes courtes et les jambes gainées de soie, déambulaient d'un air indolent en échangeant des plaisanteries avec les clients.

Sa curiosité satisfaite, le nouveau venu s'avança vers le bar, commanda un bourbon, laissa tomber une pièce d'argent sur le comptoir et alla s'installer avec son verre à une table d'angle. Il s'appuya d'un air las contre le mur et repoussa son chapeau en arrière, laissant apparaître des cheveux blonds aux reflets cuivrés, coupés très court. Ses traits énergiques trahissaient sa force de volonté, et son revolver, dont l'étui était maintenu contre sa cuisse droite, avait aussi sa signification. Ces détails exceptés, et si on faisait également abstraction de ses yeux d'un bleu d'acier, on aurait pu le prendre pour un jeune cow-boy nouvellement arrivé en ville et cherchant l'aventure.

Soudain, ses yeux s'immobilisèrent, et une lueur d'intérêt passa dans son regard. Une fille venait d'entrer, venant de la salle de bal. Elle était toute jeune et contrastait agréablement avec les femmes plus âgées et plus lourdes qui évoluaient entre les tables à la recherche d'un compagnon d'un moment. Sa robe, d'un vert chatoyant et fendue jusqu'aux genoux, révélait d'admirables mollets emprisonnés dans les bas de soie, tandis que le décolleté profond laissait deviner les formes généreuses de sa poitrine. Des bracelets tintaient à ses bras nus, et son opulente chevelure blonde était ramenée en un chignon retenu par des peignes de nacre.

Mais, plus encore que l'ampleur éblouissante de ses seins et l'élégance racée de ses jambes, c'était son visage qui retenait l'attention du jeune homme. Ses grands yeux clairs révélaient sa franchise, et le sourire qui flottait sur sa bouche grande aux lèvres charnues donnaient l'impression qu'elle aimait la vie ; et même, sans doute, qu'elle la trouvait agréable et amusante. La beauté de ses traits ne devait rien au maquillage, et son teint frais était bien différent du visage lourdement fardé des autres filles qui erraient dans le saloon. Si séduisante qu'elle fût et en dépit de sa mise peut-être un peu trop

voyante, il y avait dans toute sa personne quelque chose de pur et de sain.

Le jeune homme la suivit des yeux tandis qu'elle s'avavançait vers le comptoir, échangeant au passage quelques mots avec les clients. Il vit le barman prendre une bouteille sur l'étagère du haut et lui remplir généreusement un grand verre. La bouteille du patron, se dit-il. Et la fille paraissait boire sec. Il en fut un peu étonné. Au même moment, elle se retourna, le verre à la main, et parcourut lentement la salle de ses yeux brillants. Son regard rencontra celui du jeune homme, et elle s'avança entre les tables d'une démarche souple et gracieuse.

— Bonjour, étranger, dit-elle d'un ton léger en s'asseyant de l'autre côté de la table.

Sa voix n'avait rien de cette fausse cordialité qui caractérise souvent les filles de saloon. Il sourit, et la dureté de ses traits s'effaça instantanément de son visage.

— Bonjour, répondit-il simplement.

— Je m'appelle Gloria, ajouta la fille. Et vous, cow-b...

Elle s'interrompit brusquement en apercevant l'étui à revolver attaché très bas contre la cuisse du jeune homme.

— Appelez-moi Butch.

— D'accord, Texan !

Il comprit qu'elle avait remarqué l'Étoile solitaire² gravée dans le cuir de son étui. Cette fille y voyait clair.

— Notre vaillant shérif a donc trouvé en vous un autre... collaborateur.

Le jeune homme laissa échapper un petit rire.

— Je ne crois vraiment pas, répondit-il d'un ton désinvolte, que le shérif accepterait de m'assermenter.

— Peuh ! Lakale assermenterait le diable en personne !

On ne pouvait pas ne pas remarquer le mépris dont s'était chargée sa voix grave et un peu rauque. Son verre vide à la main, la fille fixait attentivement l'étranger assis en face d'elle.

— Vous saisissez le message ? demanda-t-elle d'un ton plus froid en baissant les yeux vers son verre.

— Ce serait avec plaisir, mademoiselle, murmura-t-il d'un air gêné et vaguement honteux, mais je viens de dépenser mon dernier dollar.

La fille haussa les épaules d'un air résigné, mais elle sourit tout de même.

À cet instant, les portes du saloon s'ouvrirent brusquement. Gloria tourna la tête, et ses traits se durcirent.

CHAPITRE II

Intrigué par le soudain changement d'attitude de la fille, Butch suivit la direction de son regard. Il aperçut alors un grand échalas à la bouche tordue par un rictus. Et c'est avec un air de dédain qu'il considéra le coûteux Stetson du shérif, ses bottes luxueuses, sa chemise de soie. Il remarqua ensuite que les revolvers du représentant de la loi étaient dissimulés sous les pans de sa longue veste, et il se dit que l'homme risquait fort de se faire abattre, quelque jour, par un tireur rapide. Il ignorait que Lakale conservait un derringer dans une de ses poches extérieures.

Pour l'heure, le shérif promenait lentement ses regards sur l'assistance, et Butch crut déceler une flamme dans ses yeux lorsqu'ils s'arrêtèrent un instant sur la table qu'il occupait en compagnie de Gloria.

— Si ce gars-là n'était pas aussi vilain qu'un mouton mexicain, fit-il remarquer d'une voix un peu traînante, je dirais qu'il ne déparerait pas un catalogue de vente par correspondance.

— Un démon, oui, répliqua la fille.

Sur ses mots, elle se leva et se dirigea vers le comptoir. Butch vit à nouveau le barman se saisir de la même bouteille et remplir généreusement deux verres. Après quoi, Gloria revint s'asseoir. Butch esquissa un sourire.

— C'est très gentil de votre part, reconnut-il, mais je ne vais pas me laisser payer à boire par une femme.

— En réalité, je n'ai rien payé du tout. Disons que c'est là un de mes petits avantages.

Et elle ajouta d'un ton enjoué :

— Rien qu'une gorgée pour me faire plaisir.

Il haussa les épaules et porta le verre à ses lèvres. Il fit la grimace.

— Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que cette saleté ?

— Cuvée spéciale du patron, annonça la fille en éclatant de rire.
Du thé froid.

Il lui lança un regard de reproche et reposa le verre sur la table. Mais, en même temps, il observait le shérif du coin de l'œil. Cet homme faisait la roue comme un paon et paraissait ne se soucier de

personne. Puis, tandis qu'il traversait la salle en se faufilant entre les tables, Butch constata que les clients ne lui prêtaient pas la moindre attention. Il n'y en eut pas un seul pour le saluer, et lui-même n'en salua aucun. Les hommes s'écartaient de son passage en lui décochant des regards hostiles et en serrant les mâchoires. Les conversations cessaient à son approche, et on pouvait lire la haine dans les yeux de tous ceux qui l'observaient. C'était, à n'en pas douter, un shérif fort impopulaire. Mais ce fait ne paraissait pas le troubler.

Il atteignit la table de poker, devant laquelle le joueur était toujours assis, impassible, occupé à sa réussite. Après avoir soigneusement épousseté une chaise, le shérif prit place près de lui. Et les deux hommes se mirent à converser à voix basse. Le joueur avait levé les yeux ; des yeux inexpressifs qui, au bout d'un moment, vinrent se poser sur Butch. Le shérif se leva et traversa la salle en direction du jeune homme.

Ce dernier tourna la tête pour parler à Gloria, mais la fille s'était éclipsée sans rien dire. Il se redressa sur sa chaise, et, par la force de l'habitude, s'assura que son colt était bien à sa place. Passant le pouce dans son ceinturon, juste au-dessus de son arme, il attendit. Prêt à l'action si le besoin s'en faisait sentir, il regarda le shérif examiner attentivement, avant de s'asseoir, la chaise que venait de quitter Gloria. Les yeux gris ardoise du représentant de l'autorité scrutèrent un instant le visage du jeune étranger. Puis il tira un étui de sa poche et y prit un cigare dont il mordit l'extrémité avant de l'allumer.

— Vous êtes de passage ? demanda-t-il enfin.

Butch maudissait ce dandy de shérif dont l'arrivée avait chassée la jolie fille qui, jusque-là, lui avait tenu compagnie.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? répliqua-t-il d'un ton sec.

Lakale ne répondit pas à la question. Son regard s'était posé sur le revolver du jeune homme.

— Vous savez vous servir de ce joujou ?

— Il y a un moyen sûr de s'en rendre compte, laissa tomber Butch d'une voix légèrement méprisante.

Ce shérif arrogant et prétentieux commençait à lui déplaire souverainement.

— Vous allez du côté de la frontière ? insista Lakale, sans se soucier apparemment des réponses sarcastiques de son interlocuteur.

Butch ne répondit pas. Le shérif, prenant son silence pour un assentiment, continua :

— Je suppose que vous auriez tout de même le temps de vous charger d'un petit travail.

Afin de masquer son étonnement, le jeune homme tira de sa poche sa blague à tabac et se mit à rouler une cigarette.

— Possible, répondit-il sans se compromettre. De quoi s'agit-il ?

— Un gars à... éliminer. Ça rapporterait cinq cents dollars.

Quel genre de shérif était-ce donc là ? Et comment la ville pouvait-elle le tolérer ? Butch faillit lâcher son tabac. La voix de la prudence lui soufflait qu'on lui tendait peut-être un piège, mais la curiosité le poussait à en apprendre davantage.

— Expliquez-vous, dit-il d'un ton bref.

Le shérif fuma en silence pendant un moment avant de répondre.

— Un type du nom de Parslowe sera demain au train de Marburg, qui arrive au coucher du soleil. Je désire qu'il disparaisse définitivement.

— Est-ce que votre tueur habituel aurait les foies, par hasard ?

Lakale rougit de colère, et une lueur inquiétante passa dans ses yeux. Butch laissa glisser sa main droite jusqu'à la crosse de son revolver. Mais le shérif mordit nerveusement son cigare et parvint à se maîtriser.

— Assez discuté comme ça. Vous voulez gagner ces cinq cents dollars, oui ou non ?

Butch réfléchit quelques secondes.

— L'homme est-il armé ?

Ce fut au tour de Lakale de railler.

— Auriez-vous peur ?

— Certes. Peur d'une cravate de chanvre. Descendre un type sans arme, c'est un meurtre.

— Vous ne risquez pas d'être pendu, jeune homme, répliqua le shérif avec un humour macabre, parce que c'est moi qui représente la loi, ici. Vous avez ma parole que vous pourrez ensuite gagner la frontière sans être inquiété.

— Hum !

La parole d'un homme qui loue les services d'un tueur pour faire sa sale besogne, c'était pour le moins étrange, se disait Butch. Pourtant, cinq cents dollars seraient les bienvenus.

— Écoutez, reprit-il au bout d'un moment, je veux bien faire le boulot, mais... à ma façon.

— À votre façon ? répéta le shérif en fronçant les sourcils.

— Le train s'arrête, je crois, à Alkali, qui se trouve à vingt milles d'ici, en plein désert. Je m'y rendrai à cheval, m'occuperai de votre Parslowe et filerai aussitôt.

L'autre mâchonnait toujours son cigare, le front plissé.

— C'est bon, dit-il finalement. Paiement lorsque le travail aura été exécuté.

— Vous êtes fou, non ? railla Butch. Vous vous imaginez que je vais revenir ici pour toucher mon dû ? Pas question. Je veux le fric sur-le-champ.

Lakale réfléchit, les yeux fixés sur le visage de son interlocuteur.

— Impossible ! déclara-t-il au bout d'un moment.

— Dans ces conditions, allez engager quelqu'un d'autre.

— Vous devez bien comprendre que je n'ai pas une pareille somme sur moi.

— Allez la chercher.

Les dents serrées sur son cigare, le shérif garda à nouveau le silence. Butch jeta son mégot et recula sa chaise.

— Il faut que je m'en aille, déclara-t-il d'un ton désinvolte. Je vous reverrai en enfer.

— Un instant ! grogna le shérif en se levant.

Butch le suivit des yeux tandis qu'il traversait la salle, se frayant négligemment un passage à coups de coudes jusqu'à la table où était assis son ami le joueur. Il se pencha un peu pour lui parler. L'homme tira de sa poche un portefeuille gonflé et se mit à compter un certain nombre de billets. Le shérif les ramassa, revint sans se presser vers le jeune étranger et les laissa tomber devant lui sur la table.

— Dix billets de vingt, dit-il. Pas un dollar de plus. Vous toucherez le reste quand Parslowe sera bouffé par les asticots.

— Je serai donc obligé de revenir en ville. Je ne trouve pas ça régulier.

— Je ne vous en demande pas tant.

Maintenant que l'affaire était conclue, Lakale se montrait plus agressif.

— Et si vous me doublez, mes gars se chargeront de vous poursuivre jusqu'en enfer s'il le faut.

Butch esquissa un sourire.

— Je ferai le travail, et puis... je reviendrai chercher l'argent.

— Je vous le verserai ; vous avez ma parole.

En dépit de cette affirmation, il y avait dans son ton quelque chose qui sonnait faux.

Après le départ du shérif, Butch resta quelques instants pensif, la cigarette aux lèvres. Drôle de représentant de la loi, songeait-il, qui ordonnait des meurtres financés par un joueur professionnel. Pourquoi les deux acolytes étaient-ils tellement désireux de se débarrasser du dénommé Parslowe ?

Le saloon s'était rempli peu à peu, et les affaires marchaient grand train. Un groupe de cow-boys était entré bruyamment ; un client s'était installé au piano dont il martelait les touches avec plus d'énergie que de talent ; le ton des conversations montait ; des filles gloussaient ; de temps à autre, un couple s'engageait dans l'escalier, pour redescendre quelques instants plus tard.

Soudain, Butch se rendit compte que la jolie Gloria était revenue s'asseoir en face de lui et qu'elle le considérait d'un air

amusé. Il battit des paupières et se redressa. Maintenant, se dit-il avec satisfaction, il allait pouvoir lui payer un verre. Ou même plusieurs.

— C'est ma tournée, annonça-t-il en souriant.

Il plongeait la main dans sa poche, en tira la liasse de billets et en détacha un qu'il laissa négligemment tomber sur la table.

— Du bourbon. Et vous garderez la monnaie.

— Le sale argent de Lakale ! répondit Gloria d'un air de dégoût. Je ne voudrais pas me salir les mains à le toucher. Il sent trop mauvais.

Abasourdi, le jeune homme considéra un instant le billet de vingt dollars, puis leva à nouveau les yeux vers la fille.

— Ne faites-vous pas un peu trop de chichis ? demanda-t-il enfin.

— Et quand bien même ? répliqua-t-elle vivement. Ce n'est pas pour ça que je suis revenue.

— Pourquoi donc êtes-vous revenue ?

— Pour vous aider ! Et... inutile de rire.

Comme il la dévisageait d'un air perplexe, elle ajouta en haussant les épaules :

— Que voulez-vous, j'ai trop de cœur. Les filles m'ont surnommé « Miss Charity ».

Elle se pencha un peu au-dessus de la table, et sa voix rauque prit un accent d'intensité inhabituel.

— Écoutez, Butch, vous êtes étranger à cette région et vous ignorez ce qui se passe réellement ici. J'ai vu ce bandit vous remettre ces billets. Je sais que vous avez besoin d'argent, mais s'il y a une affaire dont Lakale ne veuille pas se charger, il faut qu'elle soit véritablement bien vilaine. Faites attention, car il vous trahira.

Le jeune homme fronça les sourcils. Sur la route qu'il suivait, c'était chacun pour soi : la justice était rare, la sympathie plus encore.

— Pourquoi vous tracassez-vous à mon sujet ? demanda-t-il, de plus en plus intrigué.

Gloria fit entendre un petit rire.

— Et pourquoi est-ce que je donne à manger à tous les chiens égarés de la ville ?

Cette fille avait certainement de bonnes intentions, se dit Butch. Pourtant, il était incompréhensible qu'elle prît ainsi fait et cause pour lui, un inconnu. Pourquoi avait-elle à nouveau recherché sa compagnie ? Et soudain, la réponse se fit jour dans son cerveau ; il s'en voulut d'être aussi stupide. Les hommes fréquentaient le saloon par plaisir ; mais, pour les femmes, c'était une simple question de travail. La jolie Gloria devait évidemment voir en lui un client susceptible d'aller faire un petit tour en sa compagnie dans une chambre du premier étage. Elle était sûrement très demandée et ne

devait pas manquer d'expérience. Et malgré cela, elle ne se rendait pas compte qu'elle perdait son temps avec lui et qu'elle laissait sans doute échapper un client qui aurait pu céder à ses charmes. Cependant, elle se refusait à toucher à l'argent laissé par le shérif ! Tout cela n'avait pas le sens commun.

Saisi d'une impulsion soudaine, il prit le billet de vingt dollars et alla au bar commander une consommation. Il revint aussitôt, le verre dans une main, la monnaie dans l'autre. Il laissa tomber l'argent devant la fille, qui le considéra d'un air interrogateur.

— Ça, ce n'est plus l'argent de Lakale, dit-il d'un ton brusque. Vous pouvez donc le prendre.

Puis, avec un sourire d'excuse, il ajouta :

— Vous êtes une chic fille, et beaucoup trop jolie pour un saloon comme celui-ci. Mais je suis mort de fatigue et je ne suis pas... dans les dispositions nécessaires.

Gloria se redressa, et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Voulez-vous m'expliquer ce que signifie exactement cette remarque ?

Sa voix grave s'était faite plus sèche et plus dure.

Butch esquissa un signe de tête en direction de l'escalier.

— Tout simplement que... je ne monte pas.

La jeune femme se leva d'un bond.

— C'est donc là ce que vous pensez de moi ! s'écria-t-elle.

Avant qu'il n'ait pu saisir ses intentions, elle avait levé son bras nu, et sa main s'était abattue sur sa joue avec un claquement sec. Des éclats de rire retentirent dans la salle, tandis que les autres clients considéraient avec une gaieté non dissimulée la fille indignée et son compagnon abasourdi.

Gloria toisait le jeune homme d'un air de défi, les yeux flamboyants de colère.

— Je veux que vous sachiez, dit-elle d'une voix haletante, que je suis employée ici pour jouer du piano et distraire les clients *en bas*, dans la salle. Je ne suis ni à vendre ni à louer, et tout le sale argent de Lakale ne saurait m'acheter.

Sur ses mots, elle pivota brusquement et s'en fut à grands pas en faisant claquer sur le plancher ses chaussures à hauts talons. Il suivit des yeux ses épaules et ses bras nus jusqu'à ce qu'elle eût disparu au milieu de la foule des clients.

Un fugitif sourire passa sur ses lèvres. Il venait de faire une gaffe de belle taille ; mais comment aurait-il pu préjuger de la vertu de cette fille ? Il devait reconnaître, d'ailleurs, qu'elle ne manquait pas de cran. Il ramassa la monnaie qui traînait sur la table et l'enfouit dans sa poche. Puis, rabaissant le bord de son chapeau, il se dirigea vers la sortie.

CHAPITRE III

Les étoiles scintillaient dans un ciel de velours. La rue ressemblait à un canyon sombre d'où émergeaient par instants des cavaliers semblables à des fantômes. Butch respira à pleins poumons l'air frais de la nuit, tandis que de nouveaux arrivants attachaient leurs chevaux à la barre et pénétraient dans le saloon. L'Ace était visiblement un lieu très populaire.

Le jeune homme détacha son cheval, sauta en selle et se mit à descendre la rue en direction de l'écurie de louage. Il la trouva déserte, et personne ne répondit à son appel. Une lampe suspendue à un crochet jetait une clarté parcimonieuse sur les bêtes et les harnais. Il dessella rapidement sa monture, la fit boire et lui versa généreusement dans la mangeoire une copieuse ration d'avoine.

De l'autre côté de la rue, une fenêtre éclairée se détachait au milieu d'un bâtiment sombre, et on pouvait lire, inscrit en lettres capitales sur un carreau : *TAYLOR HOTEL. CHAMBRES : 1 dollar.*

Butch quitta l'écurie et se dirigea vers l'entrée de l'hôtel. Il poussa la porte vitrée et se trouva dans un petit hall carré. De chaque côté, disposés contre les murs, des fauteuils de cuir sérieusement râpés. Près de la fenêtre, alignés comme des sentinelles, trois seaux peints en rouge et remplis d'eau où flottait un bel assortiment de mégots de cigares et de cigarettes. Au fond, un vieux bureau démodé sur lequel était posé un registre aux pages cornées, un encrier de forme carrée et un porte-plume planté dans une pomme de terre. Contre le mur du fond, un tableau auquel étaient suspendues les clefs des chambres. Derrière le bureau, un employé au visage de fouine était affalé sur une chaise, occupé à feuilleter un magazine en lambeaux. Ses cheveux, luisants de cosmétique, étaient rejetés en arrière, et il portait une chemise à fleurs agrémentée d'une cravate fantaisie. Un dandy de petite ville, jugea Butch.

Avec un bâillement, l'employé poussa vers son client le registre crasseux et, décrochant une clef, il la posa sur le bureau. Le jeune homme laissa tomber ses sacs sur le sol et inscrivit son nom : Butch.

— « Butch » suffit, déclara l'employé. D'où venez-vous ?

— Du Rio Grande, répondit le client d'une voix traînante.

Puis, tirant de sa poche une pièce de un dollar, il la jeta négligemment sur le bureau. L'employé ouvrit la bouche pour protester, car il s'attendait évidemment à recevoir un pourboire. Mais, ayant aperçu l'étui à revolver du nouveau venu, il la referma aussitôt.

— Ce sera le numéro 12, dit-il enfin d'un air sombre.

*

* *

La chambre était aussi peu accueillante que toutes celles de la plupart des hôtels de petites villes. Butch souleva le store et ouvrit la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air pur. Puis il frotta une allumette et l'approcha de la mèche de la lampe posée sur la commode.

Il s'avança ensuite de la table à toilette, saisit le broc de faïence et versa de l'eau dans la cuvette ébréchée. Après s'être débarbouillé, il s'essuya avec une serviette usée jusqu'à la corde, se disant qu'il n'y avait décidément, à Jackass, rien qui l'attirât particulièrement. Hormis une jeune personne à l'air indigné.

Il accrocha sa montre à un montant du lit de cuivre, son ceinturon à l'autre, puis se mit à retirer ses bottes. Après quoi, il alla placer contre la porte une chaise dont il coinça le dossier sous la poignée, sachant par expérience que l'on peut ouvrir les portes de chambres d'hôtel avec n'importe quelle clef. Finalement, il ôta son pantalon, souffla la lampe et se coucha.

Comme tous les hommes habitués au danger, il avait le sommeil léger. Il n'était pas endormi depuis très longtemps lorsque, brusquement, sans savoir pourquoi, il ouvrit les yeux. Quelque chose l'avait réveillé. Mais quoi ?

La fenêtre dessinait dans la chambre un rectangle clair par lequel il apercevait la lune, presque pleine, qui se pavanait dans un ciel étoilé et éclairait la pièce d'une lumière argentée. Il se pencha pour consulter sa montre : il était un peu plus de deux heures. La chaise était toujours contre la porte, dans la position exacte où il l'avait placée, et l'hôtel était plongé dans le silence.

C'est alors qu'il aperçut sur le plancher, à côté du pied de la chaise, un petit carré blanc. Il se leva sans bruit et s'approcha. C'était une feuille de papier pliée en quatre. Il s'en saisit vivement, l'ouvrit et la parcourut des yeux.

Butch,

Lakale projette de vous tuer dès que vous aurez accompli, à Alkali, la mission dont il vous a chargé. Vous ne l'aurez pas volé, d'ailleurs.

Gloria

L'écriture était penchée, typiquement féminine, et le mot, écrit

au crayon, avait visiblement été rédigé en toute hâte sur une feuille arrachée à un bloc.

Qui donc avait mis cette fille au courant ? Elle affirmait n'avoir aucun rapport avec le shérif, et il était peu vraisemblable que celui-ci se fût confié à elle. Pourtant, elle savait que Butch avait été chargé d'éliminer Parslowe et que l'affaire devait se dérouler à Alkali. Pourquoi, d'autre part, l'avertissait-elle du danger qu'il courait – lui, un étranger –, surtout après la petite altercation qu'ils avaient eue quelques heures plus tôt ? Elle agissait probablement par haine du shérif.

Il se mit à arpenter la chambre. Il n'était pas surpris d'apprendre que Lakale se proposait de l'expédier au cimetière. Le shérif, il en était persuadé, aurait été capable de tuer sa propre mère pour gagner trois cents dollars. Mais pour quelle raison était-il si désireux de se débarrasser de Parslowe ? Et que venait faire, dans tout cela, ce joueur au visage impassible et dur ? Ces questions le tracassaient, et il savait qu'il ne serait pas satisfait tant qu'il n'en aurait pas découvert les réponses. Mais il n'avait pas le temps de les chercher maintenant. Il lui fallait quitter la ville dès le lever du soleil pour se rendre à Alkali. Ou bien se sauver purement et simplement. Pourtant, il ne voulait pas fuir devant Lakale. Si la petite Gloria disait la vérité – et il n'y avait aucune raison de croire le contraire –, le shérif jouait double jeu, et il fallait s'attendre à un règlement de compte.

Une idée traversa soudain l'esprit du jeune homme. Il enfila son pantalon, chaussa ses bottes et boucla son ceinturon. Puis, ayant ouvert la porte sans bruit, il longea le couloir et s'engagea dans l'escalier.

Au rez-de-chaussée, le hall était désert, faiblement éclairé par une lampe posée sur le bureau. Une clochette de vache trônait sur le registre fermé. Butch monta la mèche de la lampe et agita la clochette. Au bout d'un moment, une porte s'ouvrit, et l'employé fit son apparition, les cheveux ébouriffés, le regard vague. Encore à moitié endormi, il s'avança d'une démarche mal assurée. Butch perçut nettement un relent de whisky.

— Vous avez dû en ingurgiter une sacrée dose, remarqua-t-il.

— C'est... mon... droit, bredouilla l'employé.

— Voyons, que savez-vous d'un homme nommé Parslowe ? demanda Butch d'un ton sec.

L'autre le fixa d'un air hébété, le cerveau manifestement troublé par l'alcool. Bouillant d'impatience, Butch l'agrippa par le devant de sa chemise et le traîna sans cérémonie vers les seaux disposés près de la fenêtre. Puis, le poussant contre le mur, il souleva un des récipients et lui en projeta le contenu en plein visage. Après quoi, il resta un moment à observer en silence le bonhomme effrayé et trempé de la

tête aux pieds.

— Vous en voulez encore ? demanda-t-il enfin.

— N... non, bafouilla l'employé.

Il paraissait dégrisé et levait les mains comme pour se protéger.

— Allons, un peu de cran ! Et dites-moi ce que vous savez.

Les pieds dans une flaque d'eau, l'homme le regardait d'un air craintif.

— Vous êtes fou. Que voulez-vous que je sache de Parslowe ?

— Ne me racontez pas d'idioties. Dans une petite ville comme celle-ci, il n'y a rien dont un employé d'hôtel ne soit au courant.

Le ton de Butch était de plus en plus mordant.

— Vous vous trompez, monsieur, et... je me plaindrai au shérif.

Butch poussa un soupir et approcha la main droite à la crosse de son revolver.

— Je finis par croire qu'il va me falloir utiliser les grands moyens.

Il avança la main gauche et ses doigts se refermèrent sur l'épaule de l'employé, tandis que, de l'autre, il tirait son arme.

— Non ! implora l'homme. Pas ça ! Je vous dirai... tout ce que je sais.

Butch relâcha son étreinte.

— Je veux connaître les dessous de toute cette affaire avec Parslowe.

— Ce sont... les trois qui font la loi, à Jackass.

— Qui sont ces trois ?

— Deuce Diamond, le shérif Lakale et le juge Jenkins. Depuis des mois, ils terrorisent la ville. Et maintenant, ils étendent leur action sur toute la vallée.

Il frissonna et s'interrompit.

— Je peux boire un coup ?

— Un petit, alors.

L'homme tira de la poche de son pantalon un petit flacon plat, déjà presque vide, ôta le bouchon et se mit à boire avidement.

— Et Parslowe ? demanda Butch.

— Bull Parslowe – qui était propriétaire du *Box P* – est mort d'une crise cardiaque il y a cinq mois, et les hommes de loi ont fait passer des avis de recherche dans les journaux, afin de retrouver les héritiers. Sur ces entrefaites, Deuce déclare qu'il a gagné le *Box P* à Bull au cours d'une partie de poker, affirmant qu'il est en possession d'un écrit qui le prouve. Puis, il y a quelques jours, on a annoncé qu'un héritier s'était fait connaître et qu'il était en route pour venir faire valoir ses droits. Certains prétendent même qu'il s'agit du propre fils de Bull Parslowe. Un beau procès en perspective.

— Je commence à y voir un peu plus clair, murmura Butch

entre ses dents. Mais je me suis fourré dans un sacré guêpier.

Deuce, le compère de Lakale, avait engagé un homme pour éliminer le jeune Parslowe et éviter ainsi toutes les complications légales. Mais le tueur étant un étranger à la ville, le shérif ne se salirait pas les mains. Ensuite, il ferait disparaître le meurtrier avant qu'il ne mange le morceau.

Butch relâcha l'employé.

— Vous n'avez plus besoin de moi ? bêla l'homme.

— Non. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Jardine.

— Eh bien, Jardine, je vous conseille de tenir votre langue. Si vous laissez échapper un seul mot, vous êtes bon pour les vautours. Compris ?

— Je... ne... dirai rien.

L'homme lui lança un regard apeuré et s'esquiva rapidement.

*

* *

L'aube commençait à teinter le ciel d'une clarté grisâtre. De retour à l'écurie de louage, Butch sella son cheval. Le soleil effleurait déjà les sommets, et les étoiles s'éteignaient une à une. Mais il n'était pas d'humeur à contempler la beauté de la nature. Il sauta prestement en selle et prit stoïquement la route du désert.

CHAPITRE IV

Chaque semaine, l'arrivée du train de Marburg constituait, à Jackass, un événement exceptionnel. Le coup de sifflet enroué de la locomotive était, pour tous ceux qui n'avaient rien d'autre à faire, le signal qui les attirait à la gare où ils assistaient au déchargement des sacs postaux et des colis, tout en échangeant des remarques sur les voyageurs qui débarquaient.

Le shérif municipal, toujours resplendissant et tiré à quatre épingles, flanqué de deux adjoints, était assis sur le banc qui se trouvait en face de la petite salle d'attente. Son regard glacial observait les quelques personnes qui descendaient de l'unique wagon de voyageurs : une fermière anguleuse chargée de paquets, trois cow-boys dont chacun portait sur l'épaule la selle de son cheval, deux hommes de la ville munis de sacs de voyage. C'était tout.

Lakale se leva sans hâte et s'approcha du chef de train.

— Comment va, Tim ? J'attendais un jeune homme du nom de Parslowe. Un citoyen.

— Il y avait, en effet, un gars de ce genre qui est descendu à Alkali. Je l'ai pris pour un représentant de commerce. Mais je ne connais pas son nom.

— Il n'y a rien, à Alkali, hormis du sable et des broussailles, rétorqua le shérif sans changer d'expression.

Le chef de train haussa les épaules.

— En réalité, ce jeune homme avait pris un billet pour Jackass. Mais, quand nous avons fait halte à Alkali, il a été abordé par un gars d'assez mauvaise mine. Ils se sont mis à parler, puis votre Parslowe – si c'était bien lui – a enfourché un cheval qu'avait amené l'étranger, et ils sont partis en direction du désert. Naturellement, tout ça ne me regarde pas ; pourtant...

Il hésita une seconde avant de continuer.

— ... il me semble que vous feriez bien de faire une petite enquête.

— Une enquête... sur quoi ?

— Juste au moment où je remontais dans mon fourgon, j'ai entendu un coup de feu. Vous ne croyez pas que...

L'homme regarda le shérif d'un air anxieux. Lakale esquissa une

grimace qui pouvait, à la rigueur, passer pour un sourire.

— Ne vous inquiétez pas, Tim. Parslowe devait venir voir quelques bêtes au *Box P*. J'imagine que les gars du ranch ont voulu lui éviter de perdre du temps et qu'ils ont envoyé un cow-boy à sa rencontre.

— Mais... le coup de feu ? insista le chef de train.

— Ces crétins de cow-boys ont l'habitude de tirer sur tous les lapins qu'ils aperçoivent, vous le savez bien.

Sur ces mots, le shérif fit demi-tour pour aller rejoindre ses deux sbires, toujours assis sur le banc.

— Les ennuis de Parslowe sont terminés, annonça-t-il avec un ricanement sinistre. Et, par contre-coup, les nôtres également. Il faut, à présent, nous occuper du dénommé Butch.

Le bref remue-ménage occasionné par l'arrivée du train était terminé. Les cow-boys retournaient en ville au petit trot de leurs chevaux ; un chariot remontait paisiblement la rue principale ; quelques hommes prenaient déjà la direction du saloon.

*

* *

Le shérif était assis derrière son bureau fantaisie, fumant un cigare d'un air satisfait tout en feuilletant négligemment les pages du *Jackass Journal*. Dehors, la rue était plongée dans l'ombre, mais la porte du bâtiment était baignée d'une clarté jaunâtre dispensée par une lanterne accrochée au linteau. Toute personne pénétrant à l'intérieur se profilait ainsi automatiquement dans l'encadrement, et un tireur tapi dans l'obscurité ne pouvait espérer une meilleure cible.

D'après l'histoire du chef de train, songeait Lakale, le jeune Butch semblait avoir rempli la mission dont il était chargé, et on pouvait supposer qu'il allait maintenant revenir en ville pour réclamer les trois cents dollars promis. Cependant, le shérif avait décidé dès le début qu'il ne recevrait en paiement qu'une balle de revolver expédiée par un des trois adjoints qu'il avait postés dans les ruelles avoisinantes. Avant que le jeune homme ait pu franchir le seuil, il aurait reçu son compte.

Les heures passaient, et les mégots de cigares s'accumulaient dans le crachoir de cuivre placé aux pieds du shérif. La rue était maintenant aussi sombre et aussi morte que le cimetière, sauf aux environs du saloon. Lakale bâilla, laissa tomber son journal dans la corbeille à papier et un autre mégot dans le crachoir.

Il tressaillit soudain en entendant un pas lourd sur le trottoir en bois, et il porta instinctivement la main droite à la crosse de son revolver. Mais il se détendit en reconnaissant son visiteur.

Le juge Jonathan Jenkins était un homme corpulent, aux chairs

molles, qui faisait penser à une énorme vessie de saindoux. Quant à son visage, avec ses bajoues tombantes, son nez bulbeux et ses yeux larmoyants, il avait une vague ressemblance avec la gueule d'un saint-hubert. Son crâne aux cheveux gris et clairsemés était coiffé d'un grand sombrero cabossé, son corps adipeux emprisonné dans une veste fripée et un pantalon informe. Une cravate noire semblable à une ficelle était nouée autour du col d'une chemise d'un blanc plus que douteux. Comparé au shérif tiré à quatre épingles, il était l'image même de la saleté et du laisser-aller.

— Bonsoir, shérif, dit-il en promenant ses regards autour de lui.

Sa voix grave et sourde faisait penser au fracas d'une grosse caisse.

— Bonsoir, répondit le shérif d'un ton sec.

— Deuce m'a demandé de passer pour savoir comment progresse notre affaire.

Le juge se laissa tomber dans un fauteuil d'où sa gélatine débordait généreusement.

— Le travail a été exécuté, et Deuce le sait parfaitement.

Lakale considérait d'un air réprobateur et écœuré les vêtements crasseux de son visiteur. On prétendait que Jenkins avait été autrefois un homme de loi roublard, et Deuce avait trouvé en ce pompeux imbécile un outil particulièrement docile. Mais cette énorme masse flasque ne manquait jamais de soulever l'estomac du shérif.

— Il reste tout de même une petite question à régler, tonna le bouffi. C'est le sort de l'assassin.

— Il ne s'est pas encore montré, et je commence à croire qu'il ne se présentera pas. Il a deux cents dollars en poche, et il est probable qu'il file en ce moment vers la frontière.

Jenkins fut secoué d'un gros rire qui fit joyeusement trembloter sa bedaine.

— Dans ce cas, il fait preuve de bon sens.

Puis, croisant les mains sur son estomac, il ajouta :

— Pourtant, Deuce aimerait mieux que le gars soit proprement enterré ; ce qui serait, évidemment, une garantie de silence.

— C'est comme s'il était mort, déclara le shérif d'un air insouciant.

Il bâilla et s'approcha de la lampe.

— Je vais me coucher, juge. Il est près de minuit, et j'ai passé la nuit dernière devant une table de poker.

*

* *

Lorsque le shérif pénétra dans le hall de l'hôtel, l'employé se dressa derrière son bureau, comme un diable qui sort d'une boîte. Une

leur d'admiration se peignait sur son visage. Le taciturne Lakale, vêtu avec tant de recherche, représentait pour lui un idéal auquel il savait ne pouvoir jamais atteindre, car le shérif avait, à ses yeux, la dimension d'un véritable dieu.

— Bonne nuit, monsieur, dit-il d'un ton plein de respect.

Mais il aurait aussi bien pu s'adresser à un mur. Sans daigner lui accorder un regard, Lakale traversa le hall à grandes enjambées et s'engagea dans l'escalier. Jardine le suivit des yeux avec un air de chien battu.

Parvenu au premier étage, le shérif ouvrit d'un geste brusque la porte de sa chambre, s'avança à tâtons jusqu'à la commode, frotta une allumette. Il l'approcha de la mèche, puis tourna à demi la tête et accrocha son chapeau à une patère.

— Comment va, shérif ?

Au son de cette voix moqueuse, il se figea un instant, avant de pivoter vivement sur ses talons. L'homme qu'il connaissait sous le nom de Butch se leva lentement, son colt dans la main droite. Lakale ne se laissait pas démonter facilement.

— Je vous ai attendu longtemps à mon bureau pour vous régler ce que je vous dois, grommela-t-il.

— Je sais. J'ai jeté un coup d'œil, et j'ai constaté que vous étiez tous prêts à tuer le veau gras.

Puis sa voix se durcit.

— Vos tueurs professionnels étaient aussi visibles que des furoncles sur le nez d'un ivrogne.

— Assez plaisanté. Vous nous avez débarrassé de Parslowe ?

— Si vous cherchez une preuve, allez faire une promenade à Alkali pour admirer la ronde des vautours. Ils sont à leur affaire. Et maintenant, amenez les trois cents dollars.

Lakale baissa les yeux vers le colt braqué sur son ventre.

— Je ne les ai pas... sur moi.

— N'essayez pas de vous défiler, parce qu'il me reste encore quatre pruneaux dans ce joujou.

*

* *

Au rez-de-chaussée, derrière son bureau, Jardine réfléchissait. Lakale, son idole, paraissait à peine conscient de son existence. Pourtant, il aurait volontiers donné son bras droit pour faire impression sur le shérif, pour accomplir une action qui aurait eu son approbation.

Soudain, une pensée traversa son esprit. Une heure plus tôt, ce type qui s'était inscrit sous le nom de Butch était venu lui demander le numéro de la chambre du shérif. Et après cela, il avait disparu.

Pourquoi cet homme s'intéressait-il à Lakale ? Il était peut-être recherché pour un crime quelconque et se proposait sans doute de supprimer le shérif qui pouvait détenir un mandat contre lui.

Jardine se dressa, tout ému. Pourquoi n'avait-il pas compris plus tôt ? Il aurait dû prévenir Lakale à son arrivée. Il demeura un moment indécis, debout près de son bureau. Devait-il agir tout de suite, ou pouvait-il attendre jusqu'au lendemain matin ? Le shérif n'aimerait sûrement pas être dérangé inutilement.

Cédant à une impulsion soudaine, Jardine se dirigea vers l'escalier. Il venait de prendre une décision : s'il apercevait de la lumière chez le shérif, il frapperait ; sinon, il redescendrait sans bruit et attendrait au lendemain.

Il s'arrêta devant la porte de la chambre. Au-dessus de la serrure, il y avait, dans le panneau de bois, une fissure qui laissait filtrer une clarté jaunâtre. Il s'apprêtait à frapper lorsqu'un bruit de voix parvint à son oreille. Il s'avança prudemment et colla son œil contre la fente. Il faillit pousser une exclamation de surprise. Lakale, debout devant la commode, comptait des billets de banque. À deux pas de lui, revolver, au poing, Butch l'observait d'un air implacable. N'en croyant pas ses yeux, Jardine vit le shérif remettre l'argent à son visiteur. Celui-ci avait fait un pas en avant pour s'emparer de la liasse qu'il fourra dans sa poche.

— Satisfait ? grogna le shérif.

— Pas tout à fait, répondit l'autre d'un air désinvolte. Je vais maintenant vous descendre à votre tour.

Frappé de stupeur, Jardine voulut s'emparer de la seule arme qu'il eût en sa possession : le flacon de whisky qu'il conservait dans une poche de son pantalon. Il le saisit d'une main tremblante, mais il lui glissa entre les doigts et alla s'écraser sur le plancher.

L'employé considérait à ses pieds les fragments de verre, trop paralysé pour agir, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Butch, le revolver maintenant dans sa main gauche, tenait toujours le shérif en respect. De l'autre main, il agrippa Jardine par l'épaule et le tira à l'intérieur de la pièce. L'employé, cependant, essaya de se dégager, et Butch fut obligé de quitter le shérif des yeux pendant une fraction de seconde. Saisissant l'occasion au vol, Lakale lança brusquement son bras et balaya la lampe posée sur la commode. Le verre se brisa en atteignant le sol, et la chambre fut instantanément plongée dans l'obscurité.

CHAPITRE V

Une flamme orangée jaillit dans l'ombre, et une balle vint érafler la porte. L'éclair permit à Butch de distinguer Lakale accroupi près de la commode, en train de rabattre le chien de son arme pour tirer une seconde fois. Le jeune homme glissa rapidement son colt dans sa ceinture. Puis, saisissant l'employé des deux mains, il le projeta de toutes ses forces en direction du shérif. Après quoi, il se laissa tomber au sol et se mit à ramper vers la porte. Au même moment, le revolver du shérif se mit à claquer à nouveau, comme un coup de tonnerre, et Jardine poussa un cri au milieu de la fumée âcre qui emplissait déjà la petite pièce.

Pour la troisième fois, Lakale appuya sur la détente ; mais Butch était maintenant dans le couloir. Éveillés par les coups de feu, des clients de l'hôtel sortaient de leurs chambres, certains en chemise de nuit, d'autres enfilant leur pantalon en toute hâte. En quelques secondes, le couloir était rempli d'hommes qui se bousculaient, criaient, lançaient des questions auxquelles personne ne répondait.

Jackass, c'était la ville de Lakale, et Butch se rendait compte que s'il était arrêté et jeté en prison, il n'en sortirait pas vivant. Il savait trop de choses, et cet imbécile de Jardine avait bouleversé tous ses plans. Sans s'arrêter, il ressortit son revolver et s'élança vers le fond du corridor, où se trouvait la sortie de secours par laquelle il avait pénétré dans l'immeuble après s'être informé du numéro de la chambre occupée par le shérif. Les clients qui avaient pu avoir l'idée de l'arrêter renoncèrent à leur projet à la seule vue du revolver qu'il tenait dans sa main.

Quand il avait pénétré dans l'hôtel, il avait eu soin de laisser la porte de secours entrebâillée, afin de faciliter sa retraite. Il l'ouvrit rapidement, jeta derrière lui un coup d'œil aux hommes éberlués qui remplissaient le couloir et à la fumée qui sortait paresseusement de la porte de Lakale. Puis il descendit à toute vitesse l'escalier de bois qui conduisait au rez-de-chaussée, à l'angle du bâtiment.

Il détacha les rênes de son cheval, sauta en selle et partit au galop. Il ne s'attendait pas à être poursuivi, du moins dans l'immédiat, car le shérif ne voudrait sûrement pas courir le risque de tomber dans un piège alors qu'il était tout seul. Il prendrait le temps de former un

détachement pour se lancer aux trousses du fugitif.

Pendant ce temps, au premier étage de l'hôtel, Lakale était sorti dans le couloir.

— Où est passé ce bandit ? beuglait-il.

Une demi-douzaine d'hommes tendirent le bras en direction de l'issue de secours.

— Que s'est-il passé, shérif ? demanda une voix.

— Un salaud, qui venait pour m'assassiner, a descendu Jardine, grogna Lakale avant de se précipiter dans l'escalier conduisant au hall.

Dans la chambre que le shérif venait de quitter, Jardine était étendu à l'endroit même où il était tombé. Deux ou trois hommes, poussés par la curiosité, passèrent la tête à l'intérieur de la pièce ; mais elle était dans l'obscurité et encore remplie de fumée. Ils refermèrent la porte sans plus s'occuper du cadavre.

*

* *

Au lever du soleil, Butch avait atteint la région accidentée et dénudée qui avoisinait les premiers contreforts rocheux du San Simeons. La chaîne de montagnes se rapprochait peu à peu, formant à l'ouest une imposante barrière qui fermait l'horizon. À droite, s'étendait la vallée, baignée dans les brumes légères de l'aube ; en face, se dressaient des collines rébarbatives, à la rare végétation brûlée par le soleil, coupées d'un enchevêtrement de canyons et de gorges étroites envahis par les broussailles.

Soudain, le cavalier arrêta sa monture et resta immobile, semblable à une statue, dans l'air frais du matin.

— De la fumée, mon vieux, dit-il en s'adressant à son cheval. Il y a sûrement quelqu'un qui campe dans les environs. Je boirais avec plaisir une tasse de café, si on me l'offrait.

Il reprit sa marche. Après avoir suivi pendant un certain temps une gorge encombrée d'éboulis, il émergea dans une étroite vallée inondée de soleil où poussaient quelques chênes rabougris. Sur la pente opposée, de la fumée s'élevait d'une vieille cabane noircie par le feu. Non loin de là, une petite écurie, grossière construction de pierre et de brique, avait apparemment résisté à l'incendie. Mais la porte avait été arrachée, et la clôture de fil de fer gisait sur le sol.

Six hommes regardaient d'un air sombre les restes fumants de la maisonnette. Plusieurs mulets et un vieux cheval cherchaient dans les environs une herbe rare.

Butch s'avança en direction du petit groupe. Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Personne ne parla, mais il crut lire dans les yeux des hommes une sourde hostilité. Des fermiers, se dit-il en remarquant leurs lourdes bottes, leurs chemises de tissu grossier et leurs

salopettes. La plupart étaient armés de fusils de divers modèles, mais il n'y en avait pas un seul qui fut en possession d'un revolver.

— Des ennuis, les gars ?

Les hommes le considérèrent avec une visible méfiance. Laissant tomber les rênes de son cheval, il tira sa blague à tabac et se mit tranquillement à rouler une cigarette, tout en se demandant la raison de l'hostilité de ces fermiers.

— Si cela peut vous rassurer, continua-t-il, je n'appartiens à aucun ranch, et je ne suis pas non plus un copain du shérif Lakale.

Un homme grand et fort, au teint bronzé, s'approcha de lui. Il était torse nu et ne portait pour tout vêtement qu'un pantalon de toile bleue. Sa poitrine velue laissait apparaître des muscles solides, et ses avant-bras étaient couverts de tatouages. Ses cheveux emmêlés, couleur de rouille, retombaient sur ses oreilles. Butch remarqua aussi ses mains énormes aux doigts crispés par la colère. Il marchait en se dandinant, et ses yeux brillaient d'une lueur dangereuse. Avancé vivement la main, il saisit le cheval par la crinière. L'animal poussa un hennissement et fit un écart.

— Tu es des leurs ! grogna-t-il. Ce sont les trois qui t'envoient, et j'ai bien envie de te démolir la gueule.

Avec la rapidité de l'éclair, Butch avait déjà tiré son revolver.

— Et j'ai bien envie, moi, de te filer un pruneau dans le buffet ! Lâche mon cheval !

Pendant un moment, les deux hommes se dévisagèrent en silence. Puis un autre fermier s'avança.

— Sailor ne sait pas ce qu'il dit. Il est furieux parce que les gars de Lakale ont foutu le feu à sa bicoque.

Butch sourit et remit son revolver dans son étui.

— Ils se proposent de me liquider, moi aussi, dit-il. Ce qui nous met dans le même sac.

Sur ces mots, il sauta à terre, sans plus se préoccuper de celui qu'on avait appelé Sailor. Mais l'ancien marin aux bras tatoués le suivit tandis qu'il s'approchait de la maisonnette fumante.

— Comment se fait-il que les trois viennent opérer jusqu'ici ? s'informa Butch.

— La haute vallée appartient au *Box P*, lui expliqua un des fermiers. Bull Parslowe ne nous avait jamais inquiétés, lui, car nous ne sortions pas des collines. Mais Bull est mort, et Deuce Diamond s'est emparé du ranch. Il nous a alors donné l'ordre de filer, en prétendant que nous volions ses bêtes. Mais nous sommes restés. Cette terre nous appartient, que diable ! Et aujourd'hui...

Il fit un geste de désespoir en direction des restes de la maisonnette.

Butch tirait pensivement sur sa cigarette.

— Vous n'avez donc que deux possibilités, dit-il ensuite. Partir, ou bien vous battre pour essayer de conserver vos terres.

Un fermier barbu fit entendre un petit rire sans gaieté.

— Nous battre ? Contre les tueurs de Deuce et de Lakale ? Nous ne sommes que des fermiers, et rien d'autre. Nous ne sommes pas habitués à manier les armes.

Il baissa les yeux vers ses mains calleuses.

— Je ne serais même pas capable d'atteindre la porte de cette écurie, avec ma vieille pétoire. Et l'équipe de Deuce aurait tôt fait de nous mettre tous en bouillie.

— Moi, je me battraï ! déclara Sailor d'un air bougon. Il m'a fallu près de quatre ans pour m'installer dans ce coin de terre ; chaque dollar que j'économisais était destiné à acheter du bétail. Et maintenant, ils ont fait fuir mes bêtes, ils ont brûlé ma maison... Il ne me reste plus rien.

Butch baissa les yeux vers la vieille carabine du fermier.

— Avec quoi te battras-tu ? Avec tes mains ?

Le barbu avait raison : les hommes de Lakale tenaient le bon bout.

— Y a-t-il eu d'autres incendies ?

Ils firent tous un signe de dénégation.

— Sailor est allé ramener sa fraise en ville, expliqua l'un d'eux. Alors...

— Et j'y retournerai pour démolir cette gueule de belette de Deuce ! grogna le tatoué.

— Écoutez-moi, reprit Butch. Toi aussi, Sailor. Combien y a-t-il de fermiers dans les collines ?

— Une vingtaine de familles.

Le jeune homme tira de sa poche un billet de vingt dollars qu'il tendit à Sailor.

— Voici de quoi manger.

L'ancien marin considéra une seconde le billet froissé, puis cracha d'un air de mépris pour s'en aller en direction de sa bicoque incendiée.

— Faut pas faire attention, dit un autre fermier. En ce moment, il n'a pas sa tête à lui. Il est fou furieux.

— On ne peut guère l'en blâmer. Et vous feriez bien, vous aussi, de vous durcir, car je crains que vous n'ayez bientôt des ennuis.

— Que pouvons-nous faire ? demanda un vieux aux cheveux gris. Nous avons des femmes et des enfants.

Butch haussa les épaules et alla reprendre son cheval. Pour l'instant, il avait assez de soucis personnels, et il s'attendait à chaque seconde à voir surgir un détachement conduit par le shérif-gangster.

Il prit la direction des collines, à la recherche d'une cachette

possible. Il parvint ainsi à la demeure d'un autre fermier : une simple grotte grossièrement aménagée, à l'extrémité d'un canyon. Un chariot à la bâche déchirée était rangé à proximité. Des poules et des cochons erraient dans les environs. Des enfants bronzés jouaient dans la poussière. Un peu plus loin, des marmites noircies traînaient autour d'un foyer constitué par quelques pierres posées à même le sol.

Un homme grand et sec considéra le nouveau venu d'un œil soupçonneux. Mais Butch ayant exhibé le billet de vingt dollars en demandant s'il pouvait avoir quelque chose à manger, il se dérida aussitôt. L'argent était évidemment chose rare au milieu de ces collines déshéritées. En un rien de temps, la fermière – une grosse femme usée par le travail – lui servit des œufs au bacon et lui prépara un grand pot de café.

— La vie est difficile, par ici, hein ? remarqua Butch.

— Oui. Et elle le serait encore plus si nous n'avions pas Scotty.

— Qui est Scotty ?

— Le patron du magasin de Jackass. Il nous fait crédit. Sans lui, les gens des collines mourraient de faim.

— Quels sont ses rapports avec les trois ?

— Il les déteste, intervint la femme. Comme tous les honnêtes gens de la ville.

Son repas terminé, Butch prit congé. Il se disait qu'il était fou de rester dans la vallée et qu'il eût été plus sage de filer tout droit vers la frontière. Mais il pouvait être, à l'occasion, aussi têtu qu'un mulet, et le comportement de Lakale et de sa bande le mettait hors de lui. Il ne pouvait supporter de voir souffrir de pauvres gens innocents, persécutés sans raison. De plus, il avait un compte personnel à régler avec le shérif. Et une idée commençait à germer dans son cerveau.

CHAPITRE VI

John Matthews travaillait nonchalamment à la composition du prochain numéro du *Jackass Journal*. Une chemise tachée d'encre et un vieux pantalon de tweed flottaient autour de son corps trop maigre, presque squelettique. Il avait le front haut, des cheveux gris clairsemés. Ses yeux, profondément enfoncés dans son visage ravagé par la maladie et les excès passés, étaient ceux d'un homme qui a connu les revers de l'existence. Il ne lui restait guère de sa vie que des souvenirs remplis d'amertume. Il tirait une maigre subsistance de son minable petit hebdomadaire, et cet homme autrefois robuste portait maintenant sur lui l'empreinte des doigts de la mort.

C'était le soir, et on n'entendait dans la maisonnette de bois qui lui servait à la fois d'habitation, de bureau et d'atelier, que le cliquetis des caractères de plomb qu'il laissait tomber dans le composteur.

La clochette de la porte se mit soudain à sonner. Il tourna lentement la tête et aperçut un homme aux yeux bleus et aux cheveux d'un blond roux debout sur le seuil. Le visiteur inattendu promena ses regards autour de lui.

— C'est vous qui publiez le journal ? s'informa-t-il.

Matthews le considéra d'un air amusé.

— Oui. On m'appelle même « directeur ». Avec juste raison, d'ailleurs, puisque je suis tout seul pour sortir cette feuille de chou.

Sa voix, bien timbrée, avait un accent cultivé.

Butch tira de sa poche une feuille qu'il se mit à défroisser. Elle portait en haut, en gros caractères :

RECHERCHÉ POUR MEURTRE CENT DOLLARS DE RÉCOMPENSE

Le jeune homme se mit à lire à haute voix :

Cette somme sera versée pour tout renseignement conduisant à l'arrestation d'un individu connu sous le nom de Butch. Taille 1,80 m environ ; cheveux blonds roux ; yeux bleus. Recherché pour le meurtre de Jack Jardine, employé d'hôtel. Signé : Lakale, shérif

municipal.

Le visiteur leva les yeux.

— J'ai arraché ça à une palissade, au bout de la rue. Seulement, c'est Lakale lui-même qui a tué Jardine.

— Et qu'attendez-vous de moi ? demanda Matthews avec un sourire las.

— Que vous imprimiez la vérité dans votre canard.

L'homme se mit à rire. Il repoussa le composteur et se laissa tomber sur une chaise. Puis, plongeant la main dans sa poche, il en retira une vieille pipe de bruyère qu'il entreprit de bourrer consciencieusement avant de l'allumer. Lorsqu'elle tira convenablement, il reporta son attention sur le jeune homme debout en face de lui.

— Mon ami, dit-il d'un air cynique, je vais vous apprendre une bonne chose : la vérité, la justice, l'honnêteté ont été bannies de notre vallée par la volonté des trois. Cette voix glorieuse de la démocratie qu'est la presse a été soigneusement étouffée. Celui qui oserait mettre en doute la parole de notre estimé shérif serait un imbécile et un candidat au cimetière.

— Vous parlez comme si vous aviez avalé un dictionnaire, grommela Butch. Voulez-vous laisser entendre que vous avez peur de ce gang ?

— Quelle naïveté ! Les trois, mon cher monsieur, sont comme les dieux de l'Olympe : intouchables et invincibles.

— Et vous en avez une frousse bleue ! répliqua le jeune homme d'un air de dégoût.

À nouveau, Matthews se mit à rire.

— Je suis l'esclave des circonstances. Dois-je m'expliquer plus clairement ?

— Inutile. Ne gaspillez pas votre salive.

Butch tourna les talons et disparut. La porte s'était refermée sur lui depuis un bon moment que Matthews était toujours assis à la même place, en train de mâchonner le tuyau de sa pipe éteinte. Il se leva enfin, ôta son tablier maculé d'encre d'imprimerie et enfila son manteau.

— Qui suis-je donc pour mépriser cent dollars lorsque la chance les met à ma portée ? murmura-t-il.

*

* *

Butch arrêta son cheval derrière le magasin. Le quai de déchargement était plongé dans l'obscurité. Sans bruit, il se glissa à l'intérieur de l'entrepôt et se trouva dans une réserve encombrée de marchandises. En face de lui, une seconde porte vitrée par laquelle il

apercevait le dos d'un homme en bras de chemise penché sur un bureau. Une lampe à pétrole accrochée au plafond éclairait la scène.

Les pouces passés dans son ceinturon, Butch fit quelques pas en avant et s'appuya nonchalamment contre le chambranle. Surpris, l'homme se retourna. Il était petit et trapu, avec des cheveux d'un blond pâle coupés très court. Il leva vers son visiteur des yeux froids au regard légèrement méprisant. Il y avait, dans son visage massif et soigneusement rasé, dans sa mâchoire carrée, quelque chose qui faisait penser à un bull-terrier.

— Et alors ? Que voulez-vous ?

Butch esquissa un sourire.

— C'est vous qu'on appelle Scotty ?

— Je ne suis Scotty que pour mes amis. Pour vous, ce sera McPherson. Et je suppose que vous êtes le fameux Butch, celui qui a fait des siennes au *Taylor Hotel*. Bah ! après un meurtre, le vol n'est qu'une peccadille, n'est-ce pas ?

— C'est Lakale qui a tué Jardine. Connaissez-vous le calibre de ces revolvers fantaisie qu'il est si fier d'arborer ?

— Ils sont du calibre 44. Je le sais parce qu'ils ont été achetés chez moi.

— Mon colt à moi est un 45. Or, la balle qui a tué Jardine était du calibre 44. D'autre part, je ne viens pas ici pour voler quoi que ce soit, mais pour avoir une petite conversation avec vous. J'ai déclaré la guerre aux trois.

— Dans ce cas, il est évident que vous avez perdu la tête, jeune homme.

— Vous avez donc peur, vous aussi !

— J'ai simplement du bon sens. Je n'ai pas envie d'aller reposer au cimetière. Pas tout de suite, en tout cas. Nous n'avons pas les moyens de nous attaquer à Deuce et à son gang.

— Il y a une vingtaine de fermiers, sur le point d'être chassés des collines, qui ont une opinion un peu différente.

— Des moutons contre une bande de loups. Ils ne résisteront pas longtemps.

— Livrés à eux-mêmes, c'est certain ; car ils n'ont pas d'armes, à l'exception de quelques vieux fusils de chasse. Mais mettez-leur des winchesters entre les pattes, et ils se battront... quand leurs cabanes s'en iront en fumée.

McPherson sourit.

— Ça vous ennuerait de me dire pourquoi vous venez m'exposer vos idées, jeune homme ?

— Vous avez des armes, et je suis prêt à parier que vous auriez assez de cran pour vous dresser contre le gang.

Le commerçant dévisagea attentivement son visiteur et se frotta

le menton d'un air pensif.

— Pour quelle raison vous rangez-vous aux côtés de ces fermiers ? Après tout, vous n'êtes pas de la région. Où est votre intérêt ?

— J'ai un petit compte à régler avec Lakale.

— Combien de winchesters faudrait-il ? En supposant, bien entendu, que je sois assez fou pour m'associer à ce projet ridicule.

— Au moins une douzaine. Et des munitions en quantité, naturellement.

— Je n'en ai que huit en stock. D'autre part, Lakale aurait tôt fait de retrouver l'origine de ces armes. Et alors, je serais fichu. Non, c'est impossible. Je ne peux pas risquer ça.

Butch tira vivement son revolver.

— Vous n'avez pas le choix, Scotty ! Un seul cri, et vous allez rejoindre la troupe des anges. Je vais vous ficeler sur votre chaise et m'emparer moi-même de ces armes.

À sa grande surprise, le commerçant se mit à rire.

— Mais oui ! Excellente idée. Si je suis ligoté, il est évident que je ne pourrai vous empêcher de voler ces fusils. Venez, nous allons les chercher. Ensuite, vous me ficellerez soigneusement.

Butch fit un pas vers la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur, dans la rue sombre. Il se figea soudain et se tourna vers McPherson.

— Il y a un homme sur le trottoir d'en face et un autre dans la ruelle. Ils paraissent surveiller la maison.

Puis, frappé d'une pensée subite :

— Bon Dieu ! Matthews sait que je suis en ville.

Le commerçant se leva.

— Dans ce cas, les trois sont également au courant. John Matthews n'est qu'une marionnette entre les mains de Deuce Diamond.

— Il a donc dû prévenir Lakale.

— Il ne peut pas savoir en quel endroit vous vous trouvez en ce moment.

— Si. Mon cheval est attaché derrière le magasin.

Les deux hommes restèrent un moment sans parler, dans la demi-pénombre de la pièce.

— Vous avez laissé la porte de la réserve ouverte ? demanda ensuite le commerçant.

— Oui.

— Il faut aller la fermer et la verrouiller. Nous avons besoin d'un peu de temps pour réfléchir.

McPherson s'engagea dans le couloir, et Butch entendit la porte se refermer.

— Est-ce qu'il est possible de monter sur le toit ? demanda-t-il au retour de Scotty.

— Sans difficulté.

— Peut-être n'est-ce qu'une fausse alerte. Mais je vais tout de même aller jeter un coup d'œil.

Butch suivit le commerçant jusqu'à l'entrepôt situé sur le derrière de la maison. Une échelle métallique scellée dans le mur conduisait à une trappe. Le jeune homme grimpa lestement, souleva le panneau de bois en s'efforçant de ne pas faire grincer les charnières. Il déboucha sur le toit en terrasse entouré d'un parapet et avança en rampant vers le devant du bâtiment. Puis, ôtant son chapeau, il se pencha un peu à l'extérieur.

La lune, déjà haute dans le ciel, brillait au milieu des étoiles. Butch crut déceler un léger mouvement de l'autre côté de la rue, sous l'auvent de la maison d'en face, et il distingua tout de suite après les points rougeoyants de deux cigarettes. Il se retira prudemment et regagna l'arrière de la maison. À nouveau, il se pencha. Son cheval était toujours à l'endroit où il l'avait laissé. Au même moment, un homme émergea de l'ombre, détacha l'animal et l'emmena. Deux autres, armés de carabines, sortirent de derrière une pile de caisse vides pour échanger quelques mots avec lui. Puis le premier sauta en selle et s'éloigna, au petit trot. Ses deux complices se dissimulèrent à nouveau.

Butch se sentit pris au piège. Il semblait bien que la chance l'abandonnât. Il s'écarta du parapet et se releva. S'il ne s'était pas trompé sur le compte de Lakale, le shérif n'abandonnerait pas : il s'arrangerait pour le faire sortir du magasin, même s'il devait pour cela mettre le feu au bâtiment. Il était regrettable que Scotty fût compromis dans cette affaire. Le commerçant était apparemment le seul à s'intéresser au sort de ces pauvres fermiers persécutés, le seul aussi qui eût le courage de se dresser contre le gang des trois.

Le jeune homme se laissa glisser le long de l'échelle. Il trouva Scotty en train de faire les cent pas dans son bureau.

— Nous sommes dans de sales draps, annonça Butch. Lakale m'a piqué mon cheval et il a fait cerner la maison.

— Ainsi donc, la révolte contre la tyrannie est terminée avant même d'avoir commencé. Bah ! c'était de toute manière une cause perdue. Seulement, cette plaisanterie vous vaudra probablement une place au cimetière, jeune homme. À moi aussi, sans doute. Car le gang est sans pitié.

Butch sourit. Le danger lui procurait toujours une sorte d'exaltation.

— Les jeux ne sont pas encore faits. Il faut tout d'abord que je vous tire de ce pétrin.

— Il n'y a pas moyen d'en sortir, grommela Scotty en cessant sa promenade autour de la pièce.

— Ne dites pas de bêtises. Tout ce que sait Lakale, c'est que je suis en ce moment dans votre maison. Il supposera évidemment que j'ai besoin d'argent et que j'ai choisi le meilleur endroit pour en trouver : votre magasin. Je vais donc vider votre coffre, vous ligoter soigneusement, et il ne vous restera plus ensuite qu'à appeler au secours pour être excusé.

— Mais vous êtes pris au piège, mon vieux !

— Occupez-vous de vos affaires, et je réglerai les miennes tout seul. Ouvrez le coffre.

McPherson tira un trousseau de clefs de sa poche, en choisit une et hésita une seconde en jetant à son visiteur un regard soupçonneux. La main de Butch descendit jusqu'à la crosse de son revolver.

— Je ne vous demande pas votre avis, dit-il d'un ton sans réplique. Je vous donne un ordre.

Scotty haussa les épaules d'un air résigné, et il s'avança vers le coffre qui se trouvait dans un angle de la pièce. Il se laissa tomber à genoux et inséra la petite clef plate dans la serrure. La porte s'ouvrit, révélant la présence de livres de comptes entassés sur l'étagère supérieure et d'un petit sac de cuir noir sur celle du bas.

Passant la main par-dessus l'épaule du commerçant, Butch s'empara de la bourse. Elle était lourde et évidemment pleine de pièces d'or. Il jeta un coup d'œil autour de lui. Près de la table, se trouvait une caisse à demi pleine de détritiques et de vieux papiers. Il y dissimula la bourse. McPherson, qui s'était relevé, poussa un soupir de soulagement.

Butch quitta la pièce et se dirigea vers la réserve, d'où il revint un instant plus tard avec un rouleau de corde.

— Asseyez-vous dans votre fauteuil, dit-il.

McPherson se laissa tomber sur le siège. Rapidement, le jeune homme lui ligota les bras et les jambes. Puis, se relevant, il l'agrippa par le col de sa chemise et tira un coup sec. Le tissu craqua, se déchirant jusqu'à la taille.

— Une si bonne chemise ! se lamenta l'Écossais. Et maintenant...

Il ne put terminer sa phrase, car le poing de son étrange visiteur venait de s'abattre sur son nez qui se mit aussitôt à saigner. Butch haussa les épaules en signe d'excuse.

— Il faut ce qu'il faut.

Au même instant, le canon d'un revolver heurta la porte de derrière.

— Sortez de là, Butch ! lança une voix rude. Vous êtes pris.

Le jeune homme baissa les yeux vers Scotty, ligoté dans son

fauteuil.

— C'est maintenant à vous de gueuler, dit-il avec un sourire.

Et il quitta rapidement la pièce. Tandis qu'il gravissait l'échelle conduisant sur le toit, il entendait l'Écossais qui s'était mis à hurler :

— Au secours ! Au secours ! Au voleur !...

— Ouvrez ! reprit la voix, à l'extérieur.

— Je ne peux pas, bougre d'idiot ! Je suis ligoté dans mon fauteuil. Enfoncez la porte ou une fenêtre. Vite !

Sur le toit en terrasse, tout contre le parapet, Butch considérait l'auvent de bois qui s'avancait au-dessus de la porte du magasin. Puis il observa un instant la rue. Personne dans les environs. La prudence l'empêcha de sauter directement sur l'auvent. Si le bois était pourri, il passerait au travers et risquerait de se casser une jambe. À moins qu'il ne tombât dans les bras des hommes de Lakale. Il fixa l'extrémité de son lasso à un poteau, franchit le parapet et se laissa glisser lentement. Les planches de l'auvent craquèrent d'une façon inquiétante lorsqu'il y posa les pieds.

Il s'aplatit et resta immobile, maudissant la clarté de la lune qui inondait tout. Lorsque les hommes de Lakale entreraient dans le magasin, ils auraient tôt fait de repérer l'échelle qui permettait d'accéder au toit. S'il restait là, il constituerait une cible parfaite.

Un claquement de sabots, puis les voix frappèrent ses oreilles. Un cavalier et plusieurs hommes à pied émergèrent de la ruelle qui longeait le derrière du bâtiment, et il entendit Lakale donner l'ordre d'enfoncer une fenêtre.

Il aperçut ensuite des hommes qui sortaient du saloon et traversaient précipitamment la rue en direction du magasin. Le bruit des vitres brisées avait évidemment donné l'alarme. Il fallait filer en vitesse. Le cheval du shérif était attaché à quelques pas de là. Il se laissa tomber au sol, bondit vers l'animal, détacha les rênes et sauta en selle. La bête, cependant, sentant la présence d'un cavalier inconnu, se mit à ruer et à faire des sauts de mouton. Au même instant, un coup de feu retentit du côté du magasin. Le cheval fonça en avant, comme s'il avait été piqué d'un aiguillon, crinière au vent, martelant le sol de ses sabots en un galop fou.

Butch passa en trombe devant le saloon, les maisons, les hommes qui le regardaient d'un air hébété, et il ne tarda pas à se trouver en dehors de la ville, sur la route du sud. Cependant, après un temps de galop infernal, le cheval ralentit son allure et prit le trot. La main gauche appuyée sur la croupe de l'animal, le jeune homme se retourna à demi. Aucun signe de poursuite. En retirant sa main, il constata qu'elle était tachée de sang. La balle avait éraflé une fesse de l'animal, qui était alors parti comme une flèche. Le jeune homme se dit que le crétin qui avait appuyé sur la détente lui avait rendu un fier

service.

*

* *

Sur un autre auvent, juste en face du saloon, dans l'ombre, adossé au mur, Butch attendait. Il avait laissé le cheval du shérif attaché au milieu d'un bosquet de prosopis, à un kilomètre au sud de la ville.

Il était maintenant plus de minuit, et Gloria, son travail terminé, n'allait sûrement pas tarder à quitter le saloon pour rentrer chez elle. Il lui devait des remerciements pour l'avoir mis au courant des intentions de Lakale. Mais cela – il le sentait fort bien – n'était en réalité qu'un prétexte. Il voulait surtout la revoir, entendre à nouveau le son de sa voix. Aussi attendait-il patiemment, mâchonnant une cigarette qu'il n'osait pas allumer.

*

* *

Sur la route, à un kilomètre de là, un autre homme attendait. Un homme de haute taille, au rictus mauvais, dans les yeux duquel on aurait pu déceler une lueur de meurtre. Lakale avait retrouvé son cheval volé, et il en avait déduit que le fugitif était retourné en ville à pied. Ce en quoi il ne se trompait pas. Mais il se disait aussi que Butch reviendrait sûrement à l'aube reprendre l'animal dont il avait besoin pour gagner la frontière. Ce Butch était diablement habile. Cette fois, cependant, il avait trouvé son maître. Dispersés dans les broussailles, les hommes du détachement attendaient, eux aussi, convaincus que leur proie ne pouvait leur échapper.

CHAPITRE VII

Les aiguilles de sa montre marquaient deux heures lorsque la musique cessa enfin. Les clients commencèrent à sortir du saloon les uns après les autres, détachèrent leurs chevaux et s'éloignèrent dans la nuit.

Butch retint son souffle en voyant apparaître, drapée dans un grand manteau, une mince silhouette qui traversa la rue à pas rapides. Il ne pouvait manquer de la reconnaître à son casque de cheveux d'or. Mais lorsqu'il fut parvenu à se laisser glisser jusqu'à terre, elle avait déjà disparu. Il fonça entre deux bâtiments, juste à temps pour l'apercevoir à l'extrémité de la ruelle.

Prenant le pas de course, il s'élança à sa poursuite. Cependant, l'obscurité était telle, dans cet étroit passage, qu'il buta contre une poubelle et s'étala de tout son long. Étouffant un juron, il se releva et s'élança à nouveau. Hélas, il n'y avait plus aucune trace de la jeune fille.

Parvenu au bout de la ruelle, il marqua un temps d'arrêt et parcourut des yeux le terrain parsemé de prosopis qui s'étendait devant lui, se demandant où Gloria avait bien pu passer.

— Demi-tour, et fichez le camp !

Cette voix rauque, plus sèche qu'à l'ordinaire, le fit sursauter. La fille venait d'apparaître à l'angle d'une maison, tenant fermement dans sa main droite un petit derringer dont le canon luisait à la clarté de la lune.

— Vous savez, ce n'est pas la première fois qu'on me suit, et je sais me défendre. Allons, filez !

— Je vous en supplie, abaissez ce joujou ! s'écria Butch en s'avancant pour qu'elle pût distinguer ses traits.

— Butch ! Mon Dieu, c'est vous ? Lakale a mis la ville sens dessus dessous pour vous retrouver.

— Je ne voulais pas partir sans vous remercier pour le mot que vous m'avez envoyé. C'était vraiment chic de votre part.

La jeune fille glissa son revolver dans son sac à main.

— Encore mon bon cœur qui m'a joué un tour.

Mais sa voix n'avait rien d'amical.

— Vous êtes tout de même bon pour le cimetière, monsieur le

tueur !

— Comprenez-moi bien, ce n'était qu'un travail comme un autre. Qu'est-ce que Parslowe représentait pour vous ?

— Un travail ! Et je suppose que le meurtre de Jardine en était un autre !

— C'est Lakale qui l'a tué en voulant tirer sur moi.

— Que faisiez-vous donc dans la chambre du shérif ?

— Je venais tout simplement réclamer les trois cents dollars qu'il me devait encore.

— Et tout ça pour trente misérables pièces d'argent ! soupira Gloria d'un ton chargé de mépris.

Pendant un moment, ils se dévisagèrent en silence, Butch le visage impassible, la jeune fille les yeux pleins d'indignation. Puis Gloria se détourna et s'éloigna. Il lui emboîta le pas.

— Je n'ai pas besoin d'escorte ! déclara-t-elle d'un air glacial.

— Mais moi, j'ai besoin d'exercice. J'ai les jambes tout engourdis à force d'attendre, sur l'auvent de la sellerie, que vous vouliez bien refermer votre maudit piano. Il n'y a pas une autre femme au monde qui puisse se vanter de m'avoir fait croquer le marmot pendant trois heures.

La jeune fille pinça les lèvres et releva le menton d'un air de défi. Ils poursuivirent leur chemin côte à côte, en silence. Gloria avait emprunté un sentier qui serpentait à travers les prosopis. Plus loin, on distinguait quelques maisonnettes éclairées par la lune.

— J'ai aussi entendu parler du vol commis au magasin de Mr. McPherson, annonça la jeune fille.

— Il me fallait d'autre argent.

— Oh ! Butch, pourquoi...

Elle s'interrompit soudain et se mordit la lèvre.

Ils approchaient d'une maisonnette sombre et silencieuse, dont la façade s'ornait de rosiers grimpants. Gloria s'arrêta.

— Je suis arrivée. Maintenant, partez, je vous prie.

Sans un mot, le jeune homme fit demi-tour. Mais la voix de Gloria l'arrêta net.

— J' imagine que vous allez à présent gagner la frontière ?

— Plus tard, peut-être. Auparavant, j'ai quelques petits détails à régler.

— Un autre crime en perspective, sans doute.

— Il faut que je règle un petit compte avec le dénommé Matthews.

— Matthews ? répéta la jeune fille d'un ton méprisant. Une vraie loque humaine, qui tient à peine sur ses jambes.

— Ce qui ne l'a pas empêché de me vendre pour cent dollars.

— Bien sûr. Il n'est qu'un instrument entre les mains de Deuce.

Plus à plaindre qu'à blâmer, au fond. C'était autrefois un gentleman, un homme cultivé et honorable. Maintenant, ce n'est plus qu'un pauvre diable.

— Eh bien, il a toutes les chances d'en avoir fini avec ses soucis avant le lever du soleil.

— Butch ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Ce serait un assassinat.

— Moi, j'appelle ça un règlement de compte.

— N'avez-vous donc pas de cœur, pas la moindre pitié ? Pourquoi faut-il que vous commettiez sans cesse des crimes, des vols ?

— J'ai sans doute été créé avec cette mentalité.

La jeune fille ouvrit la porte de la maison.

— En tout cas, ne vous présentez jamais plus devant moi, espèce de monstre !

Elle entra et claqua la porte derrière elle. Il entendit le grincement du verrou qu'elle poussait, et un sourire ironique passa sur ses lèvres. Une lampe s'alluma à l'intérieur de la maisonnette. Il s'éloigna à pas lents en direction de la ville.

*

* *

John Matthews se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil. Un coup sec frappé à la porte le fit sursauter. Il se mit à tousser. Lorsqu'il fut un peu calmé, essayant de retrouver son souffle, il essuya de son mouchoir ses lèvres rougies de sang. Assis sur sa minable couchette, dans l'obscurité, il fixait la porte d'un air hagard.

— Qui est là ?

D'autres coups retentirent, plus impératifs. Il rejeta ses couvertures, chercha à tâtons ses allumettes sur la table de chevet et alluma sa bougie. Pieds nus, il traversa la pièce dont le plancher était jonché de papiers.

La porte ouverte, il vit se dresser sur le seuil un homme grand et maigre qu'il reconnut instantanément. Il ne put retenir une exclamation de surprise et bredouilla tout en s'efforçant de masquer le tremblement de sa voix :

— Vous avez donc... échappé à Lakale ? Que voulez-vous ?

— Régler nos comptes. Entrez !

Matthews fit quelques pas en arrière, les yeux remplis d'une terreur qu'il ne pouvait dissimuler. Butch referma la porte et dévisagea un moment cet homme autrefois robuste et maintenant diminué par la maladie ; un squelette enveloppé dans une chemise de nuit.

— Allez-y ! reprit Matthews d'un ton sarcastique. Abattez-moi donc. Tuer, c'est votre métier, n'est-ce pas ?

— Je ne voudrais pas gaspiller une balle sur une misérable charogne de votre espèce. Je viens de vous le dire : je suis venu régler mes comptes : trente pièces d'argent.

Perplexe, le journaliste le regarda plonger la main dans sa poche et en retirer une poignée de dollars. Butch compta trente pièces qu'il laissa tomber sur la table. Puis, crachant avec mépris sur le petit tas d'argent, il releva les yeux vers son interlocuteur.

— À bientôt, Judas ! dit-il en tournant les talons.

Il quitta rapidement la pièce et se dirigea vers le saloon. Tapi dans l'ombre, il jeta un coup d'œil par la fenêtre. À une table d'angle, Deuce était plongé dans une partie de poker, entouré de quatre éleveurs de la région. Derrière le comptoir, le barman dormait profondément.

Butch reporta ensuite ses regards sur les chevaux attachés devant l'établissement. Ces éleveurs ne manquaient pas de goût. Il porta son choix sur un louvet qui lui parut être un animal robuste et endurant. Se glissant sous la barre, il ajusta les étrivières, resserra les sangles, puis dénoua les rênes des trois autres chevaux, qu'il attacha ensemble, les rênes de l'un solidement fixées au troussequin du précédent. Détachant à son tour le louvet, il sauta en selle et se mit à chasser les trois autres bêtes devant lui.

Des cris retentirent à l'intérieur du saloon. Il éperonna sa monture et déboula au galop. Il se dit qu'il s'écoulerait un certain temps avant que l'on ne pût organiser une poursuite en règle, car Lakale et son détachement se trouvaient certainement hors de la ville, attendant qu'il vînt récupérer le cheval qu'il avait abandonné dans le bosquet.

CHAPITRE VIII

Le fugitif se laissait aller dans sa selle, la tête baissée, rompu de fatigue, tandis que son cheval poursuivait sa route. Il se réveilla soudain en apercevant la ligne sombre et désolée des hauteurs des Rattlesnakes qui se dessinaient à l'horizon. Des colonnes de fumée montaient paresseusement dans le ciel.

Il se dit qu'elles provenaient sans doute des maisons incendiées des fermiers. Lakale devait avoir une autre bande, qui opérait dans les collines. Les trois ne plaisantaient évidemment pas quand ils avaient donné à ces pauvres diables l'ordre de déguerpir. À moins que Deuce Diamond, maintenant patron du *Box P*, n'eût lui-même chargé ses cow-boys de nettoyer les collines.

Il ne se trompait pas. Peu avant midi, il rencontra quelques hommes affolés et apprit ainsi que toutes les habitations avaient été incendiées. La plupart des habitants des collines, chassés de chez eux, s'étaient réfugiés dans un canyon, semblables à un troupeau de moutons apeurés.

Il arrêta son cheval à l'entrée de l'étroite gorge et parcourut la scène des yeux. Il reconnut tout d'abord le fermier chez qui il s'était récemment arrêté pour manger, et il se dirigea vers son vieux chariot.

— Eh bien, on dirait que vous avez des ennuis.

L'homme cracha sur le sol.

— La vie n'est qu'une suite d'ennuis, répliqua-t-il d'un air stoïque.

D'autres hommes s'approchèrent du nouveau venu, qui devint bientôt le centre d'un petit groupe.

— C'était l'équipe de Lakale ? demanda-t-il.

— Non, répondit un fermier barbu. Ce sont six cow-boys qui sont venus chez moi. Ils nous ont donné l'ordre de rassembler nos affaires avant de mettre le feu à la case.

— Et pas un d'entre vous n'a essayé de résister ?

— Mart Ardley a voulu tirer son couteau, expliqua quelqu'un. Une balle lui a brisé le coude. Ces salauds avaient des carabines et des revolvers... Et nous n'avions à peu près rien pour nous défendre.

— Si ce sont les gars du *Box* qui ont exécuté ce raid, il faut admettre qu'ils marchent avec les trois.

— Certes. Mais il faut reconnaître qu'ils ne faisaient pas preuve de beaucoup d'ardeur. Seulement, Deuce avait donné des ordres : c'est lui le patron, maintenant que Bull Parslowe a disparu.

Butch songea avec regret aux huit bonnes carabines entreposées dans le magasin de McPherson. S'il avait eu seulement autant de cervelle qu'un moineau, il se serait emparé de ces armes lors de sa seconde visite en ville. Avec huit hommes assez courageux pour se battre, il aurait pu tenir tête aux hommes de Lakale. Puis il se rappela Sailor et demanda où il se trouvait. L'ancien marin était, lui expliqua-t-on, parti avec quelques-uns des plus jeunes hommes pour ratisser les collines et essayer de rassembler les bêtes.

— Que vous proposez-vous de faire maintenant ? demanda-t-il encore d'un air las.

Personne ne répondit.

— J'imagine que vous n'avez rien d'autre à faire que de filer.

— Nous ne quitterons pas nos terres, répliqua d'un ton ferme un fermier trapu.

— Deuce doit penser différemment.

— Si nous devons crever, nous crèverons ici.

Butch haussa les épaules et se dirigea vers des fourrés d'arbustes épineux qui poussaient de l'autre côté du canyon. De l'eau coulait de la muraille rocheuse, formant entre les pierres une petite mare. Il fit boire son cheval, le dessella, le mit au piquet et s'étendit pour prendre un peu de repos.

Lorsqu'il s'éveilla, l'ombre avait envahi le canyon, et il aperçut quelques feux de camp, autour desquels s'étaient groupés les fermiers et leurs familles. Il se leva, s'approcha et accepta avec reconnaissance le gobelet de café qu'on lui offrait.

— Est-ce que Sailor est de retour ? demanda-t-il.

— Cet animal est reparti pour Jackass, au coucher du soleil, accompagné de sept jeunes gens. Ils ont l'intention d'attaquer l'Ace et de pendre Deuce Diamond.

*

* *

Dans la nuit calme, le bruit de la fusillade frappa les oreilles de Butch bien avant qu'il n'atteignît Jackass, augmentant d'intensité à mesure qu'il approchait de la ville. Il fit halte un instant à l'entrée de la rue principale et aperçut des éclairs qui provenaient de derrière la palissade entourant la cour de l'écurie de louage. D'autres coups de feu claquaient dans les ruelles avoisinantes et sur les toits des maisons.

Il reprit sa marche et, faisant un détour, atteignit le magasin de McPherson. Pour la seconde fois, il attacha son cheval devant le quai de déchargement. Puis, s'introduisant dans l'entrepôt, il gagna

l'échelle. Il trouva le commerçant à l'extrémité opposée du toit, en train d'observer la rue.

— Une sale histoire, expliqua Scotty. Ces diables de fermiers ont pénétré en ville en trombe, et les hommes de Lakale ont ouvert le feu sur eux. Trois sont morts, les autres ont cherché refuge dans la cour de l'écurie. Mais ils sont maintenant cernés. Il faut qu'ils aient perdu la tête pour agir ainsi.

— Ils ont de bonnes raisons d'avoir perdu la tête, vous savez. Deuce a dispersé leurs troupeaux et incendié leurs maisons.

— D'accord. Il n'en est pas moins vrai que ce qu'ils font en ce moment n'est qu'un sacrifice inutile.

— Que voulez-vous, ils n'ont plus rien à perdre que leur vie.

— Lamentable ! murmura McPherson. Des hommes paisibles, travailleurs, qui ne faisaient de mal à personne.

Butch reporta ses regards sur la masse carrée de l'écurie et sur la cour entourée de sa haute palissade. Des éclairs trouaient la nuit, suivis de la détonation des armes. Des habitants silencieux se tenaient sur le seuil des maisons et des boutiques. Quant aux hommes de Lakale, ils étaient allongés sur les toits ou accroupis dans les ruelles avoisinantes. Les détonations sourdes des fusils de chasse se mêlaient à celles, plus sèches, des winchesters. De temps à autre, un cri de défi retentissait derrière la palissade. Cinq fermiers étaient coincés dans cette cour, songeait Butch, et ils devaient commencer à manquer de munitions. Si on ne faisait rien pour leur venir en aide, avant minuit, tous seraient morts ; car Lakale et ses acolytes ne feraient preuve d'aucune pitié. Il fallait faire quelque chose. Et vite. Mais quoi ? Il se tourna vers McPherson.

— Avez-vous des cartouches de mine, dans votre magasin ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi ?

— Il m'en faudrait quatre, ainsi que l'usage de ce chariot, là-bas.

— Qu'est-ce que vous projetez ?

— Je veux descendre la rue au galop et faire sauter les hommes de Lakale. Avant qu'ils ne se soient ressaisis, j'aurai tiré ces gars de la cour de l'écurie.

— Un plan absolument insensé et voué à l'échec, déclara McPherson.

— Pendant que vous faites, des commentaires, Scotty, des hommes risquent de se faire tuer. Allons !

— Il n'y a qu'un fou pour concevoir un projet comme celui-là.

Néanmoins, le commerçant se résigna à descendre au magasin en compagnie de Butch.

Le jeune homme débarrassait le chariot de son contenu lorsque Scotty ressortit de l'entrepôt, deux énormes cartouches dans chaque main.

— Vous allez vous réduire en miettes, et le chariot également, grommela-t-il d'un air sombre.

Butch fit entendre un petit rire.

— Je crois que vous vous tracassez surtout pour le chariot et les mulets. Vous n'avez qu'à me les faire payer, que diable !

— J'ai l'impression que si vous mouriez maintenant, vous ne laisseriez même pas de quoi vous payer une caisse de sapin.

*

* *

À l'intérieur du saloon, les clients étaient en émoi. Pour la première fois depuis que les trois avaient mis la main sur la ville, leur autorité était contestée. L'histoire prouve que plus l'oppression est grande, plus est violente la révolte qui s'ensuit. Il était visible que ces fermiers étaient décidés à se battre.

Les plus excités étaient maintenant les cow-boys du *Box*. Des hommes pour la plupart jeunes et téméraires. Cette expédition contre les fermiers leur avait été pénible ; d'autant plus pénible que certains d'entre eux courtoisaient des jeunes filles des collines. Seule leur loyauté les avait obligés à obéir aux ordres de Deuce. Mais à présent, plus ils buvaient, plus le souvenir de ces représailles leur devenait douloureux et plus ils en ressentaient d'amertume.

Deuce Diamond, aussi impassible qu'à l'accoutumée, était assis tout seul à la table de jeu, occupé à faire une réussite. Il comprenait un peu tard qu'il avait commis une grave erreur en amenant ces cow-boys en ville et en les laissant boire tout leur soûl aux frais de l'établissement. Il espérait, cependant, que Lakale exterminerait aussi rapidement que possible les hommes réfugiés dans la cour de l'écurie.

Soudain, un cri retentit dans la rue.

— Sauvez-vous !

Dans le saloon, les conversations cessèrent instantanément. Les clients se précipitèrent sur le trottoir juste à temps pour voir passer un chariot découvert qui descendait la rue au galop effréné de ses mulets. Il était conduit par un jeune homme aux cheveux roux, cigarette aux lèvres, debout, jambes écartées, devant le siège. Sur le seuil du saloon, les hommes regardaient avec des yeux remplis de stupeur le véhicule qui fonçait en direction de l'écurie de louage.

Tout à coup, le conducteur tira de sa poche une sorte de petit cylindre qu'il approcha du bout incandescent de sa cigarette, avant de le lancer dans une venelle où étaient tapis plusieurs des sbires de Lakale. Un éclair éblouit les yeux des spectateurs, tandis que retentissait une violente explosion. L'homme répéta son manège à quatre reprises. Trois autres éclairs, trois autres explosions formidables, et des cris au moment où les cartouches de mine

atterrissaient au milieu des acolytes du shérif.

Puis ce furent des tintements de vitres brisées, des craquements d'auvents endommagés, tandis que les maisons tremblaient sur leurs fondations. Les bêtes au galop poursuivaient leur route. Mais des coups de feu claquèrent, et un mulet se cabra ; l'autre s'abattit lourdement, et le chariot alla heurter la palissade, se renversant au milieu d'un nuage de poussière.

Les cow-boys du *Box* et les clients du saloon, rassemblés sous l'auvent, considéraient d'un air hébété le véhicule écrasé et les mulets qui ruaient dans leurs harnais. Tout contre la palissade, gisait le conducteur aux cheveux roux, immobile, inerte.

Au même moment, la lourde porte de la cour s'ouvrit. Un homme sortit précipitamment, saisit Butch par les épaules et le traîna à l'intérieur de la cour. Aussitôt, des coups de feu claquèrent, des éclairs jaillirent sur les toits. Le sauveteur se redressa, laissa tomber son fardeau, pivota sur lui-même et s'abattit dans la poussière.

Un murmure de consternation monta du groupe de clients debout sur le seuil du saloon. Gloria apparut soudain au milieu des cow-boys du *Box* et, promenant ses regards sur les visages qui l'entouraient :

— Bande de lâches ! s'écria-t-elle. Vous avez la frousse, ou quoi ?

Comme si la réflexion de la jeune fille les avait tirés de leur torpeur, galvanisés, les hommes se précipitèrent dans la rue sans un mot et se dispersèrent en tirant leurs revolvers. Quelques-uns longèrent les façades des boutiques pour se diriger vers l'écurie, d'autres s'enfoncèrent dans les ruelles dans le but de prendre les assaillants à revers ; d'autres encore traversèrent la chaussée pour canarder les voyous de Lakale postés sur les toits.

Avant que les hommes du shérif ne se fussent rendu compte de ce qui se passait, l'un d'eux dégringola, passa au travers d'un auvent et alla choir lourdement sur le trottoir de bois. Un second était suspendu par les mains au balcon d'une boutique. Un troisième s'abattit dans une venelle en poussant un grand cri.

Les sbires de Lakale se mirent à riposter contre cette attaque imprévue. Les fermiers réfugiés dans la cour de l'écurie paraissaient maintenant oubliés. Plusieurs cow-boys s'abattirent au milieu de la chaussée balayée par les balles. Mais en quelques secondes, tout le monde avait disparu ; il n'y avait plus personne, hormis les pauvres diables qui ne se relèveraient jamais. La fusillade cessa peu à peu, remplacée par des coups de feu isolés.

Butch reprit progressivement conscience. Lentement, son cerveau commença à s'éclaircir, et la mémoire lui revint. Il ouvrit les yeux. Au-dessus de lui, un croissant de lune semblait flotter paisiblement dans le ciel parsemé d'étoiles. Il tourna la tête, et ce mouvement lui arracha une grimace de douleur. Tout autour, se dressaient les pierres tombales grisâtres et les croix de bois du cimetière. Il se dit qu'on avait dû le transporter là en le croyant mort. Il essaya de se dresser sur son séant ; mais il s'écroula en poussant un gémissement, tandis qu'un énorme marteau lui semblait à l'œuvre à l'intérieur de son crâne.

Puis apparut une forme humaine, gigantesque dans la lumière atténuée qui l'entourait.

— Je ne suis pas encore bon pour le cimetière, murmura-t-il.

— Sûrement pas.

C'était la voix profonde de Sailor qui venait de lui répondre. L'ancien marin mit un genou en terre et l'aida à s'asseoir, le dos appuyé contre une pierre tombale.

— Tu as tout de même bien failli franchir les portes du paradis, mon vieux.

Sailor lui posa sur le front un foulard trempé dans l'eau fraîche, puis il le fit boire. Après cela, il se sentit mieux. Mais son compagnon ne lui permit pas de se lever.

— Tu as sur le crâne une bosse grosse comme un melon, grommela-t-il.

Le jeune homme resta immobile. Les coups sourds qui résonnaient dans sa tête commençaient à s'atténuer, mais il lui semblait maintenant qu'elle était pleine de plomb fondu.

— Que diable s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix faible.

Sailor se mit à rire doucement.

— Au moment où le chariot s'est renversé, tu as été projeté contre la palissade, la tête la première, et tu as perdu connaissance. Nous t'avons hissé sur un mulet, puis nous avons filé jusqu'au cimetière, en nous disant que personne n'aurait l'idée de venir nous chercher là.

Butch plissa le front, s'efforçant de comprendre. Le cimetière se trouvait sur une petite éminence située au nord de la ville. Comment diable les fermiers étaient-ils parvenus à franchir le cordon formé par les hommes de Lakale ? Il aurait juré que l'on entendait encore dans la nuit l'écho lointain d'une fusillade.

— Je crois, dit-il avec une ombre de sourire, que j'ai le cerveau un peu troublé. Il me semble entendre des coups de feu.

— Tu ne te trompes pas. La bagarre n'est pas terminée. Et ça doit même barder, en ville.

— D'autres fermiers ?

— Non. Les cow-boys du *Box*. Sans eux, nous n'aurions jamais pu nous échapper.

Sailor raconta l'assaut soudain des hommes du *Box*, assaut qui avait fait diversion et avait permis aux fermiers de s'enfuir.

— Le diable m'emporte ! s'écria le jeune homme. Ils ont donc changé de camp ?

— Deuce et sa clique de voyous n'ont pas volé ça. Seulement, nous avons laissé là-bas cinq des nôtres.

Il resta un instant silencieux avant d'ajouter :

— Je crois que nous ferions bien maintenant de prendre la direction des collines.

*

* *

Le soleil inondait la rue dévastée de Jackass. On aurait pu croire qu'un cyclone était passé par là. Il ne restait pas un seul carreau intact aux fenêtres ; des auvents s'étaient détachés, encombrant les trottoirs ; d'autres menaçaient à chaque instant de choir au milieu de la chaussée. Le silence planait maintenant sur la ville ; un silence profond, presque menaçant et de mauvais augure. Les cow-boys s'étaient retirés, et les citadins étaient rentrés dans leurs demeures. Deux fossoyeurs mexicains emportaient vers la morgue les derniers cadavres ; un groupe d'hommes aux traits durs, arborant des insignes métalliques sur la poitrine et armés de carabines, parcouraient lentement la rue. C'étaient les sbires du shérif.

*

* *

À l'*Ace Saloon*, dans l'appartement de Deuce Diamond, trois hommes étaient réunis. Contrairement à la salle de bar, l'appartement était confortable et même luxueux.

Près d'une fenêtre tendue de rideaux de velours rouge, Deuce était assis dans un rocking-chair, impassible comme un sphinx, fumant paisiblement un gros cigare. Son visage aux traits durs et impitoyables, ne trahissait rien de ses pensées. Pourtant, Lakale, dont les yeux perçants ne laissaient rien échapper, savait que son patron bouillait intérieurement.

Le shérif semblait, lui aussi, de fort mauvaise humeur, après la nuit mouvementée qu'il venait de passer. Son veston de beau drap noir était déchiré et couvert de poussière, il n'était pas rasé, et deux bandes de sparadrap croisées maintenaient en place sur sa joue un tampon de coton qui recouvrait une longue estafilade provoquée par la chute d'une vitre brisée.

Le troisième personnage était évidemment l'adipeux Jenkins,

dont l'énorme masse flasque s'écrasait entre les bras d'un fauteuil, tel un sac de son. Les chairs molles de son visage, ses bajoues trémulantes et ses yeux chassieux le faisaient plus que jamais ressembler à un vieux chien de saint-hubert. Et celui qui se serait approché de lui n'aurait eu aucun mal à déceler un relent de whisky.

— Cette affaire de la nuit dernière est regrettable, déclara Deuce d'un ton glacial. Infiniment regrettable !

Le shérif tenta de se justifier.

— J'avais presque liquidé ces sagouins réfugiés dans la cour lorsque les hommes du *Box* sont intervenus.

— Vous oubliez le dénommé Butch, répliqua Deuce avec acrimonie. Des cartouches de mine ! C'est un véritable trait de génie, ça. Et cet homme vous a ridiculisé, Lanky.

Le shérif, visiblement mal à l'aise, s'agita sur son siège.

— Un astucieux salaud, d'accord, reconnut-il. Avec une veine de tous les diables.

Le gros juge s'éclaircit la gorge.

— Ce Butch paraît être un personnage éminemment dangereux, un de ces individus malfaisants qui demandent à être éliminés sans pitié.

— C'est bien ce qu'a essayé de faire Lanky, fit observer sèchement Deuce. Avec le succès que vous savez. Ce garçon est doué d'une habileté diabolique.

Lakale s'était replongé dans un silence boudeur.

— Il nous faut admettre, poursuivit Deuce, que ce Butch est la clé de toute la situation. Avant que vous n'ayez eu la riche idée de l'engager pour nous débarrasser de Parslowe, nous n'avions éprouvé aucune difficulté. Depuis que vous l'avez chargé de cette tâche, nous ne récoltons que des ennuis. Sans meneur, les hommes ne sont rien. C'est donc lui seul qui constitue notre problème.

— Il est certain, commenta le juge d'une voix forte, que l'élimination d'un seul individu – un simple tueur sans instruction – ne devrait pas présenter la moindre diff...

— Oh, la ferme, juge ! lança Lakale. Vous n'êtes pas au tribunal.

Le gros eut un haut-le-corps, et un éclair d'indignation passa dans son regard. Mais il ne protesta pas.

— Lanky a raison, dit doucement Deuce. L'heure n'est pas aux discours, mais aux actes.

— Quand on ne peut battre l'opposition, énonça pompeusement le juge, on l'achète.

Et il lança un regard de défi en direction du shérif.

— Pour une fois, vous avez raison, approuva Deuce en faisant négligemment tomber la cendre de son cigare. Tout homme est à vendre : il suffit d'y mettre le prix. Mais je ne crois pas que Butch nous

coûterait tellement cher.

— J'ai horreur de ce saligaud, grogna Lakale.

Deuce fit semblant de n'avoir pas entendu cette dernière réflexion, et il se remit à tirer lentement sur son cigare.

— Il pourrait m'être utile, déclara-t-il au bout d'un moment.

Le shérif sursauta.

— Vous ne voulez pas dire que...

Deuce l'interrompit d'un geste.

— N'ayez pas peur : votre insigne ne risque rien. J'ai simplement besoin d'un régisseur pour le *Box P*. Or, je veux un homme qui ait assez de cran et d'autorité pour mettre à la raison ces cochons de cow-boys et liquider la vermine indésirable. Ensuite...

— Ensuite ? répéta vivement le shérif.

— Il pourrait se produire un accident.

Lakale grimaça un sourire.

— Je saisis, murmura-t-il avec un air d'intense soulagement.

— Excellente idée, commenta l'adipeux. Un plan remarquablement conçu.

Puis, considérant Deuce d'un air inquiet :

— Mais vous sera-t-il possible d'établir le contact ?

— Sans difficulté. Voilà donc réglé le sort de Butch. Mais pour en revenir à la bagarre de la nuit dernière, Lanky, vous avez prétendu que certains habitants avaient sorti leurs fusils pour gêner vos hommes.

— Gêner ! Vous êtes modeste. Ils étaient fermement décidés à nous descendre, oui ! Bill Makepiece, Ernie Hull et Jack Squires en particulier. D'autres aussi, sans aucun doute. J'interrogerai mes gars.

— Tentative de meurtre, incitation à l'émeute et atteinte à l'ordre public, énonça le juge d'un ton hypocrite. C'est largement suffisant pour les expédier à la prison du comté et les traduire devant le tribunal.

— Et aussi pour faire sauter le shérif, répliqua sèchement Deuce Diamond. Non, nous réglerons nos affaires nous-mêmes. Six mois à casser des cailloux sur les routes, voilà qui leur apprendra à vivre.

— Comme vous voudrez, soupira l'énorme.

— Il nous faut aussi recruter d'autres hommes, reprit Deuce. Lanky, vous irez faire un tour du côté de la frontière et vous engagerez une demi-douzaine de durs supplémentaires.

— J'imagine qu'il faudra prévoir une taxe spéciale pour couvrir les frais de leurs traitements ? suggéra le juge.

— Naturellement. Nous les engageons pour protéger la population. C'est donc à la population tout entière de payer les frais. Autre chose, Lanky : il faut édicter un nouveau règlement précisant que tous les cow-boys qui entreront en ville seront désormais tenus de

déposer leurs armes au bureau du shérif.

— Je suis pour le respect de la loi et la maintien de l'ordre, déclara le juge d'un ton sentencieux en agitant ses bajoues.

Ce crétin ne pouvait pas plus garder le silence que s'empêcher de respirer.

CHAPITRE IX

La paix semblait revenue dans la vallée, mais l'anxiété et l'appréhension n'avaient pas disparu pour autant. Les hommes, habitués depuis toujours à un dur labeur, se lassaient vite de l'oisiveté. Avant qu'une semaine ne se fût écoulée, le canyon était vide. Les familles étaient retournées à leurs maisons détruites et s'étaient mises à les reconstruire, avec l'espoir insensé que les trois les laisseraient désormais tranquilles.

Butch et Sailor travaillaient ensemble à la remise en état de la case de l'ancien marin. Le jeune homme avait chargé un fermier de se rendre en ville, muni de ses cinq cents dollars, pour aller chercher des provisions et des outils.

*

* *

Lorsque le chariot revint, deux jours plus tard, une longue caisse clouée se trouvait dans le fond du véhicule, au milieu des sacs de denrées diverses, des rouleaux de fil de fer barbelé et des outils. Butch ôta le couvercle et retira six winchesters, ainsi que des boîtes de cartouches en abondance.

Après le repas, il s'assit sur un banc en compagnie de Sailor et se mit à parcourir un exemplaire du *Jackass Journal*, que le fermier avait rapporté de la ville. La bataille qui avait coûté la vie à cinq fermiers occupait relativement peu de place. Sous le titre *Des fermiers ivres troublent l'ordre public*, le journaliste racontait brièvement comment le shérif municipal et ses valeureux adjoints avaient été appelés pour ramener à la raison un groupe de fermiers en état d'ivresse manifeste. Quelques dégâts avaient été causés par un certain nombre de cartouches de mine dérobées au magasin de Mr. McPherson.

Puis le regard de Butch se posa sur un entrefilet imprimé en gros caractères.

— Écoute ça, dit-il.

Et il se mit à lire à haute voix.

Si Butch veut bien passer au bureau du
journal, il sera mis au courant d'une

proposition intéressante pour lui.

— Un piège, évidemment ! grogna l'ancien marin. Deuce et ses acolytes en ont après toi. Ils essaient de te faire aller en ville et te feront tomber dans une embuscade où tu laisseras la peau.

*

* *

Le lendemain, sans tenir compte des avertissements de l'ancien marin et de ses protestations véhémentes, Butch se mit en route pour la ville.

Jackass était endormi lorsqu'il quitta la route pour traverser en diagonale un terrain broussailleux, avant de pénétrer en ville sans se faire remarquer. Il attacha son cheval derrière l'écurie de louage, près d'une baraque plus ou moins croulante qui servait de morgue. Il y avait, se dit-il, peu de chances pour que Lakale ou l'un de ses hommes vînt fouiner dans ces parages après la nuit tombée.

On apercevait encore de la lumière chez Matthews. Contournant la maison, Butch entra par la porte latérale qui, malgré l'heure tardive, n'était pas fermée au verrou. Le journaliste, debout devant sa table, tressaillit et se retourna vivement.

— Alors, s'informa le visiteur d'un ton désinvolte, quelle est donc cette « proposition intéressante » ?

L'homme esquissa un sourire.

— Vous n'allez pas manquer d'être surpris...

— Inutile de tourner autour du pot. Mettez-moi au courant. Et si vous essayez de me jouer quelque entourloupette, je vous fais avaler un pruneau que vous ne digérerez pas.

— Deuce a effectivement une proposition intéressante à vous soumettre, s'empressa d'expliquer Matthews.

— Il s'agit donc de cette ordure. Je suppose que c'est une proposition qui se terminera par un duel au revolver, non ?

— Pas du tout. J'ai cru comprendre qu'il désirait louer vos services. À un bon prix.

— Qu'est-ce qui lui fait supposer que mon revolver est à louer ?

— Vous vivez de votre revolver, non ? répliqua Matthews d'un ton légèrement méprisant. N'avez-vous pas empoché cinq cents dollars pour liquider Parslowe ?

Butch le dévisagea d'un air impassible.

— Quelle serait, à votre avis, la somme que je toucherais pour trahir une vingtaine de pauvres bougres de fermiers et leurs familles ?

Le journaliste haussa les épaules.

— C'est avec Deuce qu'il vous faut débattre la question.

— J' imagine donc qu'il me faut aller le voir.

Matthews commença à dénouer son tablier.

— Je peux faire un saut jusqu'au saloon et arranger ça, proposait-il avec empressement.

— Écoutez, mon vieux, je suis peut-être fou, mais pas à ce point-là.

— Vous pouvez avoir confiance en m...

Butch l'interrompit d'un grand éclat de rire.

— Avoir confiance en *vous* ! railla-t-il. J'aimerais mieux avoir affaire à un serpent à sonnettes. Non, je choisirai moi-même, pour rencontrer Deuce, l'heure et l'endroit qui me conviendront.

Le journaliste haussa ses frêles épaules et fronça les sourcils d'un air irrité.

— À votre aise.

Il s'approcha de sa table, ouvrit un tiroir et y prit un verre à bière dans lequel étaient soigneusement entassées un certain nombre de pièces d'argent.

— Mes trois cents dollars, expliqua-t-il.

— Vous ne les avez donc pas dépensés ?

— Non, répondit Matthews d'un air de défi. Je les conserve... pour les refiler à un autre Judas.

Butch fixa un instant les traits blêmes de son interlocuteur.

— Vous êtes pourri, Matthews, dit-il enfin, mais peut-être pas aussi complètement que je le croyais.

Sur ce, il tourna les talons et sortit sans ajouter un mot.

Dès qu'il eut disparu, le journaliste avança la main vers une pile de feuillets nouvellement imprimés. Prenant celui du dessus entre ses doigts décharnés, il lut : « *1 000 dollars de récompense pour la capture du nommé Butch, mort ou vif.* »

Il ôta son tablier, prit son manteau sur une chaise, puis hésita. Ses yeux tombèrent sur le verre contenant les trente pièces d'argent. Lentement, comme à contrecœur, retenu par des scrupules de conscience qu'il croyait étouffés depuis longtemps, il laissa tomber son manteau et remit son tablier.

*

* *

Dissimulé dans l'embrasure d'une porte, Butch observait l'entrée du saloon, à cette heure-là fort animé. Des hommes entraient et sortaient sans interruption, on entendait le bruit des conversations et des rires, les pas qui martelaient en cadence la piste de danse.

Le jeune homme se dit que le fait de pénétrer à l'intérieur de l'établissement pour aller affronter Deuce équivaldrait probablement à un suicide. Le bon sens lui soufflait de regagner les collines au plus vite, et pourtant une force irrésistible le poussa à traverser la rue. Il s'enfonça dans la ruelle qui longeait le saloon et déboucha derrière le

bâtiment, en un endroit où étaient entassées des caisses vides. Il essaya d'ouvrir une lourde porte de bois, mais ne fut pas autrement surpris de la trouver fermée. Il reporta son attention sur les fenêtres. Le châssis inférieur de l'une d'elles avait été légèrement soulevé pour permettre l'aération. Il le repoussa un peu plus, enjamba l'appui et atterrit à l'intérieur de la pièce.

Il frotta une allumette et promena ses regards autour de lui. Le sol était recouvert d'un tapis moelleux, et les murs s'ornaient de tentures. Il y avait de grands fauteuils capitonnés et même un petit bar. Par la porte ouverte qui donnait dans la pièce contiguë, il entrevit une élégante commode et un lit de cuivre. À l'autre extrémité, une autre porte, fermée celle-là, permettait certainement l'accès au saloon, car on percevait le bruit assourdi des conversations.

Butch comprit qu'il se trouvait dans l'appartement personnel de Deuce. Appartement fort confortable, au demeurant. Il frotta une autre allumette et l'approcha de la mèche d'une lampe posée sur un guéridon circulaire. Puis il ouvrit le bar pour y prendre une bouteille de bourbon et un verre. Il se servit copieusement et, ayant ingurgité une bonne rasade d'alcool, il disposa un fauteuil de manière qu'il fit face à la porte du saloon. Après quoi, il se laissa tomber sur les coussins et se prépara à attendre.

Il somnolait à demi lorsque le grincement d'un gond le fit tressaillir. Deuce se dressait sur le seuil. Derrière lui, le saloon était apparemment vide. Butch comprit que l'aube ne devait pas être loin.

— J'aurais dû m'en douter, ricana le propriétaire de l'établissement en refermant soigneusement la porte.

Puis, s'approchant de la table, il monta un peu la mèche de la lampe. Sans se troubler, Butch sortit sa blague à tabac de la poche de sa chemise, et il se mit calmement à rouler une cigarette.

— Vous vouliez me voir... Me voici.

Deuce souleva le couvercle d'un petit coffret, y prit un cigare et s'assit en face de son visiteur qu'il se mit à dévisager d'un air glacial.

— Jeune homme, commença-t-il, vous avez à vous seul plus de culot qu'une tribu de singes, et vous nous avez causé ici des ennuis considérables.

— Qui donc a d'abord voulu jouer double jeu ?

Deuce feignit de n'avoir pas entendu la question.

— Quel profit trouvez-vous à me combattre, alors que vous pourriez gagner gros en travaillant pour moi ?

— Quel genre de travail me proposeriez-vous ?

— J'ai besoin d'un homme compétent et énergique pour régir le Box. Et aussi pour nettoyer les collines de tous ces indésirables qui s'y trouvent encore. Je vous offre cent dollars par semaine et dix pour cent des bénéfices.

Le jeune homme fit entendre un petit sifflement.

— Fichtre ! Ça fait beaucoup d'argent, tout ça.

— Vous sentez-vous capable de mener cette tâche à bien ? il s'agit de mater ces cow-boys, que je trouve un peu trop frondeurs pour mon goût.

Butch haussa les épaules.

— Peut-être. Et peut-être pas.

La réponse n'était pas, jusque là, très compromettante. Deuce le fixait de ses yeux froids, tout en tirant sur son cigare. On entendait, dans le saloon, le tintement des verres que le barman devait laver.

— Je pourrais... augmenter la somme, reprit le patron après un long moment de silence.

Butch sourit d'un air moqueur.

— Vous n'avez pas assez d'argent pour m'acheter, Deuce.

Pour une fois, son interlocuteur perdit son sang-froid.

— Espèce de petit tueur de rien du tout ! s'écria-t-il. Si je ne peux pas vous acheter, du moins pourrai-je vous enterrer.

Sa voix sèche avait pris des résonances métalliques. Butch observait la main qui se glissait sous la veste de drap. Mais, au moment où elle ressortait armée d'un derringer, il avait déjà saisi par le goulot la bouteille de bourbon posée près de lui, et il la lançait de toutes ses forces. Le projectile improvisé alla frapper Deuce en pleine poitrine. En même temps, Butch avait bondi, aussi vif qu'une panthère. Une de ses mains se referma sur la gorge de son adversaire, qui poussa un cri étouffé ; de l'autre, il lui arrachait le petit pistolet et lui en administrait un coup irrésistible sur le crâne. L'homme s'affaissa entre les bras de son fauteuil, comme un ballon de baudruche qui se dégonfle. À ses pieds, la bouteille de whisky se vidait lentement sur le tapis.

Butch glissa le derringer sous sa chemise et se dirigea vers la porte de derrière. Il en repoussait le verrou lorsqu'un dé clic caractéristique le fit se retourner. Le barman était debout sur le seuil du saloon. C'était un homme trapu et un peu adipeux, chauve comme un œuf, avec une face de pleine lune barrée d'une petite moustache. Il avait l'air plutôt inoffensif, mais il n'en était pas de même du fusil à canon scié qu'il tenait à deux mains et pointait sur le ventre du jeune homme.

— Haut les mains ! ordonna-t-il. Et au moindre geste suspect, je vous expédie en enfer.

Butch recula contre la porte en levant les mains à hauteur des épaules. Il savait qu'à cette distance, une décharge de ce fusil lui mettrait le ventre en bouillie.

CHAPITRE X

Ne sachant ce qu'il devait faire maintenant, le barman au crâne pelé considérait son prisonnier d'un air perplexe. Puis, lentement, il se dirigea vers son patron. Il appuya soigneusement son fusil contre le fauteuil, ôta le foulard qu'il portait autour du cou et se mit en devoir d'essuyer le sang qui coulait du crâne de Deuce. De temps à autre, il jetait un coup d'œil rapide en direction de Butch, toujours debout à l'autre extrémité de la pièce. Un individu qui s'occupait aussi négligemment de ses prisonniers, se dit le jeune homme, était un candidat au suicide.

Lorsque le regard du barman s'éloigna à nouveau de lui, Butch glissa vivement la main à l'intérieur de sa chemise et la ressortit aussitôt armée du derringer.

— Les mains en l'air ! ordonna-t-il en s'approchant.

L'homme jeta un regard désespéré à son fusil, puis se résigna à lever les mains. Butch s'empara de l'arme, en retira les cartouches et la lança loin de lui.

— Maintenant, en route ! reprit-il d'un ton sans réplique en esquissant un signe en direction de la porte de derrière.

Le barman sentait dans son dos le canon du revolver. Il obéit sans protester.

L'aube commençait déjà à poindre, et les bâtiments se détachaient comme autant de fantômes sur le ciel grisâtre lorsque Butch et son prisonnier pénétrèrent sous le porche de l'écurie de louage. Une lampe fumeuse était suspendue au fond de la vaste salle et jetait une pâle clarté sur la robe d'un rouan qui se trouvait à proximité. Le reste de l'écurie était dans l'ombre.

— Tu vas avancer, dit-il à mi-voix au barman, et sortir ce cheval. Après ça, tu pourras aller te faire pendre où tu voudras.

L'homme hésita, scrutant l'obscurité qui l'entourait, comme s'il était conscient d'un danger imminent. Mais le canon froid d'un revolver qui appuyait doucement sur sa nuque ne lui permettait pas d'hésiter bien longtemps.

— Inutile d'essayer de t'esquiver, reprit Butch, si tu tiens à ta peau.

L'homme regarda encore une fois autour de lui, cherchant une

échappatoire. Mais le déclic du revolver qu'on armait le fit tressaillir. Il se mit à avancer. Les planches mal jointes craquaient sous ses pieds. Butch fit un pas de côté, de manière à se trouver dans l'ombre, et il attendit, l'œil et l'oreille aux aguets. Il plaignait un peu le barman ; mais, dans les circonstances présentes, il n'avait pas le choix des moyens.

Son prisonnier se trouvait maintenant vers le milieu de l'écurie. Il avait l'impression atroce que la mort rôdait autour de lui, prête à bondir. C'est à cet instant que s'ouvrit brusquement la porte de la sellerie et qu'apparut sur le seuil un homme au visage dur qui portait une chemise rouge crasseuse sur le plastron de laquelle était épinglé un insigne de métal. Un large ceinturon entourait ses hanches, et il tenait un colt dans chaque main. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, le barman se retourna vivement et aperçut les revolvers braqués sur lui.

— Non, pas ça ! hurla-t-il en se précipitant vers la sortie.

L'autre pivota sur lui-même, tandis que Butch émergeait de l'ombre, l'arme au poing. Les deux revolvers crachèrent le feu en même temps. L'homme de Lakale chancela sous l'impact de la balle et rabattit le chien pour tirer à nouveau. Mais le colt de Butch aboyait déjà. Le bras de son adversaire retomba, ses doigts s'ouvrirent, laissant échapper une de ses armes, puis l'autre. Il porta instinctivement les mains à sa poitrine, comme pour retenir le sang qui jaillissait de sa blessure, et il tomba ensuite comme une masse, s'écroulant sur les planches avec un bruit sourd, pour ne plus bouger.

Le revolver toujours prêt à entrer en action, Butch s'approcha lentement et repoussa du pied les armes de son ennemi. Le barman, debout sur le seuil, le visage pâle et défait, observait la scène.

Un autre homme à la barbe grise s'encadrait maintenant dans la porte de la sellerie, les mains levées à hauteur des épaules pour bien montrer ses intentions pacifiques. Il s'avança en boitillant. C'était le patron de l'écurie. Il avait longtemps rempli les fonctions de garde armé à bord d'une diligence, jusqu'au jour où, au cours d'un hold-up, un accident l'avait rendu infirme.

Il baissa les yeux vers le cadavre de l'homme de Lakale, étendu au milieu de l'écurie, et haussa les épaules d'un air d'indifférence.

— Le shérif va avoir besoin d'un autre tueur.

— Et Jackass d'un autre patron d'écurie, à moins que tu te grouilles, mon petit vieux. Harnache-moi ce rouan en vitesse.

— Je ne discute jamais avec un revolver, répliqua l'homme en s'éloignant vers la stalle.

*

* *

Butch était en train d'étriller le rouan devant la petite écurie de

Sailor. L'ancien marin, assis un peu plus loin, mâchonnait pensivement sa cigarette tout en écoutant le récit de son compagnon.

— Tu es capable, à toi tout seul, de faire plus de grabuge qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine, finit par déclarer le tatoué d'un air réprobateur.

— Ça te chagrine tant que ça ?

— En tout cas, je ne peux pas dire que ça me réjouisse. J'espérais que les choses allaient se tasser d'elles-mêmes. Tout ce que nous demandons, nous autres, c'est qu'on nous laisse gagner notre croûte en paix. Mais si tu vas exciter les gars de Lakale, nous risquons d'avoir encore des ennuis.

— Tant que les trois gouverneront Jackass, vous en aurez, mon pauvre vieux.

La prédiction ne tarda pas à se vérifier.

Ce furent deux petits garçons à la recherche de mûres qui trouvèrent les cadavres au fond du canyon. Terrifiés, ils s'enfuirent en courant pour gagner la maisonnette de Sailor, qui était l'habitation la plus proche du lieu de leur macabre découverte.

Butch et son compagnon sellèrent rapidement leurs chevaux et se mirent en route, les deux gosses en croupe derrière eux.

Des vautours tournoyaient dans la gorge, au-dessus d'un genévrier à une branche duquel étaient pendus deux hommes.

— Seigneur ! s'écria Sailor. C'est Milt Younger et son fils aîné.

Une feuille de papier était épinglée à la veste de l'un des cadavres. Elle ne portait que quatre mots, griffonnés au crayon : *Voleurs, allez-vous-en !*

Butch trancha les cordes et allongea les deux corps sur le sol.

— Tu connaissais Younger ? demanda-t-il en se tournant vers l'ancien marin.

— Bien sûr. Il laisse une femme et sept gosses.

— Il avait sans doute un faible pour les bêtes du *Box*, remarqua le jeune homme.

— Avec neuf bouches à nourrir, qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Les trois ont dispersé son troupeau, égorgé ses porcs, incendié sa maison. Devait-il regarder ses mioches crever de faim, avec toutes les bêtes du *Box* qui parcourent la vallée, plus nombreuses que des mouches ?

Il était difficile de répondre à cette question. Aussi bien, Butch n'essaya-t-il pas. Ces sauvages représailles étaient évidemment dures à encaisser.

*

* *

Tous les fermiers des collines étaient présents à l'enterrement

des deux malheureux. Au bord de la tombe, se tenait la veuve de Milt Younger, entourée de ses enfants, tandis qu'un vieillard lisait un passage de la Bible.

Butch et Sailor suivirent la foule qui se dispersait.

— À qui le tour, maintenant ? demanda l'ancien marin d'une voix âpre. Est-ce que ces assassinats ne cesseront jamais ?

— Pas tant que ces trois bandits terroriseront la région, répondit Butch en mettant le pied à l'étrier.

— Ce doit être les gars du *Box* qui ont pendu Milt et son fils, suggéra Sailor.

— J'en doute un peu. À Jackass, ils s'étaient rangés à nos côtés. Quoi qu'il en soit, je vais me rendre au ranch pour effectuer une petite enquête.

— Et tu t'imagines que tu en reviendras ?

— Peut-être pas, répliqua Butch d'un ton calme. Parce qu'il se pourrait que je m'empare du *Box*.

Son compagnon le dévisagea avec des yeux ronds, incapable d'articuler une parole.

— Tu n'es pas ivre, dit-il au bout d'un moment. Il faut donc que tu sois complètement timbré.

CHAPITRE XI

Les bâtiments du *Box P* se trouvaient dans la plaine, à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Jackass. C'était là, autrefois, le domaine de Bull Parslowe.

La maison d'habitation, construite de pierre et de brique, avec ses murs percés d'étroites fenêtres en forme de meurtrières, son toit en terrasse entouré d'une balustrade, ressemblait quelque peu à un fort. Et c'était bien d'une sorte de forteresse que Bull Parslowe avait eu besoin, à une certaine époque. Il avait ainsi pu résister victorieusement à l'invasion d'éleveurs sans scrupules, aux incursions des écumeurs de frontière et aux raids des Apaches. La maison portait encore de nombreuses traces de flèches et de balles, mais les assaillants s'étaient toujours attaqué en vain à ses murs solides et bien construits. Bull avait été un homme tenace, indomptable, et le mot « abandon » ne figurait pas dans son vocabulaire.

Maintenant, la maison d'habitation était vide, les pièces désertes, les meubles recouverts de poussière. À l'extrémité de la cour, le contremaître et son équipe occupaient le quartier des cow-boys, avec son dortoir et sa cuisine attenante. Un peu plus loin, se trouvait la forge, une vaste remise, les écuries et la porcherie. Plus loin, un moulin à vent et, au-dessous, un abreuvoir auquel faisait suite le corral. À l'est, une clôture de fil de fer barbelé entourait un immense pâturage d'une superficie de plus de cinquante acres.

Le crépuscule tombait, les cow-boys rentraient de leur travail. Tout semblait normal : c'était la fin d'une autre journée bien remplie. Pourtant, Swede Jensen, le contremaître, savait qu'il n'en était rien. Ainsi qu'il l'avait confié au cuisinier, les hommes étaient d'humeur sombre et semblaient attendre quelque chose. Inquiets et frondeurs depuis l'enterrement du patron, ils étaient devenus franchement hostiles depuis la bagarre qui avait eu lieu à Jackass.

Pour la plupart jeunes et ardents, ils ne pouvaient souffrir Deuce Diamond, et ils étaient encore plus irrités par la dictature de fer de Lakale. Le dernier arrêté pris par le shérif – interdisant le port d'arme en ville – avait rencontré de leur part une opposition d'autant plus violente que certains d'entre eux avaient été sérieusement malmenés et même jetés en prison.

La nuit enveloppait maintenant toute la vallée. Cheyenne avait, comme d'habitude, conduit les chevaux au pâturage, les cow-boys s'étaient glissés sous leurs couvertures, le calme et le silence étaient tombés sur le *Box P*.

La pâle clarté de l'aube commençait à teinter le ciel, le coq chantait pour saluer le jour nouveau lorsque Cheyenne entra en trombe dans le dortoir et alla secouer énergiquement le contremaître.

— Qu'est-ce qui se passe donc ? demanda Swede encore mal réveillé.

— C'est moi, Cheyenne. Il ne reste plus un seul cheval dans le pâturage. On a fait une brèche dans les barbelés, et ils ont tous foutu le camp.

En quelques minutes, le dortoir fut en révolution. Les cow-boys, réveillés en sursaut, passaient fébrilement leurs pantalons, enfilaient leurs bottes, bouclaient leurs ceinturons, grommelant, jurant, se bousculant, avant de sortir dans la lumière grisâtre de l'aube naissante.

Personne ne doutait de la responsabilité de Lakale. Le shérif avait réussi à immobiliser les hommes du ranch. Qu'allait-il faire maintenant ? Que préparait-il, avec ou sans l'assentiment de Deuce ?

Butch et quatre fermiers, chacun serrant contre lui une carabine flambant neuve, étaient assis autour d'un feu de camp, en train de déguster du café bouillant. Le jeune homme était de fort bonne humeur. La capture des chevaux du *Box* s'était effectuée sans la moindre anicroche. Aidé des fermiers, il s'était glissé dans le pâturage, peu après minuit, sans hâte afin de ne pas effrayer les bêtes, il avait pratiqué une brèche dans la clôture et avait ainsi emmené dans les collines tous les chevaux du ranch, au nombre d'une soixantaine. En ce moment même, Sailor et un de ses camarades les conduisaient vers le canyon où s'étaient réfugiés les fermiers et leurs familles.

Butch s'étira et étouffa un bâillement. À l'ouest, une pâle lueur annonçait l'approche de l'aube.

— Je vais partir, dit-il en se levant. Vous allez rester ici à attendre le signal convenu. Si vous n'avez rien vu d'ici le coucher du soleil, vous pourrez considérer que je me suis fait descendre.

Lorsqu'il pénétra dans la cour du *Box P*, quelques cow-boys étaient assis sur la barrière du corral, sombres et maussades, faisant songer à une rangée de corbeaux ; d'autres erraient sans but autour des bâtiments ; d'autres encore étaient accroupis contre le mur du dortoir.

Les cochons grognaient dans la porcherie, et Swede, l'air indécis et désespéré, faisait nerveusement les cent pas, semblable à un taureau harcelé par les taons. Cheyenne, dont le cheval avait passé la nuit dans l'écurie, était parti pour essayer de repérer les animaux enfuis.

Butch s'arrêta à l'abreuvoir et fit boire son rouan. Puis, l'ayant attaché, il se mit à rouler une cigarette tout en observant le visage maussade des cow-boys. Plusieurs d'entre eux s'avancèrent lentement vers lui.

— Eh bien, les gars, s'écria-t-il d'un ton enjoué, vous avez l'air aussi désespérés que de jeunes veaux privés de leur mère.

— Ce salaud de Lakale a emmené tous nos chevaux, expliqua l'un des hommes d'un air lugubre.

Butch éclata de rire.

— Lakale ? Tu parles ! Les bourrins, c'est moi qui les ai cravatés.

Les cow-boys le considérèrent pendant un moment avec un étonnement teinté d'incrédulité. Puis, fous de rage, ils se précipitèrent sur lui. Il bondit vers le corral et enjamba la barrière, sur laquelle il resta à califourchon.

— Arrêtez ! dit-il d'un ton ferme. Si vous rouspétez, vous resterez à pied. Définitivement.

Swede s'approcha alors en se frayant un passage au milieu des cow-boys.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en lançant à Butch un coup d'œil furieux.

— C'est ce salaud-là qui a fauché nos canassons, expliqua quelqu'un.

Le contremaître dévisagea le nouveau venu d'un air incrédule.

— Tu es cinglé, ou quoi ?

— Si vous voulez récupérer vos chevaux, répondit le jeune homme d'un ton calme, je vais vous dire ce qu'il faut faire.

— Ah oui ? Eh bien, grouille-toi. Nous avons enterré un gars il n'y a pas longtemps, et nous pourrions en enterrer un autre.

— Sans blague ! Moi, je viens aussi d'assister à un enterrement : celui d'un pauvre bougre de fermier et de son fils. C'est vous qui les avez pendus, et maintenant vous êtes privés de vos chevaux. Pendez-moi à mon tour, et vous ne récupérerez jamais les bourrins.

— Ces deux fermiers sont morts, c'est entendu, grommela le contremaître, et ni toi ni moi ne pouvons les ressusciter.

Butch promena pensivement ses regards sur les visages des cow-boys.

— J'imagine que vous n'éprouvez pas tellement de sympathie pour Lakale, hein ?

— Ce qui nous intéresse le plus, c'est nos chevaux ! lança un homme.

— Vous les retrouverez sans tarder si vous suivez mes instructions, répondit Butch en se laissant glisser à terre. Commencez par faire deux tas de foin dans la cour, à une dizaine de pas de distance l'un de l'autre.

Sans comprendre, les cow-boys allèrent chercher du foin et se mirent à l'œuvre, tandis que Butch remplissait deux seaux d'eau à l'abreuvoir. Il alluma ensuite le foin, qui se mit à brûler en crépitant. Lorsque les flammes s'élevèrent à une certaine hauteur, il versa un seau d'eau sur chacun des feux. Bientôt deux colonnes de fumée montèrent dans le ciel.

— Et maintenant, surveillez les collines.

Les hommes tournèrent les yeux vers les Rattlesnakes, qui se dressaient au-delà de la vaste plaine noyée dans la brume matinale. Au pied des collines, s'éleva bientôt un nuage de fumée dans le ciel qui s'éclaircissait.

— Je crois que vous allez retrouver vos chevaux, reprit Butch avec un sourire. Et ne me dites pas que vous êtes également à court de nourriture, parce que mon ver solitaire commence à avoir faim.

Swede prit la direction de la cuisine. Il lui emboîta le pas.

*

* *

Il était environ midi lorsqu'un nuage de poussière annonça l'approche des chevaux. On les remit au pâturage dès leur arrivée, la clôture fut réparée, et les six fermiers qui les avaient conduits mirent leurs mulets au corral. Les cow-boys du *Box* avaient retrouvé leur bonne humeur, et ils entouraient les hommes des collines, discutant de choses et d'autres. Butch s'approcha d'eux.

— J'ai la conviction, dit-il, que cette histoire de chevaux n'est rien en comparaison de ce qui vous attend.

— C'est à Lakale que vous faites allusion ? demanda un cow-boy. Nous nous occuperons de ce salaud, soyez sans crainte.

— Vous êtes donc prêts à vous battre ?

— Pas moi, intervint un homme d'un certain âge. Je suis payé pour m'occuper des bestiaux, et pas d'autre chose.

Butch se tourna vers Swede.

— La situation me paraît embarrassante, non ?

— C'est Deuce Diamond qui est le patron du ranch, répondit le contremaître d'un ton bourru, et je me contente d'exécuter ses consignes.

— Est-ce que Deuce arrêtera les hommes de Lakale quand ils s'en prendront à tes gars parce qu'ils ont descendu deux des leurs, à Jackass ?

Un silence gêné suivit cette question.

— Écoutez-moi, reprit le jeune homme. Vous savez que les trois tiennent Jackass par la force. Deuce n'est pas légalement propriétaire de ce ranch, il s'en faut de beaucoup. Il n'y a pas véritablement de justice dans la vallée, et si vous soutenez ces gangsters, vous finirez tous par être la proie des vautours.

— Alors, quoi ? demanda un cow-boy.

Butch étendit le bras vers la maison d'habitation.

— Barricadez-vous là-dedans, et vous pourrez tenir tête à Lakale. Battez-vous courageusement, et les habitants de Jackass se débarrasseront de Deuce. Ils chasseront ces trois bandits et leur clique de tueurs. J'ai là six fermiers armés de winchesters et prêts à se battre. Avez-vous assez de cran pour vous joindre à eux ?

Il scrutait attentivement les visages de ces hommes qui l'entouraient, essayant de juger ce qu'ils valaient. Sur douze, cinq étaient déjà d'un certain âge ; il se dit que ceux-là se rangeraient probablement aux côtés du contremaître. Restaient sept dont pas un n'avait dépassé la trentaine et qui, tous, étaient résolument contre Lakale. Avec une douzaine de gars décidés, il pourrait donner du fil à retordre au shérif.

— Eh bien, reprit-il, vous avez la trouille ?

Un jeune cow-boy au visage couvert de taches de rousseur s'avança vers lui. Cinq autres suivirent. Instinctivement, ceux qui restaient se groupaient autour de Swede. Il était visible que le contremaître était incapable de maîtriser la situation. Il se frottait le menton d'un air indécis.

— Lakale vous étripera tous ! finit-il par rugir.

Puis, se tournant vers Butch :

— Quant à toi, je devrais te descendre sur-le-champ !

Le jeune homme se mit à rire.

— Te gêne pas, mon petit vieux. Essaie donc. Tu as un revolver : tu peux t'en servir. Et ce que je dis vaut également pour chacun des poltrons qui sont à tes côtés.

Le contremaître considéra un instant Butch et les six cow-boys qui s'étaient joints à lui. Puis, haussant les épaules, il pivota sur ses talons et se dirigea vers le dortoir, traînant à sa suite ceux qui avaient choisi de ne pas se battre.

CHAPITRE XII

Swede et les hommes qui lui étaient restés fidèles avaient quitté le ranch. Avant qu'une autre journée ne se fût écoulée, Lakale serait au courant, et il serait obligé de réagir s'il voulait sauver sa peau. En effet, tant que Butch et ses amis ne seraient pas abattus, Deuce et ses acolytes seraient littéralement assis sur un baril de poudre. Et s'ils ne parvenaient pas à gagner la partie, ils sauteraient en même temps que Lakale et Jenkins.

Mais Butch ne donna guère le temps de réfléchir aux cow-boys qui avaient accepté de se joindre à lui. Lakale, il le savait, était susceptible de frapper à n'importe quel moment. Il fallait donc tout prévoir. Doughnut, le cuisinier, était resté, lui aussi, et il aidait les cow-boys à transporter à l'intérieur de la maison d'habitation le contenu du dortoir et de la cuisine.

Réfléchissant au problème de la défense, Butch parcourut la maison de fond en comble. Les murs étaient à l'épreuve des balles, les fenêtres trop étroites pour livrer passage aux assaillants éventuels. Le ranch, de forme sensiblement carrée, était bâti autour d'un patio ouvert au centre duquel se trouvait un puits. Un escalier extérieur permettait d'atteindre le toit en terrasse.

Le jeune homme gravit l'escalier. Le toit était entouré d'un parapet de brique crénelé qui permettrait une défense efficace. Lorsque Bull Parslowe avait construit ce bâtiment, il n'avait rien laissé au hasard.

À peu de distance, de l'autre côté de la cour, se dressait le dortoir des cow-boys, long bâtiment rectangulaire et, au-delà, on apercevait les écuries et la forge. Un bon général, se dit Butch, ferait démolir ces deux constructions, afin que l'ennemi ne pût s'en servir comme abri. Mais il n'avait ni les moyens ni l'envie de le faire.

Sailor le rejoignit quelques minutes plus tard.

— Tu as donc réussi à t'emparer du ranch comme tu l'avais annoncé, dit-il en riant. Tu es drôlement fortiche.

— Nous avons le ranch, c'est vrai, mais il nous faut parvenir à le garder.

— Je peux retourner dans les collines et ramener une douzaine d'hommes supplémentaires. Peut-être même davantage.

— Armés de vieilles pétoires et sans munitions. Douze gars de plus à nourrir et qui ne nous serviraient à rien.

Au coucher du soleil, le dortoir et la cuisine attenante avaient été entièrement vidés. Le gros fourneau lui-même avait été transporté dans le patio, et on avait dressé une tente sous laquelle étaient entreposées des provisions en quantité suffisante. Le puits tout proche fournirait l'eau nécessaire, et on serait à l'abri derrière des murs solides. Le point faible, se disait Butch, c'était les munitions. Il serait certainement possible de repousser les assaillants pendant deux ou trois jours ; mais, passé ce délai, la situation pourrait devenir inquiétante.

*

* *

Le matin n'apporta aucun changement. Un veilleur bâillait derrière le parapet, les ailes du moulin tournaient paresseusement. Dans la cour, les hommes commençaient à être las de leur inaction.

Butch, cependant, était soucieux. Il avait fait le compte des munitions et avait constaté que chaque homme ne pourrait avoir à sa disposition qu'une soixantaine de cartouches. Une fois la fusillade déclenchée, on se trouverait donc assez rapidement à court de munitions. Une idée lui vint alors à l'esprit. Il alla voir Cherokee, un cow-boy au visage basané, qui était assis contre le mur du dortoir, occupé à réparer une bride.

— Cherokee, dit-il d'un air pensif, je crois que tu vas être obligé de nous quitter.

L'homme leva vivement la tête, prêt à protester.

— Écoute-moi avant de rouspéter, continua Butch.

Puis, lui ayant expliqué la situation, il conclut :

— Tu vas aller en ville, où tu déclareras à qui voudra l'entendre que tu t'es disputé avec cette canaille de Butch et que tu as quitté le ranch. Lakale ne trouvera pas ça étrange, étant donné que sept autres cow-boys sont déjà partis. Tu iras ensuite voir McPherson. Tu lui diras où nous en sommes exactement, et tu reviendras après le coucher du soleil avec autant de cartouches que tu pourras en transporter. Qu'en penses-tu ?

— Pas plus difficile que de sucer un bonbon à la menthe. Je prends deux chevaux, je charge mes affaires personnelles sur le premier, j'enfourche l'autre et, ce soir, je vous ramène le matériel.

Cherokee s'en alla aussitôt harnacher ses chevaux. Les autres cow-boys l'observaient d'un air curieux, tandis qu'il fixait son paquetage sur le dos de l'une des bêtes. Mais Butch leur expliqua la mission dont il avait chargé leur camarade. Cherokee partit au petit trot, et ses chevaux ne furent bientôt plus dans la plaine que deux

minuscules points noirs qui finirent par disparaître à l'horizon.

*

* *

La journée s'écoula, monotone. L'ombre envahit la plaine, et les étoiles commencèrent à apparaître dans le ciel. Butch, debout sur le toit auprès du cow-boy de garde, scrutait anxieusement la vaste étendue qui s'obscurcissait. Cherokee aurait dû être de retour. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ?

Soudain, un éclair troua la nuit, et la détonation d'une carabine frappa les oreilles des deux hommes. Le cow-boy eut un haut-le-corps, chancela et s'écroula en travers du parapet. Avant que Butch n'ait pu le retenir, il avait basculé et dégringolé jusqu'en bas. D'autres coups de feu retentirent en une douzaine de points différents, tout autour du ranch. Butch s'aplatit sur le toit. Les balles arrivaient de tous les côtés, passaient en sifflant au-dessus de lui, frappaient les murs et ricochaient pour aller se perdre plus loin.

Il traversa le toit en rampant et descendit l'escalier en toute hâte. La plus grande confusion régnait dans le ranch. Les hommes, déjà endormis, avaient été réveillés en sursaut, et ils se cognaient dans l'obscurité pour atteindre les meurtrières.

Butch allait d'une pièce à l'autre, donnant des instructions pour que l'on évitât de gaspiller les précieuses munitions.

En un rien de temps, chacun fut à son poste. Il semblait, pourtant, que les assaillants ne fussent pas tellement pressés de profiter de leur avantage, car la fusillade se ralentit bientôt pour cesser presque complètement. Seuls persistaient quelques tireurs isolés dont les balles allaient s'écraser contre les murs de la maison ou, de temps à autre, parvenaient à passer par une des fenêtres-meurtrières pour aller s'enfoncer dans une cloison.

Butch remonta sur le toit et longea prudemment le parapet, d'un créneau à l'autre, pour essayer de se rendre compte de la situation. Mais il ne voyait pas grand-chose, hormis les éclairs intermittents des coups de feu. Un seul point lui apparaissait certain : Cherokee ne pourrait plus, désormais, franchir le barrage ennemi avec son chargement de munitions. Il n'était pas d'humeur particulièrement gaie lorsqu'il redescendit dans le patio.

*

* *

Au lever du jour, la fusillade s'intensifia, mais on ne percevait encore aucun signe d'une attaque imminente. Durant la nuit, les hommes de Lakale avaient dû se camoufler, probablement derrière les dépendances du ranch. Il était donc bien difficile de riposter à leurs

coups de feu. De plus l'étroitesse des ouvertures limitait considérablement le champ de vision.

En dépit du brouillard qui s'étendait sur la plaine, les tireurs cachés continuaient à gaspiller leurs balles, qui venaient s'écraser contre les murs. Malgré les consignes, les défenseurs, rendus furieux par cette fusillade incessante, ne pouvaient s'empêcher de riposter. Un autre cow-boy s'écroula soudain, frappé d'une balle entre les deux yeux, et un fermier vit son coude brisé.

Courant d'une pièce à l'autre, Butch encourageait ses hommes, les adjurant de ne pas gaspiller leurs cartouches, leur faisant observer que la seule chose à craindre c'était une attaque directe. Il songeait que le siège pouvait durer plusieurs jours, voire plusieurs semaines, et lorsqu'ils n'auraient plus de munitions, il ne donnerait pas cher de leur peau.

Il réduisit les hommes de garde à quatre – un de chaque côté de la maison –, en ayant soin de ne pas les poster directement en face des ouvertures. Il rassembla ensuite le reste de ses troupes dans le patio central, où on était relativement en sécurité et où le cuisinier s'affairait maintenant autour de son fourneau.

*

* *

Une autre longue journée s'écoula, puis une autre nuit. Les fusils de l'ennemi ne cessaient pratiquement jamais de se faire entendre.

À l'aube, Butch remonta sur le toit avec une autre sentinelle. Dès que sa tête apparut au-dessus du parapet, la fusillade reprit. Il se baissa vivement, tandis que les balles miaulaient autour de lui, mais non sans avoir essayé de déterminer l'endroit d'où elles provenaient. Pendant la nuit, des sacs remplis de foin ou de paille avaient été entassés sur le toit du dortoir, et les tireurs, dissimulés derrière cette barricade improvisée, pouvaient balayer la plus grande partie de la terrasse de la maison d'habitation.

Avant que le soleil n'eût à nouveau disparu derrière l'horizon, un autre défenseur avait été abattu. L'effectif de Butch n'était plus maintenant que de sept hommes. Sailor, lui aussi, avait été atteint par un projectile qui avait ricoché sur une cloison et était allé se loger dans son mollet droit.

*

* *

Le troisième jour, vers midi, Butch rassembla toute son équipe dans le patio. Les hommes étaient sales, mal rasés et rompus de fatigue.

— Je suppose, dit-il, que, tout comme moi, vous en avez assez

de cette situation. Malheureusement, nous n'avons pas le choix. Si nous tentons une sortie, nous sommes bons pour les vautours.

— Il y a, dans les collines, des fermiers qui auraient assez de cran pour se joindre à nous, affirma Sailor. Il suffirait de les prévenir.

Butch approuva d'un signe.

— Évidemment, s'ils pouvaient attaquer les hommes de Lakale par les flancs, ça pourrait changer la face des choses. Seulement, il faudrait que l'un de nous puisse sortir pendant la nuit pour aller les prévenir.

Sailor s'avança d'un pas en boitillant.

— Je m'en charge.

— Ne sois pas ridicule : tu ne peux pas parcourir dix ou douze kilomètres avec ta patte dans cet état.

Butch se tourna vers les autres.

— Y a-t-il un volontaire pour cette mission ?

Il y eut un moment d'indécision, puis un jeune rouquin au visage coloré fit deux pas en avant.

— Je veux bien courir le risque, dit-il.

— Tu sais que si les tueurs de Lakale mettent la main sur toi, ils ne t'épargneront pas.

— Si je reste ici, je subirai bientôt le même sort : je n'ai presque plus de cartouches ; alors...

Butch haussa les épaules. Il n'avait rien à répondre à cela. Entraînant le jeune volontaire à l'écart, il lui donna ses instructions : il devait rassembler tous les fermiers possédant un fusil et désirant se battre, puis les amener aussi près du ranch que possible et attaquer au coucher du soleil. Lorsque les hommes de Lakale se retourneraient pour parer à cette attaque soudaine, Butch et ses compagnons feraient une sortie et les prendraient à revers.

*

* *

La nuit venue, Butch barbouilla de suie le visage du jeune fermier, afin qu'il fût moins visible la nuit. Puis il lui boucla autour de la taille le ceinturon d'un cow-boy mort et le fit attendre jusqu'au moment où la lune serait cachée derrière les nuages.

Il était plus de minuit lorsqu'il repoussa le verrou d'une petite porte donnant sur le derrière du ranch et jeta un coup d'œil prudent à l'extérieur. Tout paraissait calme. La fusillade ennemie avait momentanément cessé ; seuls quelques coups de feu sporadiques claquaient de temps à autre derrière la barricade érigée sur le toit du dortoir. Dans la plaine, un taureau se mit à mugir ; un oiseau de nuit passa dans un battement d'ailes.

Butch donna une tape amicale dans le dos du jeune volontaire,

qui franchit prudemment le seuil. Il le regarda s'éloigner en rampant un peu maladroitement, puis disparaître dans l'obscurité. Ces braves fermiers, songea-t-il, ne possédaient évidemment pas la ruse et la technique des Apaches.

Pendant une dizaine de minutes, il resta immobile, oreille tendue, craignant de percevoir soudain le crépitement d'une fusillade. Mais rien ne se produisit.

CHAPITRE XIII

Enroulé dans ses couvertures, Butch s'éveilla au chant du coq et se dressa, dans l'angle du patio où il avait passé la nuit. Doughnut, armé d'une hache, était occupé à démolir une lourde chaise de chêne pour alimenter son fourneau. Autour de lui, on apercevait les silhouettes des autres. De temps en temps, quelques coups de feu claquaient.

Butch enfila ses bottes en songeant que le jeune fermier avait maintenant dû atteindre les collines. Encore une journée à passer – deux tout au plus –, et les renforts arriveraient. Ce serait alors la fin de cette inaction déprimante.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'un des hommes de garde arriva en trombe et se dirigea vers lui, enjambant les corps de ses camarades encore enroulés dans leurs couvertures.

— Venez vite ! dit-il d'une voix étranglée.

— Que se passe-t-il donc ?

— Suivez-moi, ajouta l'homme d'un ton pressant.

Butch boucla hâtivement son ceinturon et se leva. Ils longèrent le couloir pour déboucher bientôt dans ce qui avait été autrefois la salle de séjour. Au milieu, se dressait une massive table de chêne, recouverte d'une épaisse couche de poussière, ainsi que les fauteuils disséminés dans la vaste pièce. Les murs portaient des traces de balles, et des débris de plâtre jonchaient le sol. Dans l'air flottait encore une odeur âcre de poudre brûlée. Dans le mur qui faisait face à la porte, étaient percées trois fenêtres aussi étroites que toutes celles de la maison.

Le cow-boy se retourna et fit un geste en direction de l'une d'elles. Butch s'avança et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Par l'étroit rectangle, il apercevait l'extrémité du dortoir, l'abreuvoir et les montants métalliques qui supportaient le moulin à vent. Il leva un peu plus la tête et eut un haut-le-corps.

Dans la lumière grisâtre de l'aube, il venait de distinguer le corps d'un homme au visage noirci de suie. Marker, le jeune fermier volontaire pour aller porter un message aux gens des collines, avait été pendu à une entretoise du moulin.

Quelques instants plus tard, au comportement des hommes qui

mangeaient en silence dans un coin du patio, il comprit que la triste nouvelle de la mort du pauvre diable s'était déjà répandue. Tous se rendaient évidemment compte que leur seule chance de survie résidait dans l'intervention rapide des fermiers descendus des collines. Désormais, il ne restait plus aucun espoir. Certains d'entre eux auraient pu compter sur leurs dix doigts les cartouches encore en leur possession. L'issue du siège ne faisait maintenant plus de doute.

Butch eut un instant la pensée d'essayer de traiter avec Lakale, afin de parvenir à un compromis. Par exemple, céder le ranch en échange de la vie des hommes qu'il abritait. Mais il repoussa aussitôt cette idée. Le simple bon sens lui disait qu'en dépit de toutes les promesses que pourrait faire le shérif, la reddition vouerait les assiégés à une mort certaine.

Il roula une cigarette et réfléchit. Il s'était déjà trouvé, à maintes reprises, dans des situations dramatiques, et il s'en était toujours sorti. Pourquoi ne s'en tirerait-il pas, cette fois encore ? Il ne pouvait permettre à huit hommes de rester là, inactifs, à attendre la mort. Leur seule chance de salut, c'était encore les fermiers qui pouvaient la leur apporter. Marker n'avait pas réussi à franchir le barrage ennemi, mais cela ne signifiait pas forcément qu'un autre échouerait aussi. Néanmoins, ayant envoyé un homme à la mort, il ne se sentait pas le droit d'en désigner un autre pour accomplir une mission aussi périlleuse. Ce serait lui-même qui, la nuit prochaine, tenterait sa chance.

Il fit part aux hommes de sa résolution. Ils reçurent la nouvelle en silence. Leur attitude trahissait leur pensée : ils ne croyaient pas qu'il eût plus de chance d'atteindre les collines qu'une poupée de cire de survivre en enfer.

*

* * *

Le soleil disparut à l'horizon, du côté du San Simeons, au milieu d'un océan de pourpre. Butch attendait avec une impatience qui croissait d'heure en heure. Un veilleur solitaire était couché à plat ventre sur le toit de la maison, les autres assiégés étaient accroupis dans un coin du patio.

Soudain, un éclair illumina le paysage, suivi d'une explosion assourdissante qui fit trembler les murs. Des débris de mortier et de plâtre se mirent à dégringoler. Dans la cour, le coq s'éveilla en poussant un cri guttural.

— Ils font sauter le ranch ! s'écria Butch en se dressant.

Au même moment, la sentinelle descendait l'escalier en trombe. Suivi de ses hommes, trébuchant au milieu des débris, Butch franchit la porte la plus proche et traversa une pièce où flottait une poussière

épaisse. Un autre éclair jaillit, une seconde explosion retentit, et il se trouva violemment projeté contre le mur. Aveuglé par la poussière, il ne pouvait rien voir, mais il entendait les craquements des poutres et des solives, les cris des hommes blessés. Instinctivement, il se dirigea vers l'abri bien aléatoire d'une porte.

Un troisième éclair lui permit d'entrevoir les murs qui s'écroulaient et les décombres qui jonchaient déjà le sol. En même temps que l'explosion, se fit entendre le grondement sinistre du toit qui s'effondrait. Un épais nuage de poussière grise planait sur toute la pièce.

À mesure que diminuait le fracas des moellons et des poutres qui tombaient, on entendait plus distinctement les détonations des fusils qui continuaient à cracher le feu sur ce qui restait de la maison.

Accroupi dans un coin, Butch écoutait siffler les balles. Au bout d'un moment, la fusillade diminua, puis cessa. Le jeune homme songea avec amertume que tout était fini. Lakale avait employé la même méthode que lui à Jackass ; mais, d'après la violence des explosions, il était prêt à parier que le shérif s'était servi de dynamite. Il se demanda si, dans cet infernal chaos, certains de ses compagnons d'infortune étaient encore vivants. D'ailleurs, même dans ce cas, ils seraient trop démoralisés pour poursuivre la lutte. La défense du *Box P* avait pris fin.

Et quelles étaient ses chances de survie ? Il lui fallait d'abord trouver une cachette, avant que la poussière ne se fût entièrement déposée, car l'ennemi n'hésiterait pas à tirer sur tout ce qui pourrait bouger. Il se mit à ramper, au milieu des caisses écrasées et des sacs de farine éventrés. Il distinguait vaguement les pans de murs encore debout et, plus loin, dans le patio, la tente qui avait abrité les provisions. Elle s'était effondrée au sol. Il parvint à se glisser en dessous et resta immobile, essayant de concentrer sa pensée pour savoir ce qu'il convenait de faire maintenant.

La poussière commençait à se déposer, et on y voyait plus clair. Il souleva un coin de la bâche et risqua un coup d'œil autour de lui. Le sol était jonché de boîtes de conserves. Non loin de là, un homme gémissait. Comme il s'efforçait de localiser l'endroit où se trouvait le blessé, il aperçut une forme vague qui émergeait des ruines. Au même instant, une carabine claqua, et l'homme s'écroula.

Percevant un bruit de voix, Butch laissa retomber la bâche sur lui, gardant une immobilité absolue. Les voix se rapprochaient, et il comprit que les hommes de Lakale parcouraient les ruines, à la recherche de survivants possibles. Il percevait encore les gémissements du blessé. Des pas martelaient le sol : deux hommes devaient traverser la patio. Puis un revolver fit entendre une détonation sèche, à quelques pas de lui, et les gémissements cessèrent instantanément. Il

serra les dents à la pensée de ces assassinats commis de sang-froid sur des blessés sans défense. Les sbires de Lakale se comportaient comme si les assiégés étaient des animaux nuisibles et non des hommes.

Les voix étaient maintenant tout près de lui. Avec mille précautions, il souleva encore un coin de la bâche et aperçut deux paires de bottes.

— Sam ! s'écria l'un des hommes. Regarde ça : du jus de tomate.

Des mains calleuses apparurent dans son champ de vision, au moment où l'ennemi se baissait pour ramasser la boîte. Son compagnon poussa un vague grognement et s'avança. D'après la position des bottes, Butch comprit qu'il regardait dans la direction opposée. Soulevant un peu plus la bâche, il aperçut un homme trapu, vêtu d'une chemise grise et d'un pantalon noir. Sa carabine était appuyée contre une caisse à demi écrasée. Il tira de sa poche un couteau à cran d'arrêt, l'ouvrit d'un coup sec et perça deux trous dans la boîte de tomate. Il la porta à ses lèvres et but avidement. Il s'arrêta pour respirer et allait boire à nouveau lorsque le coq, perché sur le treuil du puits se mit à pousser des cris stridents. L'homme tressaillit de surprise, lâcha un énorme juron et laissa tomber la boîte pour se saisir de son arme.

Sans bruit, Butch sortit en rampant de dessous la bâche et, accroupi au sol, s'apprêta à agir. La carabine cracha le feu. Il bondit avec la rapidité d'une bête fauve, la détonation ayant masqué le bruit qu'il pouvait faire lui-même. Il atterrit par surprise sur le dos de l'homme, dont il enserra violemment le cou de son bras replié, l'empêchant de pousser le moindre cri. En même temps, il lui passait la main gauche par-dessus l'épaule, lui agrippait le menton dans une poigne de fer et le rejetait brusquement en arrière, sans pitié et sans remords. Son adversaire commençait à suffoquer. Il apercevait le blanc de ses yeux exorbités et, soudain, il sentit plutôt qu'il n'entendit, le craquement des vertèbres qui cédaient à sa pression irrésistible. L'homme à la chemise rouge cessa de se débattre, et sa tête oscilla de droite et de gauche. Butch le laissa choir, et il s'écroula lourdement au sol.

Il lui prit son chapeau, dont il se coiffa, lui ôta ses éperons qu'il fixa à ses propres bottes, recouvrit le corps de la bâche et s'empara de la carabine. Après quoi, il s'éloigna à travers les ruines. Il ne pensait pas pouvoir poursuivre cette mascarade bien longtemps, car il y avait bien des chances pour que le premier des hommes de Lakale qu'il rencontrerait perçât à jour son déguisement. Mais le soleil avait déjà disparu derrière l'horizon, et la nuit venait rapidement. Il lui fallait un moment de répit, le temps de réfléchir. Il avait échappé de peu à la mort, et il voulait tenter de se tirer de cette situation dramatique.

Les lieux paraissaient déserts, mais la poussière soulevée par les

explosions flottait encore dans l'air, comme une sorte de brouillard. À quelque distance, le camarade de l'homme qu'il venait d'abattre errait nonchalamment parmi les ruines. Près du dortoir, il aperçut soudain un petit groupes d'hommes rassemblés autour de Lakale. Ils paraissaient engagés dans une conversation animée.

Sans hâte apparente, il traversa la cour et contourna l'extrémité du bâtiment. À l'ouest, les rayons obliques du soleil couchant éclairaient encore les montagnes dénudées. Dans le pâturage, il apercevait vaguement les chevaux du box. Dans moins d'une heure, dès qu'il ferait complètement nuit, il pourrait s'emparer d'un cheval et filer. Mais, dans une heure, serait-il encore en vie ?

À l'angle du dortoir, il s'arrêta et jeta un coup d'œil prudent autour de lui. La conversation de Lakale et de ses acolytes paraissait tirer à sa fin, et le petit groupe s'éloigna bientôt en direction des ruines de la maison. Tout à coup, le fugitif sentit son cœur battre plus vite à la vue de plusieurs chevaux de selle attachés le long du dortoir. Parmi eux, il reconnut le bai du shérif.

Sans hésiter, il se dirigea vers les bêtes. Il commençait à resserrer les sangles de l'animal qu'il se proposait d'emmener lorsqu'une voix venant d'en haut lui fit lever la tête. Debout sur le toit, à moins de trois mètres de lui, un homme l'observait avec curiosité.

— Dis donc, qu'est-ce que tu fabriques avec le bourrin du patron ?

— Lanky m'a demandé de le conduire au pâturage, répondit Butch en reprenant instantanément son sang-froid.

L'homme parut quelque peu intrigué.

— Il ne va donc pas en ville ?

— Il ne m'a pas fait de confidences, grommela le jeune homme en se redressant.

Les sangles étaient soigneusement resserrées. Il détacha les rênes, sauta en selle et fit faire demi-tour au cheval. L'animal éperonné déboula au galop en projetant autour de lui cailloux et poussière. Avec un sentiment d'exaltation qu'il ne pouvait réprimer, Butch força encore l'allure du cheval.

Sur le toit du dortoir, un colt cracha le feu, et il sentit la balle lui labourer le flanc, semblable à un fer chaud. L'impact du projectile faillit le faire basculer. Puis, à la douleur, succéda une sorte d'engourdissement de tout son corps. Une main agrippée au pommeau, il réussit néanmoins à se maintenir en selle tandis que l'animal poursuivait sa route au galop de charge.

Après un moment de cette course folle, Butch mit le cheval au trot et parvint, en dépit de la douleur lancinante qu'il éprouvait, à tourner la tête pour surveiller ses arrières. À un kilomètre de distance, il apercevait encore les écuries du ranch et le dortoir. Un groupe de

cavaliers venait de surgir de l'ombre et s'élançait à sa poursuite.

Il remit son cheval au galop. Mais il lui semblait maintenant que son corps était de plomb et, malgré tous ses efforts, il s'affaissa sur l'encolure. Il savait qu'il avait pris le meilleur cheval du lot et, s'il parvenait à se maintenir en selle, il distancerait ses poursuivants. Pourtant, il se demandait s'il parviendrait jamais à atteindre les collines qui se dressaient au loin, devant lui. Une lassitude infinie l'envahissait tout entier, sa tête dodelinait, et ses pensées se brouillaient de plus en plus.

Le cheval s'était remis au trot. Ne se sentant plus guidé, il commença à décrire un arc de cercle et à se diriger vers des régions qui lui étaient plus familières, c'est-à-dire vers la ville.

CHAPITRE XIV

Butch ouvrit les yeux au gazouillis des oiseaux et considéra d'un air ahuri la petite chambre aux rideaux blancs dans laquelle il se trouvait. À sa gauche, une coiffeuse surmontée d'un miroir ovale ; sur le mur, un daguerréotype un peu passé représentant un groupe familial.

Le soleil entrait à flots dans la pièce. Étendu sur le lit, le front plissé, le jeune homme s'efforçait de rassembler ses idées. Peu à peu, la mémoire lui revenait : le siège du ranch, les explosions, la destruction de la maison, la fuite folle, la balle qui l'avait atteint, le galop infernal à travers la plaine.

Il en vint à la conclusion qu'il avait dû parvenir à gagner les collines et qu'un fermier l'avait recueilli chez lui. Pourtant, cette chambre lui semblait trop propre, trop bien tenue pour appartenir à un pauvre fermier. Et puis, quelle femme de paysan possédait une coiffeuse garnie de brosses, de flacons, de pots de crèmes ?

Il en était là de ses réflexions lorsque la porte s'ouvrit sans bruit. Une jeune femme se trouvait sur le seuil : c'était Gloria. Et elle ne lui avait jamais paru plus belle, plus attrayante que maintenant, vêtue d'une petite robe d'intérieur toute simple, le visage auréolé de ses torsades de cheveux blonds.

— Je suppose, dit-il d'une voix affreusement enrouée, que je viens de me réveiller au paradis.

— Ça me paraît difficile, répondit la jeune fille avec un sourire, à moins que vous ne preniez Jackass pour le paradis.

— Jackass ! Ne suis-je donc pas dans les collines ?

— Est-ce que vous me voyez dans une cabane de fermier, en train de semer des pommes de terre, de nourrir des poules et d'engraisser des cochons ?

— Évidemment, ça n'aurait pas le sens commun.

— Le sens commun, c'est vous qui ne l'avez pas, depuis quelque temps. Vous n'avez pas cessé de délirer et de divaguer comme un fou pendant huit jours. Le docteur Chambers affirme que si vous n'aviez pas eu une constitution aussi robuste, vous seriez mort.

— J'avais pris le cheval de Lakale, murmura Butch. Comment se fait-il que...

— Comment se fait-il que ce vieux corbeau ne vous ait pas expédié une balle dans le corps ? Tout simplement parce qu'il ne vous a pas trouvé.

Puis, visiblement émue par le regard suppliant du jeune homme :

— Reposez-vous, Butch. Je vais tout vous expliquer. Après avoir fait sauter le *Box* et perdu son cheval favori, Lakale a ramené en ville sa troupe d'escarpes. Il était dans une rage folle, et Deuce lui a passé un savon pour avoir détruit le ranch. Peu de temps après cela, toute l'équipe était en train de noyer sa déception au saloon lorsque Tom Brent, le patron de l'écurie, est arrivé avec la nouvelle que le cheval du shérif était retourné tout seul dans son box, couvert d'écume et portant une blessure à la croupe. Tout le monde a cru que vous vous étiez procuré un autre cheval et que vous aviez rendu sa liberté à celui du shérif.

Butch écoutait attentivement, essayant de rassembler ses souvenirs.

— Moi, j'ai fini mon travail vers deux heures du matin, poursuivit la jeune fille, et je suis rentrée chez moi. C'est alors que je vous ai trouvé sur le seuil de ma porte, sans connaissance et couvert de sang. Je vous ai traîné à l'intérieur, et j'ai découvert deux trous de balle dans votre flanc droit. Bien entendu, je suis allée immédiatement chercher le docteur Chambers. Il a constaté que le projectile qui vous avait frappé était ressorti, mais que la plaie était infectée. Vous paraissiez avoir peu de chances de vous en tirer, mais nous avons fait l'impossible.

— C'est donc vous qui m'avez soigné, qui m'avez sauvé la vie.

La jeune fille haussa les épaules.

— Je vous ai bien dit que je soignais aussi les chiens perdus.

— Il n'y a pas une autre personne dans cette ville qui aurait couru le risque de se dresser contre les trois.

— Qu'importent ces trois bandits ? répondit Gloria d'un ton désinvolte.

Butch resta un moment silencieux, réfléchissant aux paroles de la jeune fille.

— Comment se fait-il que Lakale ne m'ait pas découvert ?

— On vous croit réfugié dans les collines, en train de combiner un autre de vos tours diaboliques. Personne ne soupçonnerait l'innocente Gloria de cacher un homme chez elle.

La jeune fille rougit sous le regard appuyé de son compagnon.

— Et le docteur ?

— Vous pouvez lui faire confiance. C'est un chou !

— Il n'y a pas une autre fille qui vous soit comparable, dit Butch avec ferveur.

— Chut ! répondit vivement Gloria en se levant. Il faut que j'aille faire réchauffer votre potage.

Quand elle eut disparu, le jeune homme se mit à réfléchir à la situation. Il avait dû perdre connaissance quelque part dans la vallée, et le cheval avait repris le chemin de son écurie. Mais comment s'était-il retrouvé, lui, sur le seuil de Gloria ? Il ne voyait pas bien la réponse à cette question. Il avait dû avoir un bref moment de lucidité, se diriger vers la maison de la jeune fille et tomber de cheval en arrivant.

*

* *

Pendant une semaine encore, il fut réduit à une irritante inaction. Chaque soir, à la tombée de la nuit, Gloria se rendait à son travail au saloon, et il errait à travers les terrains boisés qui se trouvaient à proximité de la maison, allongeant progressivement ses promenades à mesure que les forces lui revenaient. Finalement, il décida que le moment d'agir était venu.

— Quelle est la situation en ville ? demanda-t-il à Gloria un soir, pendant le dîner.

La jeune fille haussa les épaules.

— Ça bouillonne comme de la graisse sur un fourneau. Cette terrible affaire du *Box* a intimidé les habitants de la vallée pendant un certain temps, mais j'ai l'impression que les jours des trois sont maintenant comptés.

— Il suffirait donc d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, murmura Butch d'un air pensif.

— Et j'imagine que vous avez l'intention de faire jaillir vous-même cette étincelle, répliqua Gloria d'un ton accusateur. Écoutez, Butch, tenez-vous en dehors de tout ça. N'avez-vous pas eu assez d'ennuis ?

— Vous croyez que je devrais sauter en selle et filer vers la frontière, n'est-ce pas ?

— Ce serait plus raisonnable, répondit la jeune fille à voix basse.

— Seulement, voilà : je ne fais pas partie des gens raisonnables, et je ne suis pas non plus de ceux qui jettent le manche après la cognée.

Un éclair de colère passa dans les yeux de Gloria.

— Avouez donc que la seule chose qui vous intéresse, c'est de vous battre. Dites-moi que vous prenez plaisir à tuer, que votre entêtement et votre orgueil vous empêchent de quitter la vallée tant que vous n'aurez pas réglé vos comptes avec Lakale ! Vous ne vivez que pour votre revolver. Eh bien, vous pouvez bien mourir d'un coup de revolver, si ça vous chante. C'est le dernier de mes soucis.

Sur ces mots, elle se leva de table et alla s'enfermer dans sa chambre en claquant la porte derrière elle. Butch resta un long moment les yeux fixés sur cette porte fermée, plus troublé qu'il ne voulait se l'avouer. Qu'est-ce qui avait bien pu causer cet éclat, de la part de Gloria ? Cette fille était décidément difficile à comprendre. Alors qu'il était blessé et réduit à l'impuissance, elle avait été pour lui un ange de dévouement, et maintenant qu'il était guéri, elle devenait ombrageuse et incompréhensible.

Il était toujours assis devant la table quand elle ressortit de sa chambre. Elle portait une robe en soie verte, décolletée et moulante, qui mettait merveilleusement en valeur les courbes harmonieuses de son corps. Ses bras s'ornaient de bracelets, et dans ses cheveux blonds soigneusement coiffés brillaient des peignes de strass.

— Vous êtes un vrai régal pour les yeux, remarqua le jeune homme d'une voix lente, mais j'aime encore mieux votre petite robe d'intérieur.

— Ce que vous désirez sans doute par-dessus tout, c'est une caisse de sapin, répliqua-t-elle. Et je crois bien que vous la trouverez.

Sur ces mots, elle tourna les talons et partit pour son travail sans rien ajouter. Debout devant la fenêtre, il la regarda s'éloigner en direction du saloon jusqu'au moment où elle disparut derrière les arbres.

Il alla ouvrir la porte de la penderie et décrocha son ceinturon. Il le posa sur la table, sortit son colt et se mit à le nettoyer. Depuis qu'il pouvait aller et venir, il s'entraînait régulièrement à tirer son arme le plus rapidement possible, et il se sentait maintenant tout à fait prêt. Il glissa cinq cartouches dans le barillet et remit le revolver dans son étui.

Il faisait presque nuit, mais il n'avait pas allumé la lampe. Il roula une cigarette, débarrassa la table du souper et mit de l'ordre dans la pièce. Cela fait, il entrouvrit la porte de la rue et jeta un coup d'œil à l'extérieur. L'obscurité était complète. Il boucla son ceinturon autour de sa taille, se coiffa de son chapeau et sortit. Il referma la porte derrière lui et s'enfonça dans la nuit.

CHAPITRE XV

John Matthews était allongé sur sa couchette, en train de lire à la clarté d'une lampe à pétrole posée sur sa table de chevet. Un coup frappé à la porte d'entrée le fit sursauter. Il leva la tête, intrigué et inquiet.

— Entrez ! dit-il d'une voix mal assurée.

Butch apparut sur le seuil. Il le fixa un instant sans rien dire, puis referma la porte derrière lui et s'avança lentement.

— On vous croyait dans les collines, bredouilla le journaliste en posant son livre.

— Je suis venu pour venger la mort de seize hommes.

— De quels hommes parlez-vous ? répliqua Matthews d'un ton légèrement moqueur. Vous savez, le taux de mortalité est assez élevé, dans notre vallée.

— Seize hommes qui avaient eu le courage de se dresser contre les trois : onze tués lors de la destruction du *Box P*, cinq autres abattus en ville. Des hommes qui avaient eu le cran de se battre pour une cause juste.

Butch marqua un temps d'arrêt avant de continuer.

— Ce que je ne puis comprendre, c'est pourquoi des gens comme eux – qui avaient toutes les raisons de vivre – ont donné leur vie pour combattre cette meute de loups, alors que des poltrons dans votre genre – qui n'ont aucune raison de vivre – continuent à lécher les bottes de Deuce.

Matthews se raidit et redressa son corps décharné.

— Puis-je savoir le but de ces insultes ?

— On prétend, en ville, que vous n'avez pas plus de cran qu'une mauviette. Mais j'ai, moi, une opinion un peu différente.

— C'est un plaisir de constater qu'il y a au moins un homme – même s'il ne s'agit que d'un tueur à gages – qui apprécie mes vertus cachées, répondit le journaliste d'un air narquois. Et qu'est-ce qui me vaut cet hommage ?

— Une idée à moi : vous allez maintenant prouver que vous avez plus de cran que n'importe qui. Vous savez que vous êtes, pour ainsi dire, en sursis, et qu'il ne vous reste plus bien longtemps à vivre.

Un sourire amer passa sur les lèvres de Matthews.

— Pour être précis, le docteur Chambers me donne trois mois.

— Jusqu'à présent, vous vous êtes vautré dans la boue, mais je vais vous donner l'occasion de vous laver.

— Où diable voulez-vous en venir ?

— Les trois ont bafoué la justice, ils ont trahi, assassiné...

— L'assassinat, ça doit vous connaître, ricana Matthews en fronçant les sourcils.

Butch feignit de n'avoir pas entendu.

— Les honnêtes gens brûlent de remettre les choses en ordre. Ils en ont assez de la dictature de ces trois bandits. Tout ce dont ils ont besoin, c'est d'être stimulés ; et le seul à pouvoir le faire, c'est vous. Avec votre journal.

— Un tueur appointé qui veut s'ériger en redresseur de torts ! railla le journaliste. C'est proprement incroyable.

Cette fois encore, Butch ignora la remarque et se mit à rouler calmement une cigarette.

— Et quel rôle exact m'est assigné, dans cette croisade altruiste ? demanda Matthews d'un air amusé.

— Vous allez simplement attaquer les trois dans un éditorial incendiaire qui mettra le feu aux poudres.

L'autre le considéra d'un air ébahi.

— Vous devez être complètement fou, mon pauvre garçon. Ne vous rendez-vous pas compte de la puissance de Deuce ? Si j'agissais comme vous le demandez, je me ferais abattre immédiatement.

— Et puis après ? aboya Butch. Vous êtes condamné à brève échéance. Ne vaut-il pas mieux mourir propre ?

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— C'est une idée insensée ! s'écria Matthews.

Butch s'arrêta un instant sur le seuil et se retourna.

— Je mise sur le fait que vous avez assez de cran, Matthews, dit-il avant de disparaître.

*

* *

Lorsque McPherson entendit marcher sur le quai de déchargement de son entrepôt, il n'y prêta guère attention, car les *rancheros* du sud de la vallée venaient souvent, le soir, déposer leurs commandes. Pourtant, les pas se rapprochaient. Bientôt, une haute silhouette s'encadra dans la porte. Les yeux du commerçant s'agrandirent d'étonnement en reconnaissant Butch.

— Eh bien, jeune homme, s'écria-t-il, vous pouvez vous vanter de m'avoir causé du souci. Les gens des collines m'avaient dit qu'ils ne vous avaient pas vu, et je n'entrevois que deux possibilités : ou bien vous aviez passé la frontière, ou bien vous étiez mort.

— Je me reposais simplement, répondit le jeune homme en se laissant tomber sur une chaise. Je crois que j'ai commis une erreur en essayant de m'emparer du *Box*, et onze hommes ont laissé la vie dans cette aventure.

— Dix, corrigea Scotty. Sailor est rentré chez lui. Il était enfoui sous les décombres. Quand il est parvenu à se dégager, le ranch était désert, et il a repris le chemin des collines.

— C'est la meilleure nouvelle que j'aie entendue depuis un bon bout de temps. Je crois que Sailor est trop dur pour mourir.

Il s'interrompit pour reprendre après quelques minutes de silence.

— Il me faudrait une cachette.

— Pour combien de temps ?

— Quand la prochaine édition du *Journal* doit-elle sortir ?

— Cet infâme torchon ? ricana le commerçant. Dans deux jours, si je ne me trompe.

— Il faut donc que je me camoufle pendant deux jours encore.

Scotty scruta attentivement le visage de son visiteur.

— Vous avez un plan en tête ?

— Rien qu'une idée. Je mise sur le fait que Matthews est capable de faire preuve de courage.

— Dans ce cas, vous avez perdu d'avance. Cet homme n'est qu'un lèche-bottes, qui rampe devant Deuce et Lakale.

— Je compte tout de même sur lui. Et maintenant, que diriez-vous de me donner asile pour quarante-huit heures ?

— Je suis d'accord, bien entendu.

Les deux hommes aménagèrent une cachette dans un coin de l'entrepôt en entassant des caisses les unes sur les autres, afin de former une sorte de réduit où Scotty transporta des couvertures, une chaise et un seau.

— C'est assez minable, soupira-t-il, mais il nous est difficile de faire mieux.

*

* *

Durant la journée, Butch devait rester immobile, sans faire le moindre bruit, tout en écoutant les employés aller et venir de l'autre côté de sa barricade. La nuit, par contre, il conversait avec McPherson, ou bien parcourait l'entrepôt désert pour se dégourdir les jambes.

Le troisième jour, il était assis dans l'obscurité lorsque des pas précipités résonnèrent sur le plancher du magasin, et la grande caisse rectangulaire qui bloquait l'entrée de sa cachette fut repoussée de côté. Scotty fit irruption dans le minuscule réduit, un journal dans une main et une lampe dans l'autre.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il. Un miracle. Ou bien ce salopard de Matthews a perdu la raison, ou bien c'est le Seigneur qui l'a inspiré. Lisez-moi ça !

Butch prit le journal et l'approcha de la lampe. En première page, s'étalait un énorme titre suivi d'un éditorial qu'il se mit à lire à voix haute.

BRISEZ VOS CHAÎNES

Depuis des mois, notre ville tremble devant les tueurs à gages d'un vautour nommé Lanky Lakale, tandis qu'une prétendue justice est rendue par un soi-disant magistrat – Jonathan Jenkins – dont la lâcheté n'a d'égale que la malhonnêteté. Ces deux individus infects sont eux-mêmes à la solde d'un certain Deuce Diamond, joueur professionnel dépourvu de scrupules et propriétaire de l'Ace Saloon, qui s'est érigé en maître et seigneur de notre vallée. Ces trois hommes pratiquent la trahison, le pillage et le meurtre. Depuis trop longtemps, les honnêtes gens, ne pouvant avoir recours aux lois de la démocratie établie par nos ancêtres, sont opprimés, malmenés, et d'iniques mesures de confiscation ont été prises par ces infâmes représentants d'une autorité usurpée qui n'est que puanteur pour les narines des bons citoyens. Impitoyable, brutal et sans scrupules, Deuce Diamond revendique la propriété du Box P en s'appuyant sur un acte de cession prétendument signé par Bull Parslowe. Or, je déclare solennellement que cet acte est faux. Un faux établi par moi-même, pour ma plus grande honte.

— Formidable, non ? s'écria Butch.

— N'importe quel imbécile comprendrait que Bull n'aurait jamais joué son ranch au poker, dit Scotty.

— J'ai toujours pensé que ce pauvre tubard de Matthews était, au fond, moins pourri qu'il ne le paraissait et qu'il restait en lui quelque chose de sain.

— Si les trois survivent à ce coup-là, il n'y aura plus d'espoir, reprit McPherson d'un air sombre.

Puis une pensée traversa son esprit.

— Grand Dieu ! Mais ils vont l'assassiner !

— Nous allons rassembler des hommes et établir un cordon autour de son imprimerie. Après quoi, nous lancerons un défi à Lakale et...

Il s'interrompit soudain, l'oreille tendue. Un coup de revolver venait de claquer dans la nuit. Puis ce fut un cri lointain et le bruit d'une fusillade.

— Je crois bien, soupira Butch, que quelqu'un a eu la même idée que vous. Et qu'il l'a mise à exécution. Eh bien, qu'attendons-nous ?

CHAPITRE XVI

Scotty alla chercher un fusil dissimulé derrière un classeur de son bureau.

— J'ai manié des centaines d'armes à feu, dit-il, mais je ne m'en suis pas servi bien souvent.

— J'ai dans l'idée que vous allez pouvoir faire un peu d'entraînement, répliqua Butch en se dirigeant vers la porte.

Les deux hommes sortirent sur le quai de déchargement, sautèrent sur la chaussée et longèrent en courant la ruelle qui passait derrière le magasin. Au moment où ils parvenaient à l'extrémité, Butch saisit son compagnon par l'épaule.

— Pas si vite ! Si vous débouchez brusquement dans la rue principale, vous êtes à peu près sûr de ramasser une balle.

Ce disant, il s'approcha avec précaution de l'angle du bâtiment, ôta son chapeau et jeta prudemment un coup d'œil à droite, puis à gauche. Devant le bureau du shérif, il aperçut des hommes portant des insignes métalliques. Un peu plus loin, d'autres étaient rassemblés près de la maison de Matthews. Plusieurs cadavres gisaient dans la poussière, mais la fusillade avait cessé.

— Allons ! dit le jeune homme à mi-voix.

Prenant soin de se tenir dans l'ombre des auvents, les deux hommes longèrent le trottoir sans attirer l'attention pour rejoindre le groupe rassemblé devant le bureau du *Journal*. La porte était grande ouverte et, malgré la demi-obscurité, ils purent constater que l'intérieur avait été complètement saccagé. Les casiers de caractères avaient été renversés, la presse démolie, le sol était jonché de journaux, de livres et d'objets de toutes sortes.

— Où est Matthews ? demanda Butch en se retournant.

— Mort, répondit un homme. Les sbires de Lakale l'ont littéralement réduit en bouillie.

Le jeune homme observa le visage de son interlocuteur et celui des hommes qui l'entouraient. Ils reflétaient tous l'indignation et la colère. Puis son regard se posa sur les adjoints de Lakale, groupés à une certaine distance de là.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Que pouvons-nous faire ? répondit un homme en bras de

chemise.

Il esqua un signe de tête en direction des cadavres qui gisaient au milieu de la rue.

— Ils ont voulu s'en prendre à Lakale, et vous voyez ce que ça leur a valu. Nous sommes à sa merci.

Un mouvement se dessinait au bout de la rue. Les hommes du shérif se mirent à avancer en ligne, presque au coude à coude.

— Ils arrivent, reprit Butch. Ils veulent évidemment faire évacuer la rue. Ceux d'entre vous qui sont armés, suivez-moi.

Tirant son revolver, il descendit du trottoir et s'avança jusqu'au milieu de la chaussée. Quand il s'arrêta et tourna la tête, ce fut pour constater que six hommes seulement s'étaient décidés à le suivre. Les bandits de Lakale, eux, étaient au nombre de dix. Et ils continuaient à avancer, sans hâte, inexorables comme le destin.

Butch se dit que Matthews était mort en vain, puisque les habitants de la ville refusaient de se battre. Même ceux qui étaient derrière lui avaient visiblement peur, et ils ne feraient pas le poids en présence de gaillards pour qui tuer était une véritable profession.

Les hommes du shérif n'étaient plus maintenant qu'à une centaine de pas. Soudain, à l'extrémité de la ligne, un revolver cracha le feu, et un cri d'agonie déchira la nuit. Les citadins restés sur le trottoir prirent leurs jambes à leur cou. Un bruit de bottes, une galopade effrénée, et il n'y eut plus personne, hormis un homme qui chancelait avant de s'écrouler en avant, et Scotty accroupi dans l'embrasement de la porte de Matthews, tenant son fusil à deux mains.

En bas de la rue, les citadins en proie à une véritable panique s'enfuyaient dans toutes les directions, s'enfilant dans les venelles, s'engouffrant dans les portes, s'esquivant comme des lapins. Quant aux six qui avaient suivi Butch, ils hésitaient. Le jeune homme leva son revolver et fit feu. Les hommes de Lakale ripostèrent instantanément. Des flammes orangées apparaissaient au milieu de la fumée, des détonations déchiraient l'air. Tout en continuant à tirer, Butch entendit derrière lui un bruit de chute. Il tourna la tête. Un des citadins se tordait dans la poussière. Au même moment, le percuteur retomba sur une douille vide, et le jeune homme constata qu'il était resté seul pour affronter les dix tueurs du shérif. Même ceux qui avaient d'abord accepté de la seconder venaient de s'enfuir, en proie à une panique incontrôlable.

Il poussa un juron et obliqua en direction du trottoir, tandis que des balles sifflaient autour de lui. Il se trouvait en face d'une ruelle. Sans réfléchir, il s'y engagea en courant, tout en éjectant de son barillet les douilles vides. Il émergea dans une sorte de terrain vague. Son arme rechargée, il traversa un amoncellement de caisses vides et de vieux tonneaux.

La pensée de son échec lui restait sur le cœur. Quelle chance ces poltrons de citadins avaient-ils de se débarrasser du joug des trois ? se demandait-il avec amertume. Ils étaient au moins cinq fois plus nombreux que les acolytes de Lakale. Si chacun d'eux avait le courage de prendre un fusil et de s'en servir, ils pourraient balayer cette vermine. Mais, au premier coup de feu, ils s'enfuyaient comme des lapins. Que le diable les emporte, eux et leur ville !

Scotty était de retour dans son bureau, affalé dans un fauteuil, lorsque Butch y pénétra.

— Une demi-douzaine de pucelles s'en seraient mieux tirées ! grommela le jeune homme.

— Vous aviez trop attendu d'eux, répondit le commerçant d'un air las. Les hommes de Lakale sont des spécialistes du revolver ; les habitants de notre ville sont des hommes paisibles qui ne s'occupent que de leur vie de famille.

Il se tourna vers Butch, et le jeune homme vit soudain ses traits se durcir, ses yeux s'agrandir d'effroi. Il pivota vivement sur ses talons. Mais, avant qu'il n'eût achevé son demi-tour, un nœud coulant était venu lui entourer le cou, et une bande de voyous se jetait sur lui. Lançant ses poings de toutes ses forces, il essaya de se défendre. Mais des bras robustes l'encerclèrent par derrière, des coups violents lui défoncèrent la poitrine. Il s'écroula, plié en deux par la douleur. La corde qui lui enserrait le cou se tendit, mordant ses chairs, l'étouffant. Il tenta de ses deux mains de relâcher la boucle qui l'étranglait, mais il fut brutalement remis sur ses pieds, et on lui ligota les poignets derrière le dos. Il s'appuya au mur, essayant de reprendre son souffle.

Les hommes de Lakale l'observaient maintenant avec un air d'intense satisfaction. C'est alors que le shérif apparut sur le seuil. Ses yeux d'ardoise au regard glacial se posèrent d'abord sur le prisonnier, puis sur Scotty qui avait été repoussé derrière son bureau.

— J'ai bien pensé que vous abriteriez ce salopard ! lança-t-il d'une voix âpre.

Puis, faisant un signe de tête vers Butch :

— Emmenez-le ! Et surveillez-le bien. Parce qu'il serait capable de vous filer entre les doigts comme une anguille.

*

* *

Butch avait été jeté dans une cellule, à l'arrière du bâtiment qui abritait le bureau du shérif. On lui avait ôté ses liens, mais il se trouvait dans une obscurité presque complète. Sa prison était un réduit puant, doté de petites fenêtres placées très haut et munies de barreaux. Une pailleasse était étendue sur un bas-flanc. Il s'y laissa tomber.

La révolte contre les trois était donc terminée, se dit-il avec amertume. S'il avait eu le moindre bon sens, il aurait compris dès le début que toute tentative pour libérer la ville de ce joug serait vouée à l'échec. Les citadins ne possédaient pas le cran nécessaire. Deuce et ses complices jouaient sur le velours. Ils avaient chassé les fermiers de chez eux, détruit le *Box P* et effrayé les habitants de la localité. Quant à lui, Butch, il serait évidemment à brève échéance un candidat au cimetière. Les trois n'avaient aucune raison de le laisser vivre, mais au contraire toutes les raisons de se débarrasser de lui.

La porte extérieure grinça soudain. Une lampe projeta sa clarté sur lui, et il aperçut Lakale qui approchait de sa cellule. Le shérif posa sa lampe, tira un cigare de sa poche et l'alluma sans se presser. Butch se leva et s'avança jusqu'aux barreaux.

— J' imagine que vous allez me pendre, dit-il sans s'émouvoir.

— Non, répondit Lakale en se lissant la moustache. J'avais seulement envie de vous voir. Peut-être suis-je curieux, mais j'aimerais bien savoir où vous vous cachiez. Mes hommes avaient parcouru les collines sans vous trouver.

— Disons, si vous voulez, que j'avais loué une chambre à l'hôtel. Et maintenant, à mon tour de vous poser une question : pourquoi m'avez-vous fait emprisonner, au lieu de me tuer purement et simplement ?

Le shérif tira quelques bouffées de son cigare avant de répondre.

— La mort de Matthews a mis la ville en émoi. Sa mort et aussi son éditorial insensé. Si on vous pendait, ces péquenots seraient encore capables de nous créer des ennuis. Or, Deuce n'en veut plus. Il a donc décidé de tout faire dans la légalité. Au lever du jour, nous vous conduirons à Marburg, à la prison du comté. Mais en cours de route, vous pouvez tenter de vous échapper, et...

Il haussa ses épaules étroites.

— Et vous me tirez une balle dans la tête, pour déclarer ensuite que j'ai tenté de m'enfuir.

Une lueur d'amusement passa dans les yeux du shérif.

— En plein dans le mille ! Et je vous assure que ce sera pour moi un vrai plaisir que de vous éliminer définitivement.

Le prisonnier tourna les talons et revint s'asseoir sur sa couchette.

— Lanky, dit-il, vous êtes infect.

Il entendit le rire du shérif, puis la porte qui grinçait à nouveau en se refermant. Un bruit de verrou, et il resta seul dans l'obscurité.

Étendu sur sa paillasse, il fixait une des deux petites fenêtres par laquelle il apercevait quelques étoiles qui scintillaient dans le ciel sombre. Il passa en revue toutes ses mésaventures depuis le moment où il était arrivé à Jackass et avait accepté d'éliminer l'héritier du

Box P. Il avait l'impression de s'être fourvoyé sur toute la ligne. Rien n'avait marché comme il l'aurait voulu. Un homme plus sensé aurait sauté à cheval et gagné la frontière. Mais il avait fait tout le contraire.

Il bâtit des paupières et fixa la fenêtre avec plus d'intensité. Il lui semblait que les étoiles pâlissaient. Il ne se trompait pas : le ciel s'éclairait peu à peu.

— Seigneur ! murmura-t-il. Déjà le jour. Il n'est pas possible que je sois ici depuis si longtemps.

Il ne quittait pas des yeux le rectangle de plus en plus clair de la petite fenêtre. Mais c'était une lueur vacillante et rougeâtre qui apparaissait maintenant. Et soudain, il comprit : le feu !

Cela pouvait être catastrophique. Bien peu de ces petites localités étaient convenablement équipées pour lutter contre l'incendie, et si jamais le vent se levait, il ne resterait bientôt plus une maison debout.

Les flammes devaient être très hautes, car tout l'intérieur de la cellule était éclairé. Butch entendit le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure. Il semblait que l'incendie eût avancé l'heure de sa dernière promenade. Il poussa un soupir de résignation et se leva.

CHAPITRE XVII

La porte de la prison s'ouvrit brusquement, et des hommes firent irruption à l'intérieur. Le premier à entrer fut Scotty, un fusil sous le bras droit et un trousseau de clefs dans la main gauche. Derrière lui, quelques citadins, armés eux aussi. La porte de la cellule fut ouverte à son tour, et Butch sortit. Un homme lui remit son ceinturon, qu'il boucla autour de sa taille, l'air éberlué, ne comprenant pas encore ce qui avait pu se passer.

Dans le bureau du shérif, un des adjoints gisait sur le plancher, et du sang coulait d'une profonde blessure qu'il portait au crâne. Scotty suivit le regard de Butch.

— L'heure n'était pas aux gentilleses, déclara-t-il d'un ton ferme.

Dehors, le petit groupe fit halte sur le trottoir. C'était l'*Ace Saloon* qui brûlait. On entendait le rugissement de l'incendie et on voyait les flammes à une certaine distance. Des langues de feu dépassaient largement le toit, et les fenêtres de l'étage ressemblaient à des yeux immenses injectés de sang.

Au moment où Butch levait la tête, jaillit une myriade d'étincelles, et tout l'étage s'effondra. Les flammes éclairaient de leurs lueurs dansantes les toits voisins où des hommes lançaient des seaux d'eau et battaient les étincelles à l'aide de sacs mouillés. D'autres montaient les seaux pleins au moyen de cordes et les redescendaient quand ils étaient vides, recommençant leur manège sans se lasser.

— Que les rats retournent maintenant à leur nid, dit Scotty en s'adressant à Butch.

— Où allons-nous ?

— Dans un endroit sûr où nous pourrions discuter tranquillement.

Suivis de leur petite escorte, les deux hommes remontèrent rapidement la rue, traversèrent une venelle et obliquèrent vers le quartier résidentiel où quelques bungalows étaient disséminés au milieu des peupliers.

Scotty poussa un portillon et suivit une allée de gravier qui conduisait à une maisonnette peinte en blanc. De la lumière filtrait à travers les stores baissés. Les hommes de l'escorte restèrent le long de

la baie.

Avant que Butch et son compagnon n'eussent pénétré dans la maison, la porte d'entrée s'ouvrit, et une femme aux cheveux gris apparut sur le seuil.

— Butch, dit Scotty, je vous présente Mrs. Strang. Son mari est en ville, en train d'arroser le toit de sa forge.

— De tristes journées pour Jackass, soupira la femme.

Butch suivit Scotty dans un petit salon. Une jeune fille était assise sur un canapé. Il s'arrêta net, n'en croyant pas ses yeux : c'était Gloria. Elle était, ce soir, vêtue d'une robe sombre, et ses cheveux blonds brillaient comme un casque d'or à la lumière de la lampe.

— Vous avez tout à fait l'air d'une institutrice, dit-il d'un ton badin. Mais... d'une très belle institutrice.

— En ce qui vous concerne, mon cher monsieur, vous n'avez pas très bonne mine, répliqua-t-elle sans se troubler.

Jusque-là, Butch n'avait guère songé à l'apparence qu'il pouvait avoir. Il jeta un coup d'œil à la glace accrochée au-dessus de la cheminée. Sa chemise de flanelle grise était toute déchirée, et une de ses manches ne tenait que par quelques fils. Son foulard taché de sang était noué négligemment. Un de ses yeux était poché et à demi fermé. Du sang séché maculait son front, et son cou était cerclé d'une ligne rougeâtre.

— Assez de banalités, intervint McPherson. Nous avons des choses plus graves à discuter.

Butch se laissa tomber dans un fauteuil.

— Expliquez-moi tout d'abord comment vous êtes parvenu à me tirer de ma cellule.

— C'est cette petite que vous devez remercier, répondit Scotty en faisant un signe en direction de la jeune fille. Racontez-lui, Miss Gloria.

— C'est très simple, expliqua-t-elle d'un ton léger. J'avais surpris une conversation entre Deuce et Lakale. Je savais qu'ils vous avaient pris et jeté en prison, et c'est pourquoi j'ai pensé que je devais rester dans les parages et me servir de mes oreilles. J'ai entendu ces deux requins projeter de vous emmener dans le désert afin de se débarrasser de vous.

— Ce n'est pas tout, précisa Scotty. C'est elle qui a eu l'idée de mettre le feu au saloon et qui a exécuté son plan dans le but de créer une diversion.

— Bah, reprit Gloria en souriant, il m'a suffi de laisser tomber une allumette au milieu des vieilles caisses qui se trouvaient derrière le saloon.

— Les habitants de la ville ayant refusé de combattre l'incendie, Lakale a été obligé d'employer ses adjoints. De mon côté, j'ai

rassemblé quatre ou cinq hommes décidés et je me suis rendu à la prison. Maintenant, j'ai de bonnes raisons de croire que la journée de demain verra le fin de la tyrannie qui règne sur la ville.

— Si vous comptez sur ces poltrons de citadins, répliqua sèchement Butch, vous risquez fort d'être déçu.

— J'ai pourtant confiance en eux, affirma le commerçant. Ils sont plus durs qu'ils n'en ont l'air. Sinon, ils ne seraient pas venus s'installer dans ces régions de l'Ouest où la vraie civilisation n'a pas encore pénétré. Les meurtres commis aujourd'hui ont révolté tous les honnêtes gens, et ils se battront !

Butch, cependant, se rappelait la panique de la veille.

— Ils n'ont pas assez de cran. Croyez-vous que des moutons puissent s'attaquer à une bande de loups ?

— Vous vous apercevrez demain que vous vous trompez.

— Demain, je serai en route pour les collines. J'en ai assez de Jackass. Ne comptez pas sur moi.

— Vous n'êtes qu'un sale lâcheur ! s'écria la jeune fille.

— Je ne suis pas un lâcheur, mais je ne veux pas me ranger aux côtés d'une bande de poltrons.

— C'est là toute notre récompense pour avoir sauvé votre peau inutile ! Vous n'êtes qu'un vulgaire tueur, égoïste et sans cœur. Vous ne valez pas mieux que les hommes de Lakale. Après tout, qu'est-ce qui vous a incité à rester à Jackass, sinon votre orgueil et votre entêtement ? Vous vouliez régler vos comptes avec le shérif. Eh bien, le shérif vous a battu à plate couture. Il continue à gouverner Jackass, et vous... vous allez filer vous réfugier dans les collines, l'oreille basse.

Butch se leva, les sourcils froncés.

— Si vous étiez un homme...

La jeune fille l'interrompit, les yeux luisants de colère.

— Si j'étais un homme, répliqua-t-elle en se levant à son tour, je vous cracherais au visage.

Elle le fixa encore quelques instants, d'un regard flamboyant ; puis, pivotant sur ses talons en faisant voltiger sa jupe, elle sortit de la pièce en coup de vent.

Butch reprit sa place sur son siège. Pendant un moment, les deux hommes gardèrent le silence.

— Il y a un cheval dans l'écurie, derrière la maison, dit enfin Scotty. Vous pouvez le prendre.

— Je vais rester encore un peu, déclara le jeune homme.

Gloria, qui écoutait derrière la porte, sourit d'un air satisfait.

*

* *

Le soleil se levait sur une ville étrangement calme et silencieuse.

À l'emplacement où, la veille encore, se dressait l'*Ace Saloon*, il n'y avait plus qu'un tas de décombres et de cendres, au milieu desquels on voyait un amas de ressorts de sommiers noircis par le feu et tordus comme des serpents. Les bardeaux des maisons avoisinantes étaient, eux aussi, noircis, mais aucun n'avait pris feu.

Le seul endroit où l'on perçût quelque activité, c'était le voisinage de la prison, autour de laquelle étaient rassemblés les hommes de Lakale. Le shérif avait depuis longtemps découvert dans son bureau le cadavre de son adjoint et constaté que le prisonnier s'était évadé. Mais la prudence lui soufflait que ce n'était pas le moment de lancer ses sbires à ses trousses, car il pouvait avoir besoin d'eux sur place.

Il tournait dans son bureau comme un ours en cage, se demandant ce qu'il allait faire maintenant. Vautré dans son fauteuil, l'adipeux magistrat était dans un état d'agitation inhabituel, et il épongeait à l'aide d'un grand mouchoir crasseux la transpiration qui exsudait de sa gélatine.

— Quel désastre ! grommelait-il d'une voix haletante. Il est évident qu'on a mis volontairement le feu au saloon et que ce Butch a été libéré par ses amis. Cela réclame des mesures sévères.

— La ferme ! beugla Lakale en s'approchant de la fenêtre.

La rue était déserte. Ce calme le surprenait et l'inquiétait en même temps. À cette heure du jour, les employés auraient déjà dû ôter les volets des devantures, les enfants passer en flânant pour se rendre à l'école, les femmes s'affairer avec leurs paniers à provisions. Au lieu de cela, on ne voyait personne : pas un homme, pas une femme, pas un enfant. La ville semblait morte.

À nouveau, la voix pleurnicharde du gros Jenkins se fit entendre.

— Deuce a eu grand tort de quitter la ville. Nous aurions bien besoin de son esprit d'organisation et de ses conseils.

— Il est allé au ranch rassembler les gars qui s'occupent du bétail, mais il sera bientôt de retour.

Cependant, le shérif se demandait si Deuce reviendrait assez tôt. Car il sentait qu'il se préparait quelque chose. Et il y avait des chances pour que cet animal de McPherson fût derrière tout ça. Il avait eu tort de ne pas le coller en prison en même temps que Butch, mais il n'était plus temps d'éprouver des regrets.

Il tressaillit soudain en apercevant des hommes qui débouchaient des ruelles d'en face ; des hommes de toute catégorie, mais qui avaient tous en commun un point essentiel : ils étaient armés. Il les vit se poster en silence sur le trottoir, les yeux fixés de l'autre côté de la rue. Ils étaient au moins quarante-cinq ou cinquante. Le shérif se sentit parcouru d'un frisson. Ces hommes lui rappelaient, il

ne savait trop pourquoi, une file de vautours dans l'attente d'un cadavre à dévorer. Il chassa de son esprit cette idée saugrenue et se précipita vers la porte du bureau. Derrière lui, Jenkins poussa une exclamation.

Devant la porte, le shérif rassemblait maintenant ses adjoints.

— Vous connaissez le calibre de ces gars postés de l'autre côté de la rue, leur dit-il. Dès qu'ils sentent la fumée, ils détalent comme des lapins. Mais je ne tiens pas à ce qu'il y ait des coups de feu. Deuce m'a recommandé de faire revenir le calme en ville.

Il jeta un autre coup d'œil vers le trottoir d'en face et laissa échapper un juron en voyant apparaître un homme aux cheveux d'un blond cuivré.

— Holà ! cria-t-il d'une voix de stentor. Vous avez avec vous un prisonnier évadé. Je vous somme de le livrer.

— Viens le chercher toi-même, fainéant ! répliqua Butch d'un air de défi. Tu sues la frousse par tous les pores. Allons, viens donc !

Le shérif sentait les yeux de ses adjoints fixés sur lui. Les hommes attendaient évidemment sa réaction. On l'avait insulté personnellement, on lui avait lancé un défi, et ils considéraient que c'était là une chose qu'on ne pouvait laisser passer. Lakale sentait parfaitement ce que pensaient ses acolytes en ce moment même.

Sans répondre, il ôta lentement sa longue veste de drap noir, laissant apparaître ses revolvers à crosse d'ivoire. Soigneusement, il plia son vêtement et la posa sur la barre d'attache des chevaux. Puis il descendit dans la rue, les mains sur les hanches, juste au-dessus de ses armes.

Sur le trottoir d'en face, Butch rabattit sur ses yeux le bord de son grand chapeau. Puis il se mit à avancer lentement vers le milieu de la chaussée.

CHAPITRE XVIII

Les hommes fixaient d'un regard anxieux les deux adversaires qui allaient s'affronter et qui se rapprochaient insensiblement l'un de l'autre, les nerfs tendus, l'œil aux aguets, prêts à entrer en action et pourtant aussi impassibles en apparence que des statues.

Tout à coup, le shérif tira ses revolvers et fit feu avec celui qu'il tenait dans sa main droite. Au même instant, claqua celui de Butch, les deux détonations se confondant presque. Et ce furent encore les deux armes de Lakale qui aboyèrent ensemble. Mais l'homme avait été atteint par le projectile de son adversaire. Il se plia en deux, s'effondra et roula dans la poussière. Il parvint néanmoins à se relever sur un genou pour continuer à faire feu, au milieu de la fumée qui s'épaississait. À moins de trente pieds de distance, Butch tira une seconde fois.

Un cri de triomphe jaillit de la bouche des citoyens au moment où le corps du shérif s'abattait sur le côté. Le revolver s'échappa de sa main droite. Il essaya encore de se redresser, mais en vain. En un dernier effort, il braqua l'autre arme dans la direction de Butch, mais la balle alla s'enfoncer dans le sol en soulevant un nuage de poussière. Puis Lakale s'affaissa pour ne plus bouger, les doigts encore crispés sur la crosse de son arme.

Le silence retomba dans la rue. Son colt fumant à la main, Butch s'approcha du cadavre et d'un coup de pied, projeta à dix pas le revolver du shérif. Une seconde plus tard, il se laissait tomber au sol, car une fusillade nourrie venait de se déclencher.

Les citoyens traversaient la rue en courant et en faisant feu sur les hommes de Lakale qui, massés sur le trottoir, ripostaient énergiquement. Des hommes tombaient, mais d'autres fonçaient, et il semblait que rien ne pût arrêter ni même freiner leur furieuse ruée. En quelques secondes, ils furent sur le petit groupe formé par les hommes du shérif. Les coups de feu cessèrent, remplacés par une épouvantable mêlée. Des crosses de fusil tournoyaient dans l'air, des poings allaient s'écraser sur des visages, sans relâche et sans pitié.

Butch, qui rechargeait son revolver, vit devant lui s'effondrer un homme de Lakale, le crâne fracassé sous le coup de crosse d'une carabine. Un autre, agrippé par un citoyen, fut projeté violemment sur

le trottoir et aussitôt assailli par un groupe de ses adversaires qui s'acharnèrent sur lui comme une meute de chiens enragés, jusqu'au moment où une crosse de carabine lui fit littéralement éclater le crâne.

Les habitants de Jackass se battaient avec une rage folle. Butch n'avait encore jamais vu rien de semblable. Et dire qu'il avait traité ces hommes de poltrons ! On n'entendait que des cris aigus ou rauques, des gémissements et des grognements, des jurons et le bruit mat des coups de poings. Avant que Butch n'eût fini de recharger son arme, tout était pratiquement terminé. Des formes immobiles gisaient au milieu de la chaussée et, parmi ces cadavres, les hommes cherchaient encore des ennemis à abattre.

La porte du bureau de Lakale s'ouvrit alors, et le juge Jenkins apparut sur le seuil. Ses lèvres molles tremblaient de peur, et il levait ses mains grasses en un geste de protestation. Avec des cris de rage, les hommes se précipitèrent. En un rien de temps, il fut criblé de balles, et les citoyens s'acharnèrent sur lui jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une masse informe et saignante, à demi nue, étalée sur le trottoir.

N'ayant plus personne à qui s'attaquer, les habitants de Jackass parurent reprendre leur sang-froid. Ils s'entre-regardèrent, et l'étonnement, la stupeur, voire la honte se peignirent sur leurs visages. En silence, ils se mirent à s'occuper des blessés. Scotty, les cheveux hirsutes et les vêtements en lambeaux, s'approcha de Butch.

— Alors, demanda-t-il d'une voix encore tremblante d'émotion, avez-vous souvent vu ça ?

— Jamais, avoua le jeune homme. Ils se sont battus comme des lions.

— La fureur du désespoir et la colère des hommes injustement traités depuis trop longtemps, répondit McPherson d'un air solennel. Grâce à Dieu, Jackass a enfin brisé ses chaînes.

*

* *

Butch était occupé à entasser les cadavres dans la baraque servant de morgue, et personne ne prêta attention à un fermier solidement bâti qui descendait la rue principale en tenant un mulet par la bride. En travers de la selle, se trouvait le corps d'un homme dont les bras et les jambes se balançaient grotesquement de chaque côté.

Sortant de la morgue, Butch reconnut Sailor et se précipita vers lui.

— Sacré vieux brigand ! s'écria-t-il joyeusement.

— Que diable s'est-il passé ici ? demanda l'ancien marin en jetant un regard ébahi autour de lui.

— Les habitants de Jackass se sont révoltés et ont balayé toute

l'équipe de Lakale. Mais qu'est-ce qui t'amène en ville ?

— Deuce, répondit Sailor d'un air méprisant.

— Deuce ? répéta Butch en proie au plus profond étonnement.

L'ancien marin rejeta la bâche qui recouvrait à moitié le cadavre qu'il transportait sur son mulet.

— J'ai rencontré ce salopard dans les collines. À pied, avec un gros sac rempli de pièces d'or et de billets. Son cheval s'était, paraît-il, cassé une patte, et il m'a proposé un marché pour que je l'aide à se débiter. Tu te rends compte ?

Sailor baissa les yeux et considéra un moment ses grandes mains calleuses.

— Je me suis contenté de l'étrangler, ajouta-t-il. Et il a gueulé comme un porc qu'on égorge.

*

* *

Trois jours plus tard, un étranger n'aurait pu imaginer la crise sanglante que Jackass venait de traverser. La localité était retombée dans sa léthargie habituelle. Des hommes en bras de chemise déambulaient paresseusement dans les rues, des femmes bavardaient sur le seuil des magasins, et les cow-boys poussaient des soupirs de regret en passant devant les décombres de l'*Ace Saloon*.

Assis dans un boghei en compagnie de Gloria, Butch conduisait nonchalamment tout en jetant de temps à autre un regard à sa jolie compagne. La jeune fille paraissait étrangement réservée, et il avait eu quelque difficulté à le persuader de venir avec lui jusqu'au *Box P*.

Il rompit enfin un silence qui devenait gênant.

— Savez-vous qu'on m'a offert le poste de shérif ?

— Il est certain que vous ne manquez pas de talent pour tuer les gens, répondit Gloria d'un ton neutre.

Il haussa les épaules.

— Vous ne pouvez oublier cette affaire Parslowe, n'est-ce pas ?

— Je ne puis effectivement oublier que vous avez, ce jour-là, tué un pauvre jeune homme sans défense.

— Vous êtes donc persuadée que l'héritier du *Box* a fait une triste fin.

— Êtes-vous d'un avis différent ?

— Un peu, oui. Parce qu'il se trouve que l'héritier en question, c'est... moi.

La jeune fille tourna vivement la tête et le considéra bouche bée, les yeux agrandis d'étonnement.

— Vous devez être fou, dit-elle enfin.

Il se mit à rire.

— C'est, en effet, ce qu'on pourrait croire. Voyez-vous, mon

père et moi ne nous sommes jamais parfaitement entendus. Est-ce que vous vous rappelez le vieux Bull ? Il s'imaginait pouvoir dresser les hommes comme il dressait les chevaux sauvages. Je n'ai jamais connu ma mère, morte en me mettant au monde et, à ma sortie de l'école, j'ai quitté le ranch pour échapper aux tannées que le paternel m'administrait régulièrement. Après cela, j'ai mené une vie plutôt vagabonde. Je me trouvais à El Paso lorsque j'ai lu dans un journal que mon père était mort et qu'on recherchait ses héritiers. J'ai écrit aux hommes de loi et me suis mis en route pour Jackass.

— Mais le jeune Parslowe était dans le train, et il a disparu, voyons !

Butch esquisssa un sourire.

— Suivez-moi bien. Je n'étais pas plus tôt arrivé en ville que Lakale m'a accroché et offert cinq cents dollars pour le débarrasser de Parslowe. Étant donné que j'étais moi-même Parslowe, la chose m'intéressait au plus haut point. J'ai donc conclu le marché et suis parti pour Alkali, où j'ai attendu l'arrivée du train. Là, j'ai repéré un jeune voyageur de commerce que j'ai, sous la menace de mon revolver, reconduit jusqu'à Marburg. Je lui ai remis cent dollars et l'ai fourré dans un train partant pour l'Est en lui déclarant qu'il lui en cuirait s'il se mêlait de bavarder. Il n'était d'ailleurs que trop heureux de filer avec cent dollars dans sa poche. Ensuite, il fallait bien que je m'attaque à Lakale et à ses acolytes. Si je m'étais esquivé, mon père se serait dressé dans sa tombe.

— Vous avez donc obtenu ce que vous désiriez, remarqua la jeune fille d'un air pensif.

— Pas tout à fait, répondit doucement Butch en lui entourant la taille de son bras. Il me reste encore à persuader une fougueuse petite fille de parcourir avec moi le reste du chemin.

— Une entraîneuse de saloon ?

— Celle dont je parle est une fille exceptionnelle. Il n'en existe pas une autre qui puisse lui être comparée.

Elle ne put répondre, car il l'avait attirée à lui pour cueillir ses lèvres frémissantes.

Fin

4^{ème} de couverture

— Vous êtes une chic fille, et beaucoup trop jolie pour travailler dans un saloon comme celui-ci. Mais je suis mort de fatigue et je ne suis pas... dans les dispositions nécessaires.

Gloria se redressa, et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Voudriez-vous m'expliquer ce que signifient exactement ces paroles ?

Il esquaissa un signe en direction de l'escalier conduisant aux chambres.

— C'est donc là ce que vous pensez de moi ! s'écria la jeune femme en se levant d'un bond.

Avant qu'il n'eût saisi son intention, elle avait levé son bras nu, et sa main s'était abattue avec un claquement sec sur la joue du jeune homme.

Des éclats de rire retentirent dans la salle.

1 Chapeau de cow-boy à large bord (N. du T.)

2 *Lone Star* : emblème du Texas (N. du T.)